3-VI
42

B582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AOUST 1780.

209708
4. 3 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
AOUST 1780.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

AVENTURE
MERVEILLEUSE
DE JEAN DE PASSAW,
GENTILHOMME BAVAROIS.

L'OUVRAGE dont nous tirons cet Extrait, & qui a été composé en Latin par un Moine

Allemand, est resté Manuscrit. Il porte le titre singulier de *Traité des Blasphêmes* (*Tractatus de Blasphemiis*). Ce n'est pourtant point, comme on pourroit se le figurer, un Recueil de juremens ou imprécations impies; &c.: mais au contraire un Traité du danger de ces coupables excès, & un récit des punitions exemplaires que la Justice divine inflige, quelquefois en cette vie même, aux Blasphémateurs. Parmi ces châtimens extraordinaires, on est touché de celui qu'éprouva Jean de Passaw, Gentilhomme Bavarois, au commencement du dix-septième siècle. C'est, à coup sûr, un Conte moral; mais qui mérite d'autant plus d'être rapporté, que le fait très-merveilleux, qui lui sert de base, a été débité long-tems comme une Histoire, attestée comme telle par nombre de personnes graves, & certifiée (1) véritable au Duc de Saxe par le Duc

(1) C'est ce qu'on lit expressément à la page 337 de l'Edition Genevoise des Métamorphoses d'Ovide, par Pierre de la Rovierre, en 1619. Le Commentateur de ce Poëte, dans ses Notes Latines sur la Fable d'Orphée, y dit que le fait dont nous allons parler arriva en Bavière à un Personnage Noble : *Ferunt in Bavariâ virum Nobili Familiâ natum*, &c, &c. Et à la fin du récit, il ajoute : *Hæc audivi ex multis viris fide dignis, qui affirmabant Ducem Bavariæ eadem retuliſſe Duci Saxoniæ pro veris.*

de Bavière lui-même, dans les Etats duquel ce cas étrange eſt cenſé être arrivé.

L'AN mil cinq cent quatre-vingt-dix-huit, Jean de Paſſaw, Gentilhomme Bavarois, Chambellan du Duc de Bavière, épouſa noble & prude Demoiſelle Yolande de Muchen-Mitten, nièce de l'Evêque de Ratiſbonne. C'étoit la plus belle perſonne de tous les Cercles de l'Empire. L'amoureux Chambellan eut beaucoup de peine à obtenir cette Beauté miraculeuſe, qui lui étoit diſputée par le Landgrave de Luchtenberg; par les Comtes de Hage & d'Ortenburg; enfin par les Barons de Stauffnegk, de Reimfels, de Dégemberg & d'Oberſultzperg. Il ſe battit ſucceſſivement contre ces ſept rivaux. Il perça un œil au premier, tua le dernier, & mit hors de combat les cinq autres. Le Prélat, homme pacifique & ſenſé, vit bien qu'il falloit ſe réſoudre à donner à Jean de Paſſaw ſa nièce en mariage, ou à voir dépeupler la Bavière; cependant il ſe détermina à

cette alliance avec peine, & non sans quelque scrupule, ayant appris que le Chambellan étoit sujet, dans le vin & dans la colère, à jurer & à blasphémer avec une énergie toute nouvelle. Jean de Passaw prit en très-bonne part les remontrances qui lui furent faites à ce sujet par l'Evêque; & cependant, toujours emporté par l'habitude, ce fut en jurant encore qu'il s'engagea à ne jurer plus. Le Prélat, un peu sourd, ne prit point garde à cette irrégularité dans la promesse du Gentilhomme; & lui donna sa nièce, que l'impatient Passaw n'eut pas plutôt épousée, qu'il l'emmena avec lui à Ingolstadt, où le Duc tenoit sa Cour.

C'étoit alors l'usage de la Noblesse Germanique, de l'un & de l'autre sexe, de voyager à cheval; & c'étoit ainsi que voyageoit le jeune couple. Ils avoient envoyé devant eux tout leur cortège à Altmulmunster, où ils comptoient s'arrêter pour passer la nuit. Il survient tout-à-coup un grand orage vers le déclin du jour, comme ils traversoient un bois assez étendu. Les éclairs, le bruit épouvantable de la foudre, qui tomboit à cha-

que instant, emportent le courſier d'Yolande dans l'épaiſſeur des bois. Le Chambellan eſt lui-même bientôt égaré dans une autre route, & ſe trouve, après une heure de courſe, dans un vallon déſert, où il reconnoît les débris d'un Château ruiné, & l'enceinte d'un ancien cimetière. Cette rencontre ſembloit faite pour ajouter à l'horreur d'une forêt, dont les ténèbres profondes n'étoient, en ce moment, interrompues que par des ſillons fulminans. Jean de Paſſaw, en cherchant à s'orienter, lit, à la faveur d'un éclair, les premiers mots d'une inſcription ſépulcrale, & croit y diſtinguer le nom de ſa famille. Tout intrépide qu'il eſt, cet aſpect le trouble. Mais bientôt ſes cheveux ſe hériſſent, & tout ſon ſang ſe glace à la vue d'un fantôme coloſſal, qui, couvert d'un drap funèbre, s'élève devant lui du ſein de la tombe. *Arrête, Paſſaw*, lui dit l'Ombre d'une voix menaçante; *je ſuis ton biſaïeul. La Juſtice ſuprême m'a permis de franchir la diſtance du Purgatoire, pour venir te donner un avis ſalutaire; apprends qu'à ton premier blaſphême tu ſeras puni par la perte de ce que tu aimes le mieux.*

Un effroyable coup de tonnerre accompagne cet Oracle. L'Ombre rentre dans la nuit du tombeau. Le Chambellan reſte immobile & conſterné. Bientôt le Ciel s'éclaircit ; l'orage ceſſe de gronder ; la lune, les étoiles ſe montrent ; le ſon d'un cor ſe fait entendre : Jean de Paſſaw reconnoît que c'eſt un ſignal que lui donne ſon Ecuyer ; il pouſſe de ce côté là. La Dame, guidée par le même ſon, en fait autant. Le tendre couple ſe réunit.

L'époux fait à ſa Dame le récit de ſa viſion. Yolande lui dit d'un ton affectueux : — Mon doux ami, voilà une prédiction qui, comme je m'en flatte, ne menace que moi ; mais ſi vous m'aimez autant que je le déſire, je penſe qu'elle vous rendra plus ſage & plus réſervé —.

La Dame de Paſſaw travailloit merveilleuſement bien en tapiſſeries. Elle en fit une pour la ſalle à manger, où elle exécuta à l'aiguille la viſion de ſon mari ; & elle fit placer ce pittoreſque monitoire ſur la partie de la muraille en face de laquelle on avoit coutume de placer le ſiège du Chambellan. La ſcène repréſentoit un lieu effrayant & déſert, éclairé

seulement par les sillons de la foudre. L'Ombre de Vulfran de Passaw y apparoissoit à son arrière-petit-fils. De la bouche du Spectre sortoit une devise en forme d'une bandelette déroulée, où on lisoit la prophétie terrible, qui, au premier blasphême, lui annonçoit la perte infaillible de ce qu'il chérissoit le plus.

Jean de Passaw sut gré à sa femme de lui avoir mis sous les yeux cette instruction permanente; il lui promit d'en profiter, & tint exactement parole six mois durant. Mais, au bout de ce terme, il arriva que le Palefrenier oublia de soigner les deux chevaux favoris de son Maître & de sa Dame. Le Chambellan entra dans son écurie, & n'eut pas plutôt remarqué cette négligence, qu'oubliant toutes ses promesses, il prononça, aux trois quarts, un blasphême, à l'expression duquel notre plume se refuse. Il s'arrêta, toutefois, avant de l'achever, s'étant, fort à propos en ce moment, souvenu de la chère & intéressante moitié de lui-même. En remontant dans son appartement, il la trouve évanouie entre les bras de ses Demoiselles. Aussi-tôt il court

à ſon Oratoire, ſe jette à genoux, fait ſa prière, & s'efforce de fléchir la colère ſuprême. Il prie tant, & ſon repentir eſt ſuivi d'un ſuccès ſi heureux, qu'au bout d'une demi-heure, on vient lui dire que la ſanté de Madame Yolande eſt entièrement rétablie.

Voilà notre jureur Bavarois devenu plus que jamais réſervé & circonſpect; & la crainte de perdre ce qu'il aime prévaut chez lui ſur un vice d'habitude & ſur le tic le plus enraciné.

Un an ſe paſſe ainſi: le Chambellan paroît entièrement corrigé; & le changement qui s'eſt fait en lui eſt tel, que lui-même ne ſe reconnoît plus. Il n'eſt bruit dans toute la Bavière que de ſa viſion, de ſa tapiſſerie & de ſa converſion. Il s'étoit à tel point accoutumé à commander à ſa colère, & à réprimer ſes emportemens, qu'un jour ſes deux Intendans qu'il avoit envoyés à ſix lieues recevoir des droits chez quelques-uns de ſes Vaſſaux, ayant emporté les clefs de la cave, il dîna patiemment ſans vin, &, pour la première fois, but de l'eau du Danube, en place de vin de

Freiſingue & de Rempſeck; patience plus que Germanique, & ſans exemple dans toutes les archives de l'Allemagne.

La vie de la Dame de Paſſaw paroiſſoit donc à l'abri des alarmes que lui avoit pu donner la prédiction du Spectre, lorſqu'un accident imprévu vint la tirer de cet état de ſécurité. Le Chambellan, étant le matin devant ſa cheminée, & voulant ſe faire chauſſer ſes bottes, en donna la commiſſion à un Valet très-gauche & très-lourdaud, qui, en un tour de pied, trouva le ſecret d'écraſer la patte à une jolie levrette, & de renverſer un grand coquemar d'eau bouillante ſur les jambes de ſon Maître. Ici, la viſion de Jean de Paſſaw, le ſouvenir de ſa tapiſſerie, & celui de l'évanouiſſement de ſa Dame, furent des mémoratifs impuiſſans. Il jura, s'emporta & blaſphéma de manière à renverſer, pour ainſi dire, les murailles, & à faire deſcendre le feu du Ciel ſur la partie du Palais qu'il occupoit. L'incorrigible Bavarois étoit deſtiné à un châtiment plus terrible encore pour lui que la chûte de la foudre. On vint lui dire que Madame

venoit tout-à-coup de tomber dans d'étranges convulsions, qui faisoient craindre pour sa vie. Tout estropié qu'il est par l'accident du coquemar, l'amoureux Chambellan vole à l'appartement de sa bien-aimée. Il la trouve mourante; elle jette sur lui un regard languissant de tendresse, & d'une force d'autant plus active & pénétrante, qu'aucun reproche n'y paroissoit exprimé . . . Abrégeons un récit trop funeste. Yolande de Passaw expire dans les bras de l'époux le plus tendre.

Nous n'essaierons point de peindre la désolation du sensible Chambellan. Celle que témoigna Orphée, en voyant Euridice atteinte au pied de la morsure d'un serpent venimeux; & celle que ressentit Céphale en trouvant sa chère Procris percée du trait fatal que lui-même, sans le vouloir, lui avoit lancé, ne sont que des afflictions légères, en comparaison de celle qu'éprouva Jean de Passaw.

Il fuit désormais la Cour, les hommes, la lumière, la Nature entière, & principalement les lieux où son Yolande habita. Il fuit ceux même où sont déposés

ſes triſtes reſtes. Il apprend que dans l'antique forêt de Behemerwaldt, vers la ſource du Zach, à l'orient du Palatinat de Bavière, eſt un Hermitage iſolé, habité uniquement par un ſaint Solitaire. Jean de Paſſaw met ordre à ſes affaires, prétexte un voyage à Vienne; remet à ſa mère, qui n'étoit point encore d'une extrême vieilleſſe, tous les titres relatifs à la perception de ſes revenus; & part, de nuit, déguiſé & ſans ſuite, pour le Behemerwaldt. Le Ciel ſeconde ſon pieux deſſein. Il arrive en ce lieu écarté, ſans avoir fait aucune fâcheuſe rencontre. Il reconnoît l'Hermitage à la deſcription qu'on lui en avoit faite.

Cette retraite conſiſtoit en une grotte naturellement excavée, dont l'entrée étoit étroite, & le dedans aſſez ſpacieux. Au fond étoit un lit de natte, jonché de mouſſe, ſur lequel étoit étendu un corps que la vie paroiſſoit avoir abandonné depuis quelques jours, mais qui étoit garanti des mouches corruptrices par un eſſaim de guêpes. Cet eſſaim voltigeoit & bourdonnoit tout à l'entour. Elles ſe retirèrent à l'approche de Jean de Paſſaw, comme pour lui laiſſer la liberté de rendre

au ſaint Hermite les honneurs de la ſépulture. C'eſt à quoi le pieux Chambellan s'occupa, auſſi-tôt qu'il eut trouvé dans la grotte quelques inſtrumens de jardinage. Jean de Paſſaw confia ainſi à la terre, en dehors de la grotte, le précieux dépôt; après quoi, à l'aide des mêmes inſtrumens qu'il fit ſervir à un nouvel uſage, il conſtruiſit un petit monument de rocailles cimentées de terre glaiſe, auquel il donna, de ſon mieux, la forme ordinaire d'un tombeau. Il employa à cet édifice ruſtique quinze jours d'un travail pénible, pendant leſquels il ne ſubſiſta que de quelques légumes, reſtes de la culture & des travaux champêtres du pieux Perſonnage. Le quinzième jour de ſon travail, Paſſaw s'endormit de fatigue au pied du monument même qu'il venoit d'achever. Une prière fervente & d'abondantes larmes avoient précédé ſon aſſoupiſſement. A peine la clarté du jour commençoit à faire place au crépuſcule, que notre Pénitent ſe ſent preſſer la main par une main douce, & qu'un ſon de voix flatteur, en frappant ſon oreille, vient retentir à ſon cœur. C'eſt ſa chère Yolande. Vainement il en

doute ; il ne s'eſt point trompé : c'eſt elle, que la clémence céleſte lui renvoie ; &, quoiqu'il imagine rêver encore, il jouit d'un bonheur véritable.

— Lève-toi, cher époux, lui dit-elle ; ton repentir & les interceſſions du ſaint Solitaire ont fléchi en ta faveur la Juſtice ſuprême. La mort a relâché ſa proie ; ton Yolande t'eſt rendue, contre toute eſpérance. Il nous eſt accordé d'être encore le couple le plus heureux de la terre, en renouvellant aux pieds des autels notre mariage, dons la mort cruelle a diſſous les premiers nœuds. Retournons donc à Ingolſtadt : mais, cette fois-ci, ſouviens-toi mieux de la prédiction du Spectre, & ne t'expoſe point, par d'imprudens excès, à perdre une ſeconde fois & ſans retour celle dont je me plais à voir que la privation t'a coûté de ſenſibles regrets—.

Nous ne ſuivrons point Jean de Paſſaw & ſa tendre moitié dans les détails de leur retour à Ingolſtadt. L'Ecrivain Allemand les fait paſſer par un Monaſtère, où ils s'arrêtent quelques jours, & où on leur fait la lecture du *Calendrier merveilleux*, compoſé de trois cents ſoixante-

cinq hiſtoires, toutes analogues à celle-ci, & relatives au danger des juremens & des imprécations.

Le Chambellan, de retour à Ingolſtadt, & après avoir ſolemnellement renouvellé ſon mariage, vécut avec ſa tendre moitié dans des délices ſans trouble pendant l'eſpace de dix ans. Il en eut quatre fils & trois filles; & le ſoin de partager également ſes careſſes entre ces gages précieux de la plus heureuſe union, étoit, en quelque ſorte, ſon unique ſouci, lorſque la guerre s'alluma en Allemagne contre le Turc. Jean de Paſſaw s'arma ſans balancer, partit à la tête de tous ſes Vaſſaux, fit des prodiges de valeur, & ne revint chez lui qu'à la paix, quatre ans après ſon départ d'Ingolſtadt.

Le camp & la garniſon ſont deux écoles pernicieuſes pour les jureurs d'habitude; & ſi, durant toute la campagne, le Chambellan ne blaſphéma point, ce ne fut pas manque d'avoir entendu & pu apprendre beaucoup de nouveaux blaſphêmes. Il ne ſe préſerva de cette contagion que par une eſpèce de miracle; en un mot, il retrouva Yolande en parfaite ſanté, & l'aînée de ſes filles en âge d'être pourvue.

On ne tarda point à lui demander en mariage cette aimable aînée, qui se nommoit Sigeberthe. Plusieurs prétendans se disputoient sa main. La préférence fut donnée au Comte de Herspruck. Les réjouissances des noces se firent chez Jean de Passaw, qui n'épargna rien pour la pompe & la magnificence. Sur la fin du repas, il fit venir un vase antique de Succin, vase du plus grand prix par la beauté & le volume de la matière, & d'un travail inappréciable. Chacun des convives voulut, à son tour, tenir & contempler cette rareté curieuse. Le jeune Rodolphe de Holt, Page de Jean de Passaw, passa plus d'une fois le précieux vase d'une extrémité de la table à l'autre, jusqu'à ce que l'étourderie naturelle à cet âge fit que l'antique *sans pair* lui échappa des mains, & se brisa en mille pièces sur le plancher de la salle.

Il ne faut pas demander ce que fait à cette vue le Chambellan. Il éclate, il tempête, il jure, il blasphême. Au même instant, une nuée orageuse, qui passoit au-dessus de la salle du festin, vint à crever avec un horrible fracas. Le carreau vengeur, après avoir plusieurs fois parcouru la salle sous la forme d'un globe de feu,

se fait enfin une issue par les vitrages, & sort avec une nouvelle explosion. Le premier soin de Jean de Passaw (car un pressentiment secret lui apprend son malheur) est de s'informer de ce qu'est devenue Yolande. Quelqu'un lui dit qu'on l'a vue passer dans son Oratoire. Le Chambellan y vole; il voit (ô prodige!) les vêtemens de sa femme, qui se tiennent, d'eux-mêmes, dans l'attitude d'une personne à genoux: mais la personne même d'Yolande a disparu sans retour; le tonnerre n'en a laissé subsister aucun vestige.

Ainsi le Chambellan fut puni de ses blasphêmes.

TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

LES VENGEANCES,

OU

AMOUR D'ALPHONSE SEGUIN

ET

DE JOSÉPHINE DE CHIAVERA,

Tiré d'un ancien Manuscrit Provençal.

Nous n'oserions affirmer qu'il n'y a point de fiction dans ce Roman, quoique tout soit de la plus grande vraisemblance, & que les catastrophes répondent parfaitement au génie des Génois des treizième & quatorzième siècles, qui ne savoient point se battre à leur corps

défendant, & trouvoient beaucoup plus sûr de faire assassiner leurs ennemis. On prétend que, dans ces siècles, il y avoit à Gènes des Compagnies d'assassins connus, & qu'on soudoyoit quand on avoit besoin de leurs épées. Les Reistres, en France, faisoient, à peu de chose près, le même personnage dans nos Provinces & dans Paris. Ces bandes d'assassins se distinguoient par des couleurs; & la République de Gènes ne les poursuivoit point. On pourroit reprocher à l'Auteur du Manuscrit un anachronisme sur l'époque des querelles des Fiesques & des Doria, qui ne remonte pas plus loin que le seizième siècle. Il est très-possible cependant qu'il ait éclaté quelques commotions sourdes dans le quatorzième siècle entre les Fiesques, les Doria & les Seguin; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que Gènes ne jouissoit pas alors d'une tranquillité bien digne d'envie.

Mais il est très-vrai que la famille des Seguin étoit d'une Maison très-ancienne & respectée dans la République. Il est très-vrai que les Seguin furent assassinés, & que la veuve d'un de ces derniers éleva ses quatre enfans dans le dessein d'en faire des vengeurs de leur race. Il est très-vrai que les jeunes Seguin vengèrent leurs aïeux, & se retirèrent en Provence, où ils ont fait

souche. La famille des Seguin y a joui de la plus grande considération, & s'y est alliée aux premières Maisons de la Provence; ses alliances se sont étendues en Languedoc & en Dauphiné. Les Cabassol, les Sault en Provence, la Maison de Monteynard en Dauphiné, la Maison de Tressan en Languedoc, &c., &c., &c, ont des filiations avec les Seguin.

J'ai vu à Franconville, chez M. le Comte de Tressan(1), si connu par son esprit, par sa gaîté, par sa Philosophie, & qui, cultivant les Lettres par goût, a donné des preuves de supériorité dans tous les genres; qui, léger & profond tour-à-tour, couvre de fleurs les matières les plus abstraites, & rend la lecture d'un Livre sur l'Electricité aussi agréable que celle d'Amadis; disserte, comme Helvétius, sur l'Esprit, avec

(1) M. le Comte de Tressan a composé un Ouvrage étonnant sur l'*Electricité*, qui n'a point encore été imprimé, par des considérations particulières. Il est Auteur d'un Ouvrage sur l'*Esprit*, adressé à ses Enfans. Cet Ouvrage devroit être le Manuel des Gens de Qualité; il est préférable, à bien des égards, à celui de la Rochefoucault, qui n'estimoit guères les hommes. L'Amadis est trop connu pour en parler.

moins de sécheresse & avec plus d'estime pour les hommes ; j'ai vu, dis-je, chez ce Lieutenant-Général le portrait de Blanche de Seguin, une de ses bisaïeules. Des traits fortement prononcés, une certaine rudesse dans l'ensemble, annoncent la femme forte telle qu'elle fut.

PENDANT que Blanche de Seguin, accompagnée de trois de ſes fils, ſatisfaits d'une vengeance complette, s'éloignoit de Gènes à force de voiles, cinglant vers les côtes de Provence, Alphonſe, frère de ceux-ci, avoit pris la route de la Calabre, dans le deſſein de parcourir toute la Sicile. Le haſard le conduiſit vers le nord de cette riche Province; le haſard le ſervit bien. Il deſcendit dans une vallée délicieuſe, coupée d'arbres fruitiers & de haies couvertes de fleurs, au fond de laquelle ſerpentoit une rivière, qui prenoit ſa ſource à côté d'un Château-fort, bâti ſur une éminence. Un air aromatique s'exhaloit de cette plaine fertile; la ceriſe & la fraiſe, mariant leur incarnat au rouge tendre de la roſe, au verd des prés, à l'émail des muguets, & à l'or des tulipes & des jonquilles, préſentoient aux yeux d'Alphonſe une tapiſſerie riante. Il étoit midi; le ſable, échauffé par les rayons perpendiculaires du ſoleil, étoit brûlant. Son cheval étoit excédé de fatigue & de cha-

leur. Alphonse mit pied à terre dans ce vallon chéri des Cieux. Tandis que son Ecuyer, étendu sur l'herbe, cherchoit un repos frais, il s'enfonça dans la vallée en remontant la rivière. Il croyoit être seul: la soif le consumoit. — Le beau verger! dit il; & il pressoit sur ses lèvres la cerise & la framboise; il cueilloit aussi des fleurs, des roses sur-tout: elles sont chères aux ames tendres. Aussi-tôt une voix s'élève derrière une charmille. *Il est sensible*, disoit on, *puisqu'il aime les fleurs. Allons avertir la Comtesse, & la belle Joséphine.* — Ah! oui, répondit Alphonse, en soupirant; je crois être sensible, quoique je n'aie encore rien aimé: mais j'en éprouve le doux besoin; qu'il me tarde de rencontrer celle que le Ciel a sans doute formée pour moi! Si elle étoit ici! ce lieu est si beau! l'air qu'on y respire est si doux! ces fleurs sont cultivées avec tant de soin! Non, ce n'est point une personne indifférente qui se plaît à les cultiver; on se peint soi-même dans ses goûts, dans ses plaisirs, dans ses travaux. Si je me suis trahi en cueillant des roses, vous vous êtes trahie vous-même, jeune Beauté (car, sans doute, vous

vous êtes jeune & belle) en les cultivant —. L'imagination d'Alphonſe ainſi exaltée, il admira ce qu'il n'eût trouvé qu'agréable. Il crut que rien n'avoit été arrangé au haſard. Les boſquets avoient été élevés pour protéger une tendre rêverie; les charmilles, pour dérober des Amans aux regards importuns. Quelles idées n'éveilloit point dans lui une grotte obſcure entourée de myrtes ! Il s'y repoſa pendant quelques inſtans. Au milieu s'élevoit, ſur un piédeſtal de marbre noir, la ſtatue de Didon prête à être conſumée par les flammes ; ſur une plaque de cuivre étoient gravés ces mots :

Infelix Dido.

— Malheureuſe Didon, s'écria-t-il ! ingrat Enée ! accueilli, honoré, aimé de la plus belle Princeſſe du monde, tu fuis ! tu l'abandonnes, ingrat Enée ! Si je pouvois rencontrer ici une Beauté pareille à Didon, je jure que jamais . . . — Achevez, jeune Chevalier, lui criat-on ; achevez de prononcer votre ſerment —. Il tourne la tête, & croit voir Didon s'avancer. Il ſe précipite aux

pieds de cette Beauté : — Je jure, par vos beaux yeux, de n'être jamais auſſi ingrat qu'Enée —. La belle Joſéphine de Chiavera (c'étoit ſon nom) ne répondit rien : mais Hyacinte, ſa Nourrice, répondit pour elle. — Votre figure, Chevalier, annonce de la candeur, & nous croyons qu'on peut ſe fier à vos ſermens.—Je n'en fis jamais, répondit Alphonſe; vous avez entendu le premier qui ſoit ſorti de ma bouche. Ah! mon premier ſerment vous étoit dû, Mademoiſelle —; & il tomba une ſeconde fois aux pieds de Joſéphine : il lui préſenta le bouquet qu'il venoit de cueillir. — Ces fleurs, dit-il, dont les fraîches couleurs peignent ſi bien celles de votre teint; ces narciſſes, qui pâliſſent auprès de votre blancheur, paſſeront : mais votre beauté, mais mon amour, ne paſſeront point comme elles. Mon amour! quel mot m'eſt échappé! c'eſt le ſeul qui ſe préſente ſur les lèvres en vous parlant . . . —. Il attendoit une réponſe aux pieds de Joſéphine; ſa belle bouche ne s'ouvroit point; la pudeur ſembloit l'avoir cloſe avec un ſceau de corail. Mais les yeux d'Alphonſe, arrêtés ſur la gaze

légère qui couvroit le sein de Joséphine, y lurent, à son agitation, plus de choses peut-être qu'elle n'auroit osé en dire. Il les baissa aussi-tôt avec respect vers la terre, porta la main sur son cœur, & poussa un long soupir. — Relevez-vous, lui dit Hyacinte. — Jamais, si votre belle Maîtresse ne me l'ordonne: être à ses pieds, y être toujours... — Elle vous l'ordonne; regardez-la —. Alphonse rencontra les yeux de Joséphine; ils sembloient lui dire: — Relevez-vous —. Il obéit.

Joséphine continua sa promenade; Alphonse la suivit sans savoir s'il étoit indiscret ou non: il étoit devenu aussi muet qu'elle. — Puis-je vous demander, lui dit Hyacinte, quels étoient vos projets, aimable Chevalier? — Je voyageois pour admirer les merveilles de cette Province. Ce qu'elle a de plus beau, dit-il en fixant Joséphine, je l'ai vu: ma course est finie. — Vous restez donc? — Oui —; & ce oui fut un cri de l'ame. — Vous viendrez donc avec nous au Château? — Avec vous! Est-ce-là qu'habite votre Maîtresse? — Oui. — O Dieux! si près d'elle! sous le même toit! . . . . Ne m'abusez-vous point? — Non; détachez

votre cheval, & suivez-nous —. Alphonse court éveiller son Ecuyer, & revient en courant. Pas un seul mot n'étoit sorti de la bouche de Joséphine. Il n'osoit lui en demander la raison, mais il expliquoit son silence. L'Amour, avant d'avoir acquis le droit d'interroger, est dédommagé de cette contrainte par une espèce d'instinct qui devine tout, sent tout, & va au-devant de tout.

Alphonse fut reçu au Château par la Comtesse de Chiavera, mère de Joséphine. La mère étoit presque aussi belle que la fille : elle en paroissoit la sœur aînée; Alphonse s'inclina, baisa, suivant l'ancien usage, le pan de la robe de la Comtesse, & lui fit un compliment qui parut flatteur. La Comtesse lui annonça le Comte de Chiavera son époux : — Mais, lui dit-elle, une impuissance affreuse le retient dans son lit: il ne peut venir au-devant de vos pas. Quand nous lui aurons parlé de vous, il vous priera de l'honorer d'une de vos visites. En attendant, demeurez ici. Promettez-moi de ne nous quitter que quand le Comte vous le permettra —. Alphonse reçut ces obligeantes paroles, comme on reçoit un

compliment. — Ce n'eſt point un compliment, reprit la Comteſſe; ſi nous vous convenons, ſi vous nous convenez, vous ſaurez bientôt quels motifs importans nous engagent à vous retenir —. Alphonſe jetta les yeux ſur Joſéphine, qui venoit de s'aſſeoir auprès de la Comteſſe. —Faites de moi, dit-il, en prenant la main de Joſéphine & celle de la Comteſſe, tout ce que vous voudrez. Vivre ici! vivre avec vous! pour m'en prier, vous aviez donc lu dans mon ame? . . . . . Mademoiſelle ne me répond point; mon ſéjour lui déplairoit-il? — Je ne l'imagine point, dit la Comteſſe; dans quelques jours je pourrai vous répondre pour elle: tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, c'eſt que Joſéphine ſera muette quand vous lui parlerez amour, juſqu'à ce que le Comte ſe ſoit expliqué avec vous. —Eh bien! il m'en coûtera; c'en eſt fait . . . Ce mot ne ſortira plus de ma bouche: mais ſachez qu'il va ſe graver bien plus avant dans mon cœur, & que ma ſeule peine auprès d'elle ſera de ne pas pouvoir lui peindre, en traits de feu, les amoureuſes penſées qu'elle fera naître;

& ſi un jour. — Ce jour peut venir. — J'en accepte le préſage —.

La Comteſſe conduiſit Alphonſe dans le ſallon, & lui fit ſervir des rafraîchiſſemens avec profuſion. Joſéphine pinçoit agréablement la harpe. La Comteſſe devina qu'Alphonſe prendroit plaiſir à l'entendre, & ordonna à ſa fille d'en jouer. Alphonſe ſuivoit avec raviſſement le bras de Joſéphine, qui ſe développoit avec grace en ſe promenant ſur les cordes flexibles. Ses jolis doigts ſembloient avoir une ame, & la communiquer avec une harmonie nouvelle à l'inſtrument gracieux. Alphonſe ne put tenir contre tant de charmes : il oſa prendre la main de Joſéphine ; il oſa l'approcher de ſes lèvres. Il chanta enſuite une ſtrophe de l'Adonis du Cavalier Marin. Joſéphine l'accompagnoit : jamais accords ne furent plus délicieux.

Le ſouper fut ſervi avec délicateſſe. Tout annonçoit à Alphonſe qu'il étoit dans le Château d'un très-grand Seigneur. Il fut enfin obligé de ſe ſéparer de Joſéphine qu'il conduiſit juſqu'à la porte de ſa chambre. Il ſe retira dans celle qui lui étoit deſtinée. L'édredon & le duvet ne

lui procurèrent point le sommeil qu'il étoit bien éloigné de chercher. Il rêva toute la nuit à Joséphine. Toute la nuit il répéta : *Qu'elle est belle !* Le lendemain il fut très-soigneux de mettre de la recherche dans son négligé : simple dans son habit, simple dans sa coiffure modeste ; tout l'ensemble avoit cette fraîcheur & cette propreté qui plaît, & tient lieu de parure dans les champs. Dès le matin il avoit cueilli lui même les fleurs dont Joséphine devoit garnir sa cheminée, & le bouquet dont elle devoit parer son sein. Il avoit attendu l'instant de son lever pour se présenter à sa porte. Hyacinte l'empêcha d'entrer. — Remettez-lui ces fleurs, dit-il, puisqu'il ne m'est pas permis de les offrir moi-même. J'en garde une, celle-ci, qu'elle doit porter. — Souvenez-vous, dit Hyacinte, de ne point parler trop tendrement, si vous voulez qu'on vous écoute, & qu'on reçoive votre fleur. — Ah ! je l'avois oublié. — Dans une heure Mademoiselle va descendre dans le parterre ; vous pouvez l'y attendre —.

Alphonse courut s'y poser en sentinelle, & se promenoit le long des platebandes qui aboutissoient devant l'appartement de

Joséphine. Elle parut enfin en longue robe de mousseline blanche serrée par une ceinture couleur de rose, avec un chapeau de taffetas rose; ses cheveux noirs & sans poudre faisoient un contraste piquant avec la blancheur de son teint & de son ajustement. Alphonse, presque immobile, la suivoit des yeux, & sembloit mesurer l'empreinte de ses pas que son petit pied traçoit sur le sable humide. Elle s'avançoit la tête élevée, & doucement agitée, comme un beau lys qui se balance sur sa tige. Que de choses l'amoureux Alphonse avoit à dire! Il aimoit, il brûloit: quelle gêne! quelle cruauté d'être forcé de substituer à un entretien de l'ame, ces expressions vaines que l'usage a mises en circulation pour suppléer au vuide de la pensée, & à l'absence du sentiment! — Bonjour, Mademoiselle, dit-il avec effort; bonjour: voici un œillet; je tremble en vous l'offrant; c'est une fleur d'un matin: vous, Mademoiselle, vous êtes une fleur de tous les jours. — Vous êtes galant, Seigneur Alphonse, & je vous remercie —. La main de Joséphine, en recevant l'œillet, toucha le doigt d'Alphonse. L'aimant n'a point une vertu aussi

attractive. Ce qu'il éprouva eſt bien difficile à rendre : heureux ceux qui peuvent ſentir comme lui ! ils ſavent ce que je voudrois dire. Alphonſe & Joſéphine ſe promenoient en ſilence. Il ne ſavoit par où commencer. — Avez-vous bien paſſé la nuit, Mademoiſelle ? — Pas trop bien. — Pas trop bien ! dites-vous — ? Et radouciſſant ſa voix, & ſe penchant vers elle, il ajouta, en héſitant, & avec cet accent qui pénètre : — Mademoiſelle, qu'aviez-vous ? — Je ne ſais... un mal-aiſe indéfiniſſable, nouveau, une inſomnie ni cruelle ni douce, de l'agitation. — Ce que j'éprouvois de mon côté étoit tout auſſi nouveau. — Pouvez-vous m'en dire la cauſe, reprit Joſéphine ? — La cauſe ! Mademoiſelle : eh ! ne m'a-t-on pas défendu de vous l'apprendre ? il doit me ſuffire que vous la deviniez ; vous étiez cent fois, mille fois plus tranquille. — Je crois qu'oui : j'ai rêvé preſque toute la nuit. — Ce rêve peut-il admettre une confidence ? — Sans doute. Tenez, repoſons-nous ſur ce banc. — Ce rêve ingénieux avoit été imaginé par le Comte & la Comteſſe, pour ſonder le cœur d'Alphonſe. Joſéphine n'étoit que

leur truchement. — J'ai rêvé à vous, dit-elle ; vous m'aimiez. — Juſqu'ici, reprit-il avec joie, le rêve tient beaucoup de la vérité. — Ne m'interrompez pas, je vous prie : vous m'aimiez ; il falloit bien que je vous aimaſſe, puiſque je conſentois à vous recevoir pour époux. Nous étions dans la Chapelle du Château ; le Prêtre mettoit ma main dans la vôtre, qui étoit enſanglantée. Je n'avois point horreur du ſang qui ſembloit en dégoutter encore : mon père vous nommoit ſon vengeur, ſon fils ; ma mère vous ſerroit dans ſes bras. Voilà mon rêve. — Puiſſe-t-il être prophétique ! — S'il l'étoit juſqu'au bout, s'il falloit du ſang ? — Plût aux Dieux ! je ſuis prêt à répandre le mien juſqu'à la dernière goutte. — S'il falloit tirer une grande vengeance ; ſi ſous vos coups un ennemi puiſſant, pluſieurs même devoient tomber ? — Je n'héſiterois pas. Ils me ſeroient odieux, dès qu'ils auroient pu mériter votre haine. — Vous ſeriez prêt à devenir l'inſtrument d'une grande vengeance ? vous oſeriez ? — J'oſerois tout :... parlez ; à la même heure, au même inſtant je cours vous venger, & j'apporte à vos pieds des têtes coupables. — Nous ou-

blions, reprit Joséphine avec une gaieté empruntée, nous oublions que c'est un rêve. Vous mettez à tout ce que vous dites un feu. — Ah! Mademoiselle, vous l'avez allumé ce feu qui ne peut plus s'éteindre... — Rentrons, dit Joséphine —.

Elle courut aussi-tôt dans l'appartement du Comte. — Alphonse, lui dit-elle, nous est entièrement dévoué : vous pouvez lui révéler tous vos secrets; son bras est prêt à vous venger —. Le Comte cependant laissa passer quelques semaines avant de demander à parler à Alphonse. Il chargea Joséphine d'user d'assez d'adresse pour l'enflammer de plus en plus sans se compromettre. Cette belle personne obéissoit sans peine au Comte : le seul déplaisir qu'elle trouvoit dans l'obéissance, c'étoit de dissimuler avec Alphonse. Ils se voyoient tous les jours; ne se quittoient presque que pour se desirer; se rencontroient toujours, sans avoir l'air de se chercher; sentoient beaucoup, exprimoient peu : cependant ils croyoient être heureux.

Enfin, le jour que le Comte avoit destiné à une entrevue avec Alphonse arriva. La Comtesse l'introduisit dans un appar-

tement qui n'étoit séparé de celui du Comte que par une cloison formée par une tapisserie : le Comte pouvoit tout entendre. — Seigneur Alphonse, lui dit la Comtesse, tout ce que nous avons vu de vous jusqu'à ce jour parle en votre faveur. Votre naissance paroît illustre ; mais elle nous est inconnue : éclaircissez-nous ce point ; votre aveu nous suffira. — Je descends des Seguin, si connus à Gênes, répondit-il : tel est mon nom ; & vous le trouverez inscrit depuis bien des siècles dans le livre d'or de la République. — Ce nom nous est connu, & votre noblesse vaut mieux que la nôtre. Vous avez quitté Gênes, nous avez-vous dit, pour n'y revenir jamais. — Oui, Madame. — La cause de cet exil volontaire peut-elle en être connue ? — Oui, Madame ; & la voici. Deux partis ont divisé long-tems Gênes, les Fiesques & les Doria. Les Seguin, moins ambitieux, ou plutôt meilleurs Citoyens, se déclarèrent contre ces Chefs de parti, & s'armèrent pour la République. Les Doria rentrèrent volontairement dans leur devoir ; les Fiesques continuèrent de déployer l'étendart de la révolte ; les Seguin luttèrent contr'eux

avec opiniâtreté, & leur valeur fit enfin triompher la Patrie : de-là l'origine de la haine implacable que les Fiesques conçurent contre les Seguin. Ne pouvant les combattre à force ouverte, ils les firent assassiner : les six derniers rejettons de ma race périrent à la même heure. Mon père fut une de ces six victimes. Blanche de Seguin, ma mère, fit retirer le corps de son époux, & le fit porter au Sénat, en nous tenant par les mains, & criant : *Vengeance !* Les plaies encore sanglantes de mon père, les cris de ma mère, les nôtres, ne touchèrent point des Sénateurs vendus aux brigues. Ils versèrent sur nous des larmes stériles. Ma mère n'ayant plus rien à attendre du Sénat, se tut, vécut dans le silence & dans la solitude ; fit embaumer le corps de mon père, le plaça dans une chambre voisine de son appartement ; plaça quatre poignards sur son cercueil, & cette inscription terrible :

Nascitur ex ossibus meis ultor ;

Un vengeur naîtra de mon sang.

Nous étions quatre enfans encore fort jeunes ; & bien des années se sont écoulées

depuis ce meurtre affreux. Tous les jours Blanche s'enfermoit pendant trois heures dans cette chambre, y venoit pleurer sur le corps de mon père, & attisoit le feu de la vengeance qui la brûloit. Une dissimulation profonde cachoit ses desseins & son espoir. Elle vendit par intervalles nos possessions & nos fiefs, en fit passer la valeur en Provence. Enfin, nous voyant assez grands pour nous parler comme à des hommes, elle nous réunit tous dans cette chambre funèbre. Blanche avoit toujours été sombre depuis la mort de son époux. Ce jour-là, elle avoit une figure menaçante; un feu noir rouloit dans ses yeux; sa contenance étoit terrible : elle découvrit devant nous le corps de mon père percé de coups de poignards. — Mes enfans, nous dit-elle, mes enfans, voilà votre père : êtes-vous ses enfans — ? Nous lui répondîmes par une consternation générale. — Savez-vous ce qu'il fut ? le plus grand de la République. Savez-vous ce qu'il fut ? l'ennemi de la tyrannie. Deux fois il brisa les fers de la Patrie opprimée : savez-vous quel en fut le prix ? il fut assassiné. Mes enfans, c'est par ma voix qu'il vous demande vengeance. *Ven-*

geance, mes enfans ; vengeance —. Auſſitôt, ſans attendre notre réponſe, elle prit quatre poignards, & nous les préſenta. — Les Fieſques doivent tomber ſous vos coups ; périſſez, ou revenez couverts de leur ſang ; périſſez avec eux, ſi vous ne pouvez vous venger autrement : mon ſang ſe confondra bientôt avec le vôtre, & ſur vos corps ſanglans tombera bientôt celui de la plus infortunée de toutes les mères. Je vous avertirai du jour & du moment. Tous nos biens ſont vendus : j'en ai fait paſſer le prix en France. C'eſt-là que nous trouverons un aſyle contre les pourſuites du Sénat. J'ai eu ſoin d'acheter une barque : elle ſera prête à mettre à la voile quand il ſera néceſſaire. — Ma mère nous embraſſa, nous fit baiſer la chemiſe enſanglantée de mon père. Que vous dirai-je ? les Fieſques ont tous péri par nos mains. Nous avons porté leurs têtes à Blanche. La même nuit, nous nous ſommes embarqués ; mes frères ont gagné les côtes de Provence : j'ai pris la route de la Calabre. Un Deſtin heureux m'y conduiſoit ; puiſſe-t-il m'être toujours auſſi proſpère —!

Le Comte n'avoit pas perdu un mot de ce récit terrible: Alphonſe étoit l'homme qu'il demandoit. — Approchez, brave Seguin, s'écria-t-il, approchez; vous voyez en moi une ſeconde victime d'une haine bien plus cruelle. Votre père n'a perdu que la vie: j'ai perdu plus encore; je n'ai vécu que pour ſentir toutes mes pertes, que pour me repaître de l'eſpoir d'une vengeance. Votre père n'a perdu que la vie; il lui reſtoit des fils; il laiſſoit des vengeurs: le barbare qui m'a ſacrifié a fait tomber devant moi mon fils unique ſous le couteau. Sans parens, ſans ami, je n'attendois rien que du Ciel. Le Ciel m'exauce enfin; approchez . . . . —. Alphonſe ne vit qu'un tronc. Le Comte n'avoit ni bras ni jambes, & ſon viſage étoit entièrement mutilé. — Voilà l'état affreux dans lequel on m'a laiſſé, après m'avoir percé le ſein —. Il ſe fit découvrir l'eſtomac, & montra vingt larges bleſſures. — C'eſt la main d'un frère qui m'a aſſaſſiné. Le monſtre adoroit ma femme; n'ayant pu trouver dans elle un complice, il voulut en faire ſa victime. Il l'enleva de ſon aſyle avec violence. Je courus, ſuivi de

mon fils, sur les traces du raviſſeur. Je fus aſſez heureux pour délivrer la Comteſſe ; mais, inveſti par des aſſaſſins à gage, mon fils périt, & je reſtai tel que vous me voyez —. Il ſe tut un moment, & s'écria enſuite avec fureur : — Vous me voyez, Alphonſe, & je n'ai point de vengeur ! — Il vous en reſte un, reprit Alphonſe ; faites-moi conduire devant votre aſſaſſin. — Généreux Chevalier, apprenez que ce monſtre eſt auſſi lâche que vous êtes brave : il ne marche jamais ſans ſuite. Huit Chevaliers, touchés de pitié pour moi, ont tenté de le combattre ; il faut bien qu'ils ne ſoient plus, puiſqu'ils eſpéroient tous obtenir, à leur retour, la main de Joſéphine, & qu'ils ne ſont point revenus. — La main de Joſéphine, dites-vous ? — Oui ; c'eſt ce que j'ai de plus précieux à donner à mon vengeur. — Sans doute ils ne ſont plus ; ils ſeroient accourus des limites du monde, pour recevoir un prix auſſi beau. J'eſpère être plus heureux —.

L'eſpoir d'une grande vengeance eſt une jouiſſance profonde ; ce n'eſt point la volupté : c'eſt un ſentiment plus fort encore qui s'empare de toutes les puiſ-

ſances d'une ame énergique, l'inveſtit des tableaux de ſa douleur, de ſes victimes, & la fait ſourire au ſang & au meurtre. Le Comte ſavouroit donc l'affreux plaiſir de la vengeance : la Comteſſe embraſſoit ſon vengeur. Alphonſe n'étoit plus tranquille ; il étoit près de Joſéphine ; il l'adoroit, il pouvoit l'obtenir. — Monſieur le Comte, dit il, c'eſt demain que je pars pour vous venger ; permettez-moi de me recueillir, & d'écrire à ma mère —. Il ſe retira dans ſon appartement, où il écrivit ſon teſtament de mort.

Joſéphine étoit deſcendue avec Hyacinte dans le Parc. Hyacinte, impatiente d'avoir des nouvelles de l'entretien du Comte avec Alphonſe, interrogea Joſéphine : — Eh bien ! Mademoiſelle ? — Il part, il périra peut-être —. En diſant ces mots, elle ſoupira, s'aſſit ſur le gazon, & pleura. — Ce ſeroit dommage, dit Hyacinte ; mais conſolez-vous, quelque choſe me dit qu'il en reviendra. Je le ſouhaite —. Elle ſortit de ſon ſac à ouvrage une boîte de couleurs, une palette & des pinceaux ; ſe recueillit un moment, pour rapprocher, dans ſa mémoire, tous les traits

d'Alphonſe, &, ſur le vélin, eſſaya de fixer ſon image. — O toi, diſoit-elle, que l'Amour a gravé en traits ineffaçables dans mon cœur, toi qui réunis toutes les perfections, que ne puis-je te rendre auſſi beau, auſſi tendre que je te vois — !

Alphonſe avoit fini d'écrire ; il cherchoit Joſéphine dans le Parc. Il l'avoit apperçue de loin, & venoit, ſur la pointe du pied, pour n'être pas entendu, & pour la conſidérer à ſon gré. Il vit, agréable ſurpriſe ! dans les mains de Joſéphine le pinceau, ſur ſon genou le vélin, & ſon ébauche. — Crois-tu, diſoit-elle à Hyacinte, que j'en vienne à bout ? Eſt-ce là ſon front ? je crois avoir bien rendu ſes yeux. Hélas ! non ; ils ne diſent-là qu'une choſe, & les yeux d'Alphonſe en diſent mille —.

Alphonſe ne put que tomber à genoux, pour témoigner l'excès de ſa joie. Il fit du bruit en tombant ; Joſéphine tourne la tête, le voit, le pinceau s'échappe de ſes mains.

Un moment de confuſion lui fait baiſſer les yeux. Alphonſe, auſſi décontenancé qu'elle, ſemble avoir commis un larcin. Il ſe relève, approche d'un pied timide,

& prend, sur le genou de Joséphine, son portrait : il ne craint point d'effacer la couleur en le portant sur sa bouche. — Cette ébauche imparfaite va me devenir précieuse ; la main de Joséphine l'a tracée : je la regarderai sans cesse, & je dirai : Voilà son ouvrage ; elle songeoit à moi en la traçant. Vous gardez le silence ? — Que me demandez-vous ? ne m'avez-vous pas surprise ? Cette ébauche . . . — Oui, cette ébauche dit tout. Je suis le plus heureux des hommes —. Il prit sa main avec respect, sur laquelle il osa appliquer un baiser de feu. Joséphine ne s'en offensa point, ne parla pas davantage ; ne pouvant & n'osant exprimer ce qu'elle sentoit, elle continua sa promenade sans ouvrir la bouche. Elle soupiroit ; Alphonse soupiroit aussi. Hyacinte, que rien ne préoccupoit, & qui trouvoit l'entretien des soupirs très-nouveau, donna, à l'allée sous laquelle ils se promenoient, le nom de l'allée des Soupirs.

D'allées en allées, de détours en détours, ils furent conduits dans la grotte de Didon. Joséphine, après avoir considéré long-tems la statue en silence,

s'écria : — Alphonſe, vous partez — ? Elle s'appuya triſtement ſur un des angles du piédeſtal. — Joſéphine, qu'oſez-vous penſer ? injuſte Joſéphine ; en croirez-vous mes ſermens — ? Elle laiſſa tomber ſes beaux yeux ſur lui, qui ſembloient lui dire : Oui, je les croirai. Pendant qu'il juroit de l'aimer toujours, elle ſembla recevoir une ame plus forte. — Je vous ai bien entendu, dit-elle ; le Ciel m'eſt témoin que je n'ai plus de doute ſur vous. De ce moment, je vous regarde comme lié à moi par les nœuds de l'amour & de l'honneur. Je me crois votre épouſe : Alphonſe, mon ſort eſt déſormais entre vos mains ; rendez-le auſſi fortuné que je me propoſe de rendre le vôtre heureux ; & s'il eſt vrai que le bonheur puiſſe naître d'un amour réciproque, qui ſera auſſi fortuné que nous ? Mais ſi vous alliez oublier un jour vos ſermens : ah ! vous n'entendriez de moi ni plaintes ni reproches ; du moment que je vous ſaurois coupable, mon ſupplice commenceroit : vous allez ſavoir de quelle manière il finiroit —. A ces mots, elle détacha une pierre de la baſe du piédeſtal, en retira une aiguille d'argent :

— Voilà pour percer ce cœur, qui vous auroit trop aimé —; & lui montrant un vaſe dans lequel il y avoit du poiſon: — Et voici le baume que je verſerois ſur mes bleſſures. Ayez donc ſans ceſſe préſentes à votre penſée ces dernières paroles de votre Amante : & ſi jamais vous étiez tenté de devenir infidèle, appellez votre mémoire au ſecours de votre cœur; qu'elle vous diſe alors : *Elle périra, j'en ſerai la cauſe, & je ne trouverai nulle part une femme auſſi tendre qu'elle.* Ne croyez point qu'il vous ſeroit poſſible de ſurprendre un pardon. L'ame foible pardonne; l'eſclave gémit & ſe plaint; une orgueilleuſe éclate en reproches : l'ame ſenſible ſe tait, & ſe punit d'avoir aimé. Sortons, Alphonſe, & parlons d'autre choſe —.

Alphonſe paſſa la moitié de la nuit à s'occuper de Joſéphine, & l'autre à dépoſer ſur le papier ſes derniers ſentimens. —Si je meurs, ſe diſoit-il, ce papier lui retracera l'ame de ſon Amant —. Au point du jour, le Comte lui envoya des armes, & le palefroi qui devoit le tranſporter au fond de la Calabre, dans le Château de ſes aſſaſſins. Quatre Ecuyers

devoient l'accompagner. Le Comte reçut les embraſſemens d'Alphonſe dans ſon lit ; la Comteſſe le baigna de ſes larmes, & lui fit préſent d'une écharpe. Il partoit avec le regret de ne point avoir ſalué Joſéphine. Elle étoit éveillée ; une roſe qu'elle fit tomber de ſa fenêtre ſur lui au moment qu'il poſoit ſon pied dans l'étrier, lui fit lever la tête ; il eut le bonheur de la ſaluer. Il alloit lui parler ; elle mit un doigt ſur ſa bouche, pour lui impoſer ſilence. Il ſe tut, & ſe ſervit de ſes mains pour exprimer ſes regrets, rendre & donner mille baiſers.

Il eſt parti : il traverſe la Calabre dans toute ſa longueur, & arrive, après trois jours de marche, à l'entrée d'un bois. Là, ſes Guides le prièrent de s'arrêter, & de prendre des habits de femme.—C'eſt le ſeul moyen, dirent-ils, d'arriver juſqu'au Château de Dom Chiavera. Des ſcélérats, à ſa ſolde, défendent les approches du bois à tous les hommes; vous ſeriez infailliblement arrêté, ſi vous oſiez y pénétrer. Les femmes ſeules ont le droit d'en approcher, & payent, par des violences & des outrages ſans nombre, ce privilége perfide —. Alphonſe

suivit le conseil de ses Guides, se travestit, & cacha son épée dans les plis de ses jupons. Nul obstacle ne retarda sa marche. Il s'apperçut seulement qu'il étoit observé & suivi. Un pont-levis s'abaissa à sa voix : il fut présenté à Dom Chiavera. Il avoit, sous le travestissement, des graces & une aisance que nous n'avons point en habits de femme. Il étoit jeune, & sur son visage on ne remarquoit point encore ces marques distinctives du sexe. Dom Chiavera y fut trompé. Alphonse, interrogé sur les motifs de son voyage, commença un récit fabuleux. Il étoit si pénétré en racontant ses fausses infortunes, que le monstre fut étonné de s'y trouver sensible. Dom Chiavera étoit un de ces vieux Satrapes de Cour, qui, toute leur vie, ont eu de violens désirs, jamais de l'amour, & qui ne peuvent pas même donner à leurs loisirs le nom d'amourettes, parce que l'agréable frivolité en est bannie. Riche & cruel, puissant & libertin, Dom Chiavera n'avoit jamais refusé à ses plaisirs ni l'honneur d'une femme, ni le sang d'un rival. Il étoit entouré de bas Valets, êtres vils & complaisans, & de femmes encore

plus

plus viles. C'eſt au milieu de cette eſpèce de Cour qu'il noyoit ſes remords dans des liqueurs fortes. Alphonſe fut obligé de paroître aimer les boiſſons de toute eſpèce. Il avoit un motif; c'étoit de l'enivrer. Il ne parvint à ſon but qu'à moitié. La chambre qui lui avoit été donnée étoit la même que Dom Chiavera deſtinoit à toutes les femmes qu'il faiſoit entrer forcément dans ſon Château. Une trape étoit aux pieds du lit, & au premier ſignal, ſes victimes étoient précipitées dans un ſouterrein. C'eſt-là qu'il avoit enfermé tous les Chevaliers qui étoient venus l'attaquer pour l'amour de Joſéphine; c'eſt-là qu'il enfermoit auſſi les femmes qu'il avoit outragées.

Alphonſe, en garde contre tous les pièges, ſe propoſa de paſſer la nuit aſſis ſur ſon lit. Il étoit à peine minuit, que Dom Chiavera entra dans ſa chambre. Alphonſe feignit de témoigner de la ſurpriſe. — Je croyois, dit-il, qu'un Seigneur d'une naiſſance auſſi illuſtre que la vôtre, reſpectoit davantage les droits de l'hoſpitalité, & ſavoit les égards que l'on doit aux femmes. — Je ſais tout cela, répondit Dom

Chiavera ; je vous demande, puiſque vous le voulez, un million de pardons : mais pourquoi êtes-vous auſſi charmante ? L'amour . . . —. L'amour, Seigneur, eſt vice ou vertu, force ou foibleſſe, ſuivant notre caractère. N'accuſez donc ici que vous-même ; & ſi vous êtes amoureux, ne croyez pas avoir acquis le droit d'être coupable : les bienfaits de l'amour ſont libres —. Je ſuis né, reprit Dom Chiavera, avec des déſirs trop impérieux pour ſouffrir des réſiſtances. L'amour-propre, puiſqu'il faut vous le dire, m'engageoit à tenter une conquête : la gloire de vaincre m'en fait maintenant un devoir. Vous êtes entre mes mains, je peux & je veux . . . — A ces mots, il s'approcha du lit d'Alphonſe : la trape venoit de s'entr'ouvrir. — Choiſis, lui dit-il, ou d'une priſon perpétuelle, ou de ta liberté, au prix que j'y mets —. Alphonſe garda le ſilence, feignit de pouſſer des ſanglots ; &, pendant ce tems-là, il retiroit entre ſes draps ſon épée du fourreau, & en tournoit la pointe le long de ſon bras. Chiavera crut toucher au moment favorable, ſe rapprocha encore plus près. Alphonſe ſaiſit l'inſtant où il vou-

loit le ſerrer dans ſes bras, découvrit ſon eſtomac, & lui enfonça, par trois fois, ſon épée dans le cœur. Chiavera ne ſurvécut pas deux minutes à ſes bleſſures; & ſembla n'y ſurvivre que pour apprendre que le Comte de Chiavera, ſon frère, avoit enfin trouvé un vengeur.

Alphonſe remit en liberté tous les Chevaliers, briſa les fers des femmes qu'il faiſoit gémir dans un cachot; &, précédé de ſes Guides, vint mettre aux pieds du Comte & de Joſéphine la tête de leur ennemi. Le Comte ne renvoya qu'à la huitaine la célébration de ſon mariage avec ſa fille.

La veille du jour qui devoit faire deux heureux, Alphonſe conduiſit Joſéphine dans la grotte de Didon. — C'eſt ici, lui dit-il, que vous avez dépoſé des inſtrumens de vengeance; vous ne devez plus craindre que je puiſſe vous trahir: demain un nœud ſacré nous engage ... — Ceſſez de me preſſer: je vous aime, Alphonſe; la crainte eſt pardonnable à l'amour. Je tremblois quand je fus votre Amante: je ſens que le don de votre main ne peut me raſſurer. Tout me répond aujourd'hui de votre cœur; qui

m'en répondra pour l'avenir ? vos ſermens ? le mariage ? Alphonſe, regardez autour de vous ; vous verrez autant de maris, que d'Amans, infidèles. Je ne vis que par vous : le moment qui me raviroit votre tendreſſe, ce moment cruel ſeroit le dernier de mes jours : il eſt affreux de vivre dans la douleur, d'avoir perdu la tendreſſe de celui qu'on n'a pas ceſſé d'aimer ; c'eſt ſe ſurvivre à ſoi-même. Alphonſe, n'oubliez jamais ceci : une ſeule, la plus légère des infidélités, me coûteroit la vie ; que cette crainte vous arrête. — Rien ne peut vous diſtraire d'un projet ſi noir? — Rien. — La crainte va donc empoiſonner tous vos beaux jours ? — Non ; & ſi jamais je ſuis prête à ſuccomber à la crainte, j'irai vers vous, Alphonſe ; je me précipiterai ſur votre ſein, & ſa douce chaleur ranimera mon ame attiédie. — Ah ! Joſéphine ! quelle injuſtice ! — Va, cher Alphonſe, ne crois point que je devienne à plaiſir mon propre bourreau. Je ne regarderai jamais loin de moi pour y chercher ces nuages noirs qui amènent les tempêtes. C'eſt à toi à me faire oublier que les roſes pouſſent & s'épanouiſſent ſur des tiges

épineuses —. Alphonse tomba aux pieds de Joséphine, & scella, par ses larmes, un nouveau serment d'être toujours fidèle. Le Comte les unit le lendemain. Jamais on n'avoit vu des époux aussi heureux; le bonheur sembloit se peindre sur leurs traits : le plaisir étoit dans leurs yeux, le sourire sur leurs lèvres, l'amour dans leur cœur. Toujours ensemble, ils avoient contracté la douce habitude de se regarder sans cesse amoureusement; & ils promenoient, sans s'en apercevoir, des regards amoureux sur tout ce qui les environnoit. Heureux eux-mêmes, ils réfléchissoient avec complaisance leur bonheur sur les autres. Il sembloit que leur ame expansive eût besoin de s'étendre & de s'épanouir. Son Château & son Parc, voilà pour Joséphine l'Univers : son Parc & son Château, voilà tout le monde pour Alphonse . . . . Vous qui êtes nés si sensibles, si aimans, ne direz-vous pas comme moi, qu'on se suffit à soi-même; & que, pour être bien aimé, il faut un peu de solitude? Eh ! pourquoi corrompre, par un air étranger, l'atmosphère tranquille & pur sous lequel on respire un parfum toujours renaissant?

pourquoi intercepter de tendres épanchemens par des devoirs de société? Ce monde qu'on cherche peut-il dédommager? Il est si exigeant! il veut qu'on se donne, & ne se donne point. Alphonse & Joséphine l'apprécioient sans le vouloir; l'Amour les éclairoit. On les voyoit, ces tendres époux, se promener le soir sur le sable de leur terrasse, qui bordoit un long bassin; Joséphine avoit la main droite posée sur l'épaule d'Alphonse; de l'autre, elle tenoit un bouquet. Ils chantoient des strophes Italiennes, que je crois pouvoir remplacer par ce couplet plus connu.

Ici, tout respire l'Amour;
Ce Dieu charmant comble notre espérance;
Heureux sous sa puissance,
Chantons, répétons tour-à-tour:
Aux traits qu'il lance
Tout doit le jour.

Leur voix gracieuse, glissant sur la surface d'une onde tranquille, alloit frapper un rocher voisin, qui la renvoyoit dans les airs. On entendoit leurs soupirs, & leur silence étoit encore un plaisir pour les té-

moins. Comme il faiſoit palpiter le cœur ! combien on ſentoit que l'on perdoit, quand Alphonſe venoit à ſe lever, préſentoit ſa main à Joſéphine, & que tous les deux retournoient au Château ! Pluſieurs années s'écoulèrent ſans que leur bonheur fût altéré. Le Comte & la Comteſſe moururent. Alphonſe & Joſéphine abandonnèrent la Calabre, & vinrent ſe naturaliſer en Provence. Le Ciel, qui leur avoit prodigué tant de biens, ne voulut pas accorder à Joſéphine la douceur d'être mère. Une jeune enfant, à peine ſortie du berceau, fut adoptée par eux. Ah ! Laurette ! (c'étoit ſon nom) que de maux vous cauſerez un jour, ſans le vouloir ! Joſéphine prit ſoin de ſon éducation, fit paſſer ſon ame dans la ſienne, lui donna tous les talens. Laurette, à peine à quinze ans, ſavoit plaire ; mais elle paroiſſoit n'en connoître ni le déſir ni le beſoin. Toute entière à la reconnoiſſance, elle n'aimoit que Joſéphine ; elle ne ſe repoſoit que ſur les genoux d'Alphonſe . . . Je devrois m'arrêter. Pourquoi affliger mes Lecteurs du récit des malheurs de Joſéphine, d'Alphonſe & de Laurette ? . . . . La Jalouſie a des

yeux pénétrans : mais elle se trompe quelquefois. Alphonse aimoit Laurette en père : Laurette étoit reconnoissante, & n'aimoit Alphonse que comme une fille. Ah ! Joséphine, une explication vous auroit éclairée. Vous gardâtes un silence terrible, & votre mort fit trois infortunés. Si votre ame est encore sensible à ce qui se passe ici-bas, sans doute elle est affligée de la douleur d'Alphonse & de Laurette. Vous voyez cette enfant que vous avez élevée avec tant de soin, & qui étoit si bien faite pour le monde, vous la voyez dans un Cloître austère ; ses beaux cheveux, que vous preniez plaisir à tresser, sont tombés sous le ciseau. Elle est sans cesse gémissante aux pieds des autels ; & la mort a déjà tracé sur son visage les symptômes de la destruction. Alphonse ne sent plus rien ; mais que son état est digne de pitié ! Entrons dans quelques détails, & remontons jusqu'à la source de cette affreuse catastrophe.

Alphonse & Joséphine étoient convenus d'un rendez-vous journalier, au haut du côteau de Provence, qui dominoit sur la mer de Marseille. Tantôt Al-

phonſe arrivoit le premier: Joſéphine, quelquefois, le devançoit. Le jour, jour terrible, où Joſéphine ſe perça le cœur d'un poignard, Alphonſe s'étoit rendu ſur le côteau, & l'y attendoit: attente vaine, Joſéphine ne paroît point. Il accourt; il la trouve le poignard encore enfoncé dans le cœur, une coupe de poiſon vuidée, aſſiſe devant une table, où elle venoit d'écrire: *Je meurs; c'eſt vous dire, je crois, que vous êtes infidèle. Prenez ſoin de Laurette; quoiqu'elle ſoit la cauſe de ma mort, je la crois innocente. Soyez heureux, s'il vous eſt auſſi aiſé d'oublier ma mort que ma tendreſſe.* Alphonſe, à ce ſpectacle affreux, tombe ſans connoiſſance, ne reprend des forces que pour ſuccomber ſous une fièvre qui dérange ſes organes. Son imagination n'a plus de frein; il perd, ſans retour, l'uſage de la raiſon: mais le ſentiment ſurvit en lui à toutes ſes pertes. Il ſe calme enfin, & ſa folie amoureuſe & taciturne ne connoît plus qu'un objet, n'eſt plus remplie que de Joſéphine. Tous les jours il monte ſur le côteau, à l'heure du rendez-vous. Il s'aſſied ſur la même pierre; & là, il attend, pendant une heure, tran-

quillement Joséphine. L'heure passée, il se lève, soupire, pleure, & dit : *Elle n'est pas venue, elle viendra demain.* Le lendemain, il recommence la même course. C'est ainsi qu'Alphonse traîne la chaîne des jours qui lui restent. Heureux encore d'avoir perdu la faculté de mesurer l'étendue de ses peines !

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

AVENTURE SINGULIÈRE DE JEAN DE TOURNEMONT, ET DE CLAUDINE DES CAZOLLES,

Extrait d'un vieux Manuscrit.

Sous le règne de Philippe-le-Hardi (1), vers la fin du 13e siècle, florissoit un preux Chevalier, Gentilhomme de ce Monarque, & qu'on nommoit René de Tour-

(1) Fils & Successeur de Saint Louis.

nemont. Echappé sous le règne précédent au fer des Sarrasins, il fut malheureusement tué dans une joûte au sein de la Capitale. Le Roi & toute la Cour le regrettèrent beaucoup. Il laissa un fils en bas âge & orphelin ; car la Dame de Tournemont étoit morte en le mettant au monde. La tutèle de ce jeune Gentilhomme, héritier d'un bien considérable, fut confiée aux plus proches, aux plus vieux & aux plus expérimentés de ses parens, qui lui firent faire toutes les études & tous les exercices convenables à sa naissance : on mit auprès de lui pour surveillant un grave Ecuyer assez instruit, qui se seroit fait un scrupule de le quitter d'un pas. Il se nommoit Jerôme Tardif. Le Mentor affecta de suivre encore de plus près son Elève, lorsqu'il eût atteint l'âge de dix-huit ans. On sait qu'en fait d'éducation le mieux est souvent l'ennemi du bien. Les enfans doivent être surveillés, & se croire libres : maxime commune, & trop peu suivie.

Tandis que le jeune Sire de Tournemont étoit ainsi élevé à Paris au Palais des Tournelles, la perle du même quartier, la jeune Claudine des Cazolles,

avoit atteint son troisième lustre. Par une étrange conformité de destinées, Claudine se trouvoit pareillement être une noble & riche orpheline, & avoit pour Gouvernante la prude & circonspecte Dame Alix, propre sœur de Jerôme Tardif, Duegne sévère, & plus scrupuleusement attentive encore que son frère aux moindres démarches de son Elève.

Le grand Sénéchal de la Couronne, allié de Sire Jean, donna dans ces circonstances un Bal d'appareil aux Seigneurs & Dames de la Cour, où furent admis les jeunes Damoiseaux & Damoiselles qui étoient de rang à y être invités. Sire Jean & Damoiselle Claudine furent du nombre. Ils vinrent accompagnés, l'un du sage Ecuyer Tardif, & l'autre de la discrette Dame Alix. L'assemblée étoit nombreuse, & même l'étoit trop, comme l'événement le prouva. Sans une balustrade à hauteur d'appui qui formoit le cercle où l'on dansoit, le bal eût été sans danse, par l'excessive affluence des danseurs. Sire Jean, qui étoit arrivé des premiers, prit place sur un gradin, à quelque distance de la belle Claudine qu'il ne connoissoit pas, & dont il étoit

aussi peu connu. Mais leurs ames eurent bientôt fait connoissance par l'entremise de leurs regards, qui, sans se chercher, se rencontrèrent. Claudine baissa aussi-tôt les yeux, & rougit; elle les releva ensuite timidement, & trouva une seconde fois ceux de Sire Jean attachés sur elle. Elle y remarqua tout le feu d'une vive passion, & distingua dans tous ses traits une émotion qui n'étoit guères propre à calmer la sienne. Comme ils étoient l'un & l'autre dans cette douce & mutuelle extase, le vieux Sénéchal, qui avoit pris garde à la jeune Claudine, chercha des yeux son allié le jeune Sire Jean pour le faire danser avec cette Belle; car Sire Jean dansoit avec une grace accomplie. Du moment que le Sénéchal eut apperçu son parent, il s'approcha civilement de l'aimable personne, qui se leva aussi-tôt qu'il lui eut présenté la main, & le suivit dans le cercle. — Je répondrai mal, Monseigneur, dit Claudine, à l'honneur que vous me faites: mais à l'âge où je suis, on ne doit pas rougir de prendre des leçons. — Je suis, répondit le Vieillard, un assez mauvais Maître de danse; les ans, les blessures & la goutte ont mis

ordre à mes prétentions de ce côté-là : mais je vois ici un jeune Gentilhomme qui ne demandera pas mieux, en vous voyant, que d'être mon Prévôt, & de remplacer son Ancien —. En parlant ainsi, il amena la Demoiselle à l'endroit du cercle qui répondoit au banc qu'occupoit Sire Jean ; il l'appella, & le fit descendre. Le pauvre jeune homme obéit à cet ordre avec un tel trouble & une telle débilité de jambes, qu'on crut quelque tems qu'il alloit mesurer les degrés, la tête première. Il parvint dans le cercle, où le Sénéchal lui céda la main de la charmante Claudine, en recommandant une Damoiselle aussi digne d'attention à toutes celles dont le novice Cavalier pouvoit être capable.

Le vieux Sénéchal savoit bien ce qu'il faisoit. Il étoit bien sûr que la sympathie agiroit entre deux jeunes personnes également aimables, & que Damoiselle Claudine n'auroit point à se plaindre de son Cavalier. Tant que leur danse dura, ils fixèrent l'attention de toute la salle. Quand elle fut finie, Sire Jean, comme s'il eût été depuis long-tems initié aux coutumes de la courtoisie, conduisit sa Dame à un

buffet pour la faire rafraîchir. Il y avoit grande preſſe à ce buffet. Nos deux Amans (on ſe ſert de cette expreſſion, parce qu'en effet c'eſt déja ici le mot propre) firent inutilement uſage, ou plutôt abus, d'orgeat, de limonade, de groſeille, & d'autres boiſſons rafraîchiſſantes. Un feu ſéditieux, toujours croiſſant, toujours plus indomptable, s'étoit gliſſé dans leurs veines. La foule & leur propre diſtraction les emportèrent à l'autre extrémité de la ſalle, loin de leurs Argus. Cet écart involontaire fut involontairement mis à profit. Le bras de Sire Jean ſoutenoit & preſſoit quelquefois le bras de Claudine; leurs mains s'entrelacèrent plus d'une fois, &, mille fois peut-être, leurs regards brûlans vinrent à l'appui de ces tendres démonſtrations, & s'en rendirent les interprètes. Jamais on n'exprima mieux qu'on aimoit, ſans ſe dire préciſément: Je vous aime. Claudine avoit ôté un de ſes gants, ſous prétexte d'accepter un fruit que lui préſenta le vieux Sénéchal; mais réellement pour avoir occaſion de découvrir à l'amoureux Sire Jean le plus beau bras & la plus belle main de tout le Bal. En ôtant ſon gant, un anneau ſemé

de perles qu'elle portoit au petit doigt, tomba à terre. Sire Jean ramassa cet anneau, & lui substitua adroitement le sien, qui étoit semé de petits rubis. Claudine ne fut point la dupe du troc; & cependant elle se garda bien de paroître s'en être apperçue. Elle vit tout, en affectant de ne rien remarquer. Mais le Mentor & la Duegne, qui du haut de leurs gradins plongeoient sur le couple amoureux, observèrent parfaitement bien tout ce manège, & n'en laissèrent rien échapper. Ils se rapprochèrent, consultèrent ensemble, & décidèrent de mettre toutes les entraves possibles à une connoissance, à la vérité, fortuite, mais dont le premier effet leur paroissoit beaucoup trop vif pour ne pas exiger des précautions. Ils eurent bien de la peine à rejoindre chacun son Elève dans une assemblée qui étoit insensiblement devenue une cohue, & où il étoit plus facile de perdre sa compagnie que de s'y retrouver soi-même. A peine Sire Jean & Damoiselle Claudine furent-ils séparés & rentrés sous l'aîle de leurs gardiens, que toute cette innombrable multitude de Dames & de Cavaliers commença à se faire remarquer de l'un & de

l'autre pupilles. Ils se plaignirent d'être pressés, poussés, repoussés, harcelés, foulés; inconvénient auquel ils n'avoient point encore pris garde, parce que l'amour est une espèce de sixième sens qui nous prive de tous les autres, à la vue de l'objet aimé. Le désordre confus de tout ce tourbillon bruyant qui tournoit en tout sens sur lui-même, & qui sembloit avoir entrepris de retracer une image de l'ancien chaos, s'accrut tout à-coup à un degré inexprimable par la chûte d'un lustre dont le poids entraîna avec lui & détacha de la voûte quelques portions de la pierre dans laquelle le fer de sa poulie étoit engagé. On se figura que la salle entière alloit s'abymer. Des cris plaintifs & lugubres la remplirent en un instant. Cette vaste pièce n'avoit qu'une seule entrée qui lui servoit aussi d'issue, & à laquelle tous à la fois se présentèrent pour sortir. Un danger apparent en produisit un réel. Dans cet horrible désarroi, six personnes, tant hommes que femmes, eurent le malheur d'être terrassées sur le seuil même de la porte, & de ne pouvoir se relever. Tout le reste ne se sauva qu'en mettant à ces infortunés le pied sur la

gorge. Quand la foule fut dissipée, on les trouva sans vie, & misérablement défigurés. De ce nombre ne furent ni Sire Jean ni Claudine. Une Providence particulière veilla sur eux. Dame Alix & son frère Tardif échappèrent pareillement; & promirent bien, chacun à leur Elève, de ne les plus mener à aucun Bal.

Le lendemain on ne songea que fort tard à réveiller les deux pupilles. Peine bien superflue! ils n'avoient point dormi. —Tardif, mon digne ami, dit Sire Jean à son Gouverneur, dites-moi, je vous conjure, comment se nomme la Demoiselle avec qui j'ai dansé cette nuit —? Tardif, ravi de cette question à laquelle il étoit résolu de mal satisfaire : — C'est à vous, répondit-il, que j'allois demander ce que vous paroissez vouloir apprendre de moi. Quelle question me faites-vous? & qui peut mieux y répondre que vous-même?

--Votre logique est aujourd'hui en défaut, reprit Sire Jean avec humeur : j'ai dansé avec une jeune & belle personne que je voyois pour la première fois, & qui n'étoit acccompagnée que d'une Gouvernante. Où trouvez-vous-là des renseignemens

bien favorables pour apprendre son nom? Mais je vois ce que vous auriez désiré : j'aurois dû, selon vous, avec toute la franchise d'un jeune Bachelier ou d'un Provincial, aborder cette aimable Inconnue, en lui disant : Mademoiselle, comment vous appellez-vous? Le beau début, Messire Tardif! Ou bien, avec plus de mal-adresse encore, je devois m'approcher de la Duegne, & lui faire part de l'excès de ma curiosité. En vérité, Messire Tardif, de telles ingénuités m'eussent fait honneur dans l'esprit de cette Belle & de sa Gouvernante. On eût parlé plus d'un jour de la sagacité de votre Disciple & du mérite de son Mentor.

— Ce que j'entrevois le plus clairement dans vos reproches, reprit le flegmatique Gouverneur, c'est que vous êtes impatient de savoir le nom de cette personne. Je pourrai peut-être vous satisfaire, quand je serai rentré. Donnez-moi le loisir de faire un tour dans la Ville —.

En parlant ainsi, Tardif sortit, & alla droit chez sa sœur conférer avec elle, en particulier. — Vraiment, mon frère, lui dit Dame Alix, après l'avoir attentivement écouté, voici un cas étrange; & jamais

tel excès de curiosité ne s'est manifestée en deux jeunes personnes. Ma pupille a la même démangeaison que Sire Jean : *Son nom, son nom ; apprenez-moi son nom ;* voilà ce qu'elle me dit, ce qu'elle me répète sans cesse. Il faut que pendant le peu d'instans que nos deux orphelins ont été ensemble, l'Amour ait fait de singuliers ravages dans leurs ames novices. C'est un grand hasard qu'ils n'aient point songé à se demander leur nom.

—Ne pourroit-on pas, ma sœur, mettre à profit cette heureuse négligence, & la faire servir à les empêcher de se connoître davantage ?

— Voilà une excellente vue, mon frère ! attendez ; une réflexion vient à l'appui. Le bruit général est qu'il y a eu hier six personnes étouffées dans la foule, en sortant du Bal. Ne pourrions-nous pas parmi ces six personnes, à la faveur d'une supposition de nom, désigner à Sire Jean son aimable Inconnue, & à Claudine son ravissant Cavalier ?

— Votre idée, ma sœur est un chef-d'œuvre de politique & de prudence. La mort est le vrai tombeau de l'Amour. Il faudra que la tendresse soit étrangement

enracinée dans ces deux jeunes cœurs, s'ils persistent réciproquement à aimer l'objet dont ils se croiront séparés par le trépas. Voilà, voilà comme il faut mener la jeunesse. C'est donc un point convenu, ma sœur: Miss Betty Sutler, qui a péri au Bal, figurera en place de votre Elève dans le récit que je vais faire au mien; & le Lord Wolsey, que le même accident a enlevé, & dont l'enterrement se prépare, sera, dans le compte que vous rendrez à Damoiselle Claudine, le jeune Inconnu sur lequel elle vous fait tant de questions —.

Le projet ainsi concerté, l'Ecuyer se sépare de sa sœur, & va retrouver son Elève. — En vérité, lui dit-il en l'abordant, un Poëte ancien a eu raison de dire:

Tout homme curieux,
Aux pleurs doit préparer ses yeux.

Voilà une matinée bien employée. Je n'ai que des regrets, des chagrins à vous apporter. Six personnes ont été retirées mortes du Bal. Miss Betty Sutler, cette jeune & intéressante Angloise, avec qui

vous avez danſé hier, eſt une des victimes de la fête. On l'enterre aujourd'hui même; &, ſi je ne me trompe, ſa pompe funèbre paſſera ſous ce balcon —.

Ces paroles ſont pour Sire Jean un coup de foudre. Chaque mot le rend ſtupide. Son ſaiſiſſement n'échappe point au Mentor attentif: mais le barbare pourſuit ſa fauſſe nouvelle ſans paroître remarquer l'effet qu'elle produit. Il s'applaudit en ſecret du remède violent qu'il apporte à une paſſion effrénée. Il ſe flatte, par ce moyen, de l'étouffer dans ſa naiſſance: il compte pour rien la plaie profonde qu'il fait au cœur de ſon Diſciple. Il a l'inſenſibilité, l'apathie féroce de ces Miniſtres d'Eſculape, qui n'épargnent ni le fer ni le feu dans la cure qu'ils entreprennent; réſolus, ſi le cas l'exige, à trancher dans le vif & à ſauver le malade, fût-ce aux dépens d'une partie de lui-même. Tardif, après avoir porté ce ſecours cruel à l'ame du paſſionné Sire Jean, l'abandonne quelque tems à ſes propres réflexions, qui toutes ſont accablantes, & le plongent dans un vuide déſeſpérant.

Avoir ébauché le tableau de la conſ-

ternation de Sire Jean, c'eſt avoir donné une idée de ce qui ſe paſſa bientôt dans le cœur de ſon Amante : mais la maligne curioſité de la Duegne ménage ici un intérêt de plus au ſenſible Lecteur.

Dame Alix ne ſe contente pas de percer l'ame de Claudine, en lui apprenant la feinte mort de ſon Amant ; elle veut encore jouir de toute ſa douleur, à ce récit funeſte. (On eſt cruel par zèle). Elle porte ſes regards avides ſur deux beaux yeux qui ſe rempliſſent de pleurs. Elle ſavoure le ſuccès de ſon ſtratagême, & fait durer le plus long-tems qu'elle peut ce dur triomphe. Claudine perd enfin patience ; elle pénètre la joie ſecrette de Dame Alix, même ſans comprendre toute ſa perfidie.

— Applaudiſſez-vous, lui dit-elle, ô vous que, bien à tort, j'ai juſqu'à préſent nommée *ma Bonne*. Si vous n'avez été miſe auprès de moi que pour me déchirer le cœur, votre office eſt rempli, au-delà même de vos engagemens. Oui, j'aimois ce Cavalier ; oui, ſa vue a pour jamais bleſſé mon ame. Ce ſecret, que je me ſerois toujours fait une étude de vous cacher, de ſon vivant, n'a plus lieu pour vous. La nouvelle que vous venez m'apprendre

prendre avec tant de complaisance, me permet de vous le révéler. Il n'y a plus de mystère. Oui, je l'aimois... que dis-je ? je l'aime encore : je n'aimerai jamais que lui ; & la mort, qui est le terme de tout, ne sera point celui de la passion que le Lord Wolsey m'a inspirée... Vous souriez, perfide Bonne ? ma douleur a donc bien des charmes pour vous ? Cessez de vous contraindre ; j'ai vu, j'ai surpris chez vous un sourire : jouissez de ma peine, à condition de n'y point apporter d'obstacle, & sur-tout de n'y chercher aucun remède. Cher Amant, Wolsey est donc ton nom ? c'est donc là ce nom précieux, ce nom désiré que je brûlois de savoir, & que j'étois destinée à n'apprendre qu'en apprenant ta mort ! Eh bien, Dame Alix, je vous pardonne toute votre méchanceté. Je vous dois du moins l'unique douceur qu'il m'étoit permis de goûter encore, celle de connoître qui j'aime, qui je regrette, qui je ne dois plus espérer de revoir —.

En parlant ainsi, la désolée orpheline laisse échapper un torrent de larmes. Dame Alix elle-même, dont l'intention n'a pas été de réduire Claudine en cet état, est tou-

chée de l'y avoir réduite. Elle approche son siége de celui de la belle éplorée, saisit une de ses mains qu'elle presse entre les siennes ; & lui dit, en lui donnant un baiser sur le front :

— Ecoutez, ma chère enfant (car il est permis à ma tendresse de vous donner ce nom) ; j'excuse votre chagrin, & même votre humeur. Le Cavalier qui excite vos regrets les méritoit sans doute : mais il étoit Etranger, & peut-être destiné à porter les armes contre votre pays, contre votre Roi, contre vos proches. Voyez dans quels écarts un moment d'erreur eût pu vous entraîner. La Providence, qui règle tout pour le mieux, ne l'a pas permis : dans le moment actuel, vous ne pouvez apprécier ses bienfaits. Ce n'est qu'avec le tems que vous en sentirez tout le prix... Ce discours vous révolte, sans vous persuader ! Vous répugnez à vous figurer qu'en aucun tems l'image du Lord Wolsey puisse s'effacer de votre cœur. C'est que votre illusion est trop récente encore pour vous en paroître une. Ce n'est que quelque tems après le réveil qu'on s'apperçoit qu'on a rêvé. Je n'ai point la vanité de prétendre avoir été

aussi belle que vous l'êtes : mais, telle que j'étois, j'avois, dans ma jeunesse, des soupirans, des adorateurs. Je fis, comme vous (dans une fête que donna la Reine Blanche), la connoissance d'un Cavalier très-bien fait, très prévenant, très-courtois, & qui, sans vous déplaire, avoit toutes les graces du vôtre. Sa Patrie étoit un mystère ; & la Reine elle-même ne le nommoit jamais que *le Chevalier aux Eperons d'or*. Mais ce que la Reine Blanche, le feu Roi Louis, & toute la Cour ont ignoré, l'amoureux Chevalier m'en avoit fait confidence : c'étoit un fils naturel du Comte de Toulouse. Il m'aima dès la première vue ; me fit l'aveu de sa passion ; obtint celui de la mienne ; & me signa une promesse de mariage le jour même où il partit pour l'expédition de Tunis, d'où il se promettoit de revenir rayonnant de gloire & couvert de lauriers. Hélas ! il n'eut pas même la gloire de succomber sous le fer des Africains ; la peste, qui ne respecte personne, & qui n'épargna pas le Roi même, moissonna mon Amant à sa première campagne. A cette nouvelle, ma douleur fut sans bornes ; & je crus

de bonne foi qu'elle seroit sans terme. Cependant (ce que c'est que de nous, de notre constance, de nos sermens !), je suis aujourd'hui veuve de mon cinquième mari, sans parler du *Chevalier aux Eperons d'or*, que je pourrois aussi compter pour un mari, vu la promesse de mariage qu'il m'avoit faite. Soyez donc bien certaine, ma chère enfant, qu'il n'est ni d'éternelles amours ni d'éternelles douleurs. Un jour viendra que vous aurez peine à vous rappeller le nom de celui qui fait aujourd'hui couler vos larmes —.

Ici, Dame Alix fut interrompue dans ses sages remontrances par une visite qu'on lui annonça, & qui la força de passer dans une autre pièce, où elle trouva son frère.

— Qu'est ceci, s'écria Tardif ? nous avons fait, ma sœur, une belle équipée ! Le Grand-Sénéchal vient de m'envoyer chercher, pour me dire de disposer Sire Jean, son cousin, à épouser la belle Claudine des Cazolles. Sachez, m'a-t-il dit, que le Roi, en faveur de cette alliance, fait Sire Jean Capitaine de ses Gendarmes. Voilà qui renverse totalement les mesures que nous avions prises ;

&, franchement, nous y avons été un peu trop vîte l'un & l'autre, sans réfléchir que ce pouvoit bien n'être pas sans dessein que le Sénéchal avoit lui-même, au Bal, mis son parent à portée de danser avec la jeune Claudine. On ne songe jamais à tout; je vois bien présentement que trop de précaution équivaut quelquefois à l'extrême imprudence.

— C'est vous aussi, mon frère, dit d'un ton important Dame Alix, qui avez ouvert l'avis de tromper les deux Pupilles par une fausse nouvelle; vous aviez bien besoin d'imaginer cette ruse!

— Si je l'ai proposée, interrompit Tardif, vous l'avez approuvée: ainsi, vous n'êtes guères plus excusable que moi; &, pour dire la vérité, nous le sommes aussi peu l'un que l'autre. Mais ce n'est pas-là la question essentielle. Il s'agit, avant tout, de réparer notre faute, & d'y trouver le meilleur remède possible.

— C'est bien dit, repartit Dame Alix; &, comme c'est vous qui avez causé le mal, il convient que ce soit moi qui propose le moyen de le réparer. Je suis donc d'avis que nous ne nous pressions

point de désabuser nos Elèves sur la nouvelle factice que nous leur avons donnée, & que nous commencions par mettre en avant l'alliance que le Roi & le Sénéchal désirent. Nous serons mal reçus, à coup sûr; mais laissons passer le premier orage: nos Orphelins seront trop heureux d'apprendre, dans quatre ou cinq jours, que nous leur avons donné une fausse peur.

La partie est liée: Tardif & Dame Alix font part à Sire Jean & à Damoiselle Claudine des intentions du Roi & du Grand-Sénéchal. L'un & l'autre s'en affligent; l'un & l'autre n'y répondent que par des ruisseaux de larmes: on les laisse pleurer. Le soir vient; ce même soir, Albert de Tournemont, cousin germain de notre Héros, beaucoup plus âgé que lui, le vient trouver, le tire à part, & lui parle en ces termes: — Qu'est-ce, gentil cousin? je te vois affligé; c'est d'amour; oui d'amour, je le parierois. Comment? à ton âge, avec ton esprit, tes graces, ta naissance, ta figure, tu serois malheureux en amour? — Elle est morte! interrompt tristement l'Elève de Tardif . . . — Morte! ton Amante

eſt morte! Excuſe, cher ami : je n'arrête point tes larmes, je les partage. Tu aimois, & ſans doute tu étois aimé. Tu perds à la fois les deux plus grands plaiſirs de la vie : va, pleure, ſatisfais-toi : je mêle ma douleur à la tienne . . . . . Mais, m'en croiras-tu ? change d'air, change de contrée.

— Tu ne ſais, loyal couſin, tu ne connois encore qu'une partie de mes maux. J'étois aimé, je perds ce que j'adore ; & il me reſte encore des malheurs à t'apprendre. Le Roi, le Sénéchal notre oncle, toute la Cour, veulent me marier, dans cette même circonſtance où mon cœur flétri, briſé, n'invoque que la mort. Montre-toi, mon ami, cher Albert : ſauve-moi de cette horreur.

— Je le veux, je le puis, couſin Sire Jean. Le Roi vient de me nommer ſon Ambaſſadeur à Rome ; je pars dans quelques heures ; je dis cette nuit même, & avant le lever du jour. Suis-moi ; qui le ſaura ? qui le ſoupçonnera ? & quand on le ſauroit ? que pourroit-on dire ? que je t'ai perſuadé de profiter d'une occaſion ſubite, imprévue & unique, de faire le

voyage d'Italie ? Crois-moi, nul ne blâmera cette résolution. Plusieurs la loueront, & te sauront gré d'avoir voulu t'instruire en voyageant. Ce départ te sauve l'inconvénient, le déplaisir de refuser le parti, sans doute honorable & avantageux, qu'on te propose & qui t'afflige. Suis-moi; que tardes-tu ? & pourquoi hésiter ?

— Mon cousin, à ma place, hésiteroit comme moi. Pour faire un tel voyage, il faut des fonds; &, pour toucher des fonds, il me faut l'aveu des tuteurs dont je dépens : je suis mineur.

— Des fonds ! des tuteurs ! une minorité ! Tu m'offenses, cher cousin; ma bourse, mon Hôtel, mes Gens seront à toi. Suis-moi, & ne replique plus —.

L'Ambassadeur entraîne notre Amant. Pour sortir avec moins d'éclat, ils descendent l'un & l'autre par un escalier dérobé. L'heure du souper vient. Tardif attend inutilement son Disciple : il l'appelle; il le fait chercher dans tout le Palais. A force d'informations, il parvient à découvrir que Sire Jean est sorti avec son cousin. — Tant mieux, s'écrie

Tardif ; un jeune homme ne va point souper chez un autre pour passer la soirée dans les larmes. Une joyeuse compagnie, le chant, la bonne chère, feront diversion à sa douleur —.

D'après ce raisonnement, le Gouverneur se couche, fort aise d'entrevoir que l'affligé Sire Jean reviendra fort tard, fort avant dans la nuit, à demi-consolé de sa perte.

Quelle est sa surprise, lorsque le lendemain matin, à son réveil, on lui dit que Sire Jean n'est point rentré ! Il apprend enfin ce qui est arrivé, & que son Elève est sur la route de Rome. Tardif court à l'instant chez sa sœur, que cette nouvelle jette, comme lui, dans la consternation. Ils se dépitent, ils se lamentent : ils se font réciproquement mille reproches. Quel parti prendre à l'égard de Claudine ? comment lui révéler que le Gentilhomme qu'elle aime est celui que le Roi & le Sénéchal lui destinent, & qu'on vient d'affliger, d'éloigner d'elle, de forcer à une résolution extrême par une feinte que personne n'approuvera ?

Ces complaintes durent un certain

tems ; elles sont indiscrètes & bruyantes, parce que Tardif & sa sœur se croient seuls, & que ce qu'on dit dans les grandes crises se prononce involontairement à voix haute.

La naïve Claudine est sensible ; elle aime sa Bonne, encore que, dans la dernière occasion, elle se soit emportée contr'elle. Claudine ne se doute pas même que le trait dont son ame a été percée la veille, est de l'invention de Dame Alix. Elle l'entend se plaindre ; elle entend distinctement s'élever une autre voix ; ses pas se portent de ce côté. La porte de Dame Alix étoit fermée, & la clef retirée. La Demoiselle n'ose frapper ; mais l'intérêt qu'elle porte à sa Gouvernante lui fait prêter l'oreille, & redoubler d'attention. En ce moment, survient la jeune Julie, à qui Claudine fait signe de ne point faire du bruit, & d'écouter en silence. Julie est sa sœur de lait, sa complaisante, sa protégée, sa compagne dès l'enfance : toutes deux, par les aveux réitérés & sans ordre de Tardif & d'Alix, découvrent toutes les circonstances du complot hasardé & mal conçu, dont

Claudine & son Amant sont les victimes. Claudine apprend qu'on l'a fait passer pour Miss Betty, morte au dernier Bal; que son Amant n'est point Anglois; &, ce qui est bien plus important encore pour elle, qu'il n'est point mort; qu'il l'aime; qu'il vient de partir pour Rome, désespéré de sa perte; qu'il est François; qu'il se nomme Sire Jean de Tournemont; & que, d'accord avec leurs plus ardens désirs, l'intention du Roi est qu'ils s'épousent.

La belle Claudine ne témoigne rien de ce qu'elle a entendu; elle se retire dans son appartement avec Julie. Toutes deux concertent ensemble le projet de se déguiser en Cavaliers, & d'aller ainsi en Italie rejoindre le fugitif Sire Jean. Julie va faire toutes les emplettes nécessaires; elle les fait porter dans une chambre qu'elle occupoit en Ville. Claudine avoit une quantité considérable de pierreries: on les métamorphose en or. La nuit étant venue, Claudine fit rester Julie auprès d'elle. Dame Alix, qui ne soupçonnoit rien du projet nocturne, ne s'y opposa point; & prit un autre lit dans une pièce

séparée. Les deux Voyageuses firent semblant de se coucher, & se dérobèrent subtilement de l'Hôtel, à la faveur des ténèbres. Parvenues chez Julie, elles se déguisèrent promptement, & se hâtèrent d'aller prendre chacune une place dans une voiture qui partoit, en ce moment même, pour Turin.

Dame Alix, en se levant, passa dans la chambre de la belle Claudine, & fut renversée d'étonnement de n'y plus voir personne. Dans l'espérance de retrouver bientôt son Elève, elle ne voulut point ébruiter cet accident. Elle se figura que le chagrin lui avoit fait prendre le parti du Couvent; & il n'y en eut aucun, ni à la Ville ni aux environs, où elle n'envoyât faire des recherches. Elle crut enfin devoir prendre conseil de son frère: mais lui-même étoit alors plongé dans la plus amère douleur. L'Ecuyer de l'Ambassadeur venoit de mourir en route d'une chûte qu'il avoit faite en courant à cheval. La nouvelle en étoit venue à Paris par quelques lettres des Gens de la suite de son Excellence, qui avoient mandé cette mort à leurs amis. On nommoit

cet Ecuyer *Sire Jean de Haute-Combe*, & plus communément *Sire Jean* tout court ; ce qui induisit le pauvre Jérôme Tardif en erreur, & lui fit croire que l'accident étoit arrivé à *Sire Jean de Tournemont.*

Voilà Tardif & Dame Alix réduits au déſeſpoir ; tous deux s'accuſent de la perte de leurs Elèves ; tous deux ſe jugent criminels, & preſqu'inexcuſables : en un mot, ils mettent l'un & l'autre leur faute au nombre de ces grands crimes, qui ne trouvent que difficilement leur rémiſſion devant Dieu. Les pélerinages étoient alors fort en vogue ; ils n'héſitèrent point à prendre le bourdon & le mantelet à coquilles. Ils y joignirent, contre l'uſage, & par ſurcroît de précaution, une bourſe remplie de tout l'or qu'ils pouvoient avoir ; & s'acheminèrent vers Rome. Ils n'y arrivèrent que plus de deux mois après leurs Elèves, bien éloignés de penſer que Claudine pouvoit y avoir ſuivi Sire Jean.

Sire Jean y étoit arrivé le premier avec l'Ambaſſadeur, qui l'avoit forcé d'accepter, dans ſon Hôtel, un appartement magnifique, dont les fenêtres don-

noient sur la rue en face de l'Hôtel d'Yorck, où venoient loger d'ordinaire tous les Anglois que la curiosité attiroit dans Rome.

Dix jours s'étoient passés depuis l'arrivée de Sire Jean. Il étoit à son balcon, tout pensif & distrait, l'ame encore occupée du souvenir de sa chère Betty Sutler, lorsqu'au balcon opposé, il voit tout-à-coup paroître un Cavalier d'une rare beauté, & dont les traits le frappent au-delà de toute expression, par leur rapport avec ceux de la prétendue Betty. Claudine, en ce moment, jouit de toute la surprise, de tout le trouble de son Amant; & elle a bien de la peine elle-même à lui cacher ses différens transports. Sire Jean brûle d'impatience de savoir le nom de l'aimable Inconnu. Il s'informe de lui dans tout l'Hôtel de son Excellence. On lui dit que c'est un Gentilhomme Anglois, qui se fait nommer Thomas Churl: mais qu'au surplus il est bon de savoir que la coutume des Seigneurs de la Grande-Bretagne, est de voyager sous un nom emprunté; que celui-ci, depuis son arrivée à Rome, vient

quelquefois se promener, sur le soir, dans le jardin de l'Ambassadeur de France, où il sera facile à Sire Jean de lier connoissance avec lui, & de savoir de lui-même son vrai nom.

Sire Jean suit ce conseil, attend avec impatience la chûte du jour, se rend le premier dans l'allée du beau monde, & ne tarde pas à y voir arriver notre faux Anglois. Il cède à sa curiosité, à l'impulsion secrète qui l'entraîne : en un mot il l'aborde le premier ; &, le saluant avec toute la courtoisie Françoise : — Seigneur Cavalier, lui dit-il, si je ne me trompe, j'ai l'avantage d'être d'assez près votre voisin. Nos deux Nations ne sont point amies, & je ne sais pourquoi. Pour ce qui me regarde, je m'estimerois très heureux de mériter votre estime & votre amitié.

— J'ai quelque honte, Seigneur (répondit Claudine, en contrefaisant, de son mieux, la voix d'un homme), de me voir prévenu par un Cavalier de votre naissance & de votre mérite. Mais la courtoisie est, en quelque sorte, l'élément

des Seigneurs François ; & c'eſt ſur-tout à cet égard qu'ils ſeront long-tems nos Maîtres.

— Il y a dans mon procédé, reprit Sire Jean, plus que de la civilité ; & , ſi je vous avouois tout, j'aurois peut-être beſoin, Seigneur, de toute votre indulgence : mais puiſque j'ai commencé à me montrer indiſcret, je le ſerai juſqu'au bout ; & je ne vous diſſimulerai point qu'en vous voyant à votre balcon, j'ai été frappé, au dernier point, de la reſſemblance de vos traits avec une des aimables perſonnes de votre Nation, que la mort a trop tôt enlevée, & qui ſe nommoit Miſs Betty Sutler —. En prononçant ce nom, Sire Jean jetta un profond ſoupir, & laiſſa, malgré lui, échapper quelques larmes.

— Les regrets, Seigneur François, dont vous daignez honorer la mémoire de Betty (repartit Claudine avec une tendre émotion), ne me permettent point de vous cacher que je ſuis ſon frère, & que j'attends ici une ſœur cadette, qui eſt, ainſi que moi, le vivant portrait de

celle que vous avez connue en France. La Nature s'étoit plu à répandre, sur trois individus d'un même sang, toute l'illusion, tout le prestige de la plus merveilleuse ressemblance. Mon dessein, en prenant le nom de Thomas Churl, étoit de voyager *incognito :* mais un Cavalier, assez généreux pour donner des larmes aux cendres de la sœur, mérite sans doute toute la confiance du frère. Sire Jean de Tournemont (car un homme de votre mérite est plus connu qu'il ne pense), ne faites point aux vivans l'injure de consacrer toute votre affection aux morts ; & réservez au Lord Sutler, qui n'est point un ingrat, une portion de l'amitié qu'il paroît que vous aviez vouée à l'infortunée Betty —.

Ici les deux Cavaliers se précipitèrent dans un embrassement mutuel, & bien doux, sans doute pour l'un & pour l'autre, mais dont un seul des deux connoissoit pourtant tout le prix.

Ainsi commença la liaison de Sire Jean & du faux Lord Sutler. Claudine, qui étoit bien aise d'éprouver jusqu'au bout

la tendreſſe & la conſtance de Sire Jean, avoit fait, à deſſein, mention d'une ſœur cadette, qu'elle avoit nommée Jenny, dont elle avoit annoncé l'extrême reſſemblance avec Betty, & dont elle ſe propoſoit de jouer bientôt le perſonnage.

En effet, quelques jours s'étant écoulés, qui ſe paſsèrent en viſites & en prévenances réciproques de la part des deux Cavaliers, & dans leſquelles Sire Jean jura mille fois au Lord d'être fidèle à Betty même au-delà du trépas, le faux Lord feignit d'avoir reçu une lettre de ſa ſœur Jenny, par laquelle elle lui mandoit qu'une maladie de langueur venoit de lui ravir ſa tante, à vingt lieues de Rome; événement qui la forçoit à le prier de venir promptement au-devant d'elle.

Claudine, après avoir communiqué cette lettre à Sire Jean, affecta de prendre congé de lui pour quelques jours, & de partir auſſi tôt. Elle n'alla pas loin, & s'arrêta deux ou trois fois vingt-quatre heures dans une campagne voiſine, d'où elle députa à Sire Jean ſa fidelle Julie,

qui jouoit le rôle de son Secrétaire depuis leur départ de France.

« Comme l'événement de la mort de » ma tante (mandoit le faux Lord à son ami) « me retiendra forcément quelques » jours, j'envoie ma sœur devant moi. » Je l'ai prévenue qu'en arrivant, elle » trouveroit en vous un second frère, & » qu'elle seroit à Rome sous la garde de » l'honneur & de l'amitié.

» *SUTLER* ».

Sire Jean, informé par Julie du moment où Miss Jenny arriveroit à Rome, s'empressa de l'aller recevoir dans un des carrosses de l'Ambassadeur. Quelque préparé qu'il fût à la plus parfaite ressemblance entre le frère & les deux sœurs, il ne put s'empêcher d'être saisi d'étonnement, en envisageant Miss Jenny. Le compliment qu'il lui fit se ressentoit du désordre extrême de son ame. Il lui parla plus de Miss Betty, que d'elle-même.

Ici le Romancier établit & file une intrigue amoureuse entre Miss Jenny &

Sire Jean. Nous nommons Jenny la première, parce que l'intrigue eſt d'elle au Cavalier, & qu'elle en fait, en quelque ſorte, tous les frais, dans le deſſein d'éprouver ſa fidélité pour Miſs Betty.

Sire Jean ſent s'élever dans ſon cœur de grands combats. Jenny lui a avoué qu'elle l'aime; Jenny eſt tout le portrait de Betty; Jenny eſt la ſœur de ſon ami: que de raiſons pour répondre à ſa paſſion, & pour conclure la plus douce, la plus déſirée des alliances? Ce n'eſt pas tout; Jenny eſt devenue néceſſaire au bonheur de Sire Jean: ſe rappeller avec amour les traits de l'aînée, c'eſt avoir idolâtré d'avance ceux de la cadette, qui ſont préciſément les mêmes. Eſt-ce donc manquer de conſtance envers Betty, que d'adorer ſa plus parfaite image? . . . . . Oui, c'eſt être infidèle. Le cœur loyal & vertueux de Sire Jean ne s'y méprend pas: ſévère juge de lui-même, cet Amant infortuné ſe condamne; il ſe réſout à faire, aux devoirs qu'il s'impoſe, le ſacrifice de ſon bonheur. Il avoue que s'il ſuivoit l'illuſion de ſes ſens & les ſecrets mouvemens de ſon ame, il lui tranſporteroit

toute sa passion : mais que cette même passion, il l'a jurée à Betty; & qu'il se croiroit indigne de vivre, ou, ce qui revient au même, indigne d'aimer, si, par la mort, encore toute récente, d'un objet adoré, il se croyoit affranchi de son serment.

C'étoit cette déclaration positive qu'attendoit Miss Jenny, pour faire cesser l'épreuve, ou, pour mieux dire, le supplice de Sire Jean. Elle se déclare, elle se précipite dans ses bras. — Eh bien! reconnois-la, cette Betty, lui dit-elle; reconnois cette Amante que tu as cru morte, & qui n'est ni Betty, ni Jenny, ni le Lord Sutler, ni Thomas Churl. Il est tems de t'apprendre que Claudine des Cazolles, à qui le Roi de France veut te marier, est la même Inconnue avec qui tu as dansé au Bal du Sénéchal, & qui a successivement eu ton amour ou ton amitié, sous les noms empruntés de Miss Betty, de Miss Jenny & de Lord Sutler —.

Elle lui raconte ensuite comment elle a découvert la tromperie imaginée par Jérôme Tardif & par Dame Alix; comment elle a, pour le rejoindre, entrepris le

voyage de Rome ; & comment, pour s'assurer de toute sa tendresse & de sa fidélité, elle a cru devoir le mettre à une épreuve dont sa constance l'a fait triompher.

Sire Jean regarde, soupire, tombe aux pieds de la belle des Cazolles. Il la conduit chez son cousin l'Ambassadeur, à qui il révèle tous les mystères dont lui même vient d'être instruit. Son Excellence écrit aussi-tôt à la Cour de France ; &, en moins de six semaines, il fait venir à Rome l'approbation des tuteurs, l'agrément du Roi, & tout ce qui est nécessaire ou utile à la prochaine alliance. Muni de toutes ces pièces, l'Ambassadeur fait inviter les deux Amans dans la Chapelle de son Hôtel, où l'Aumônier de France en fait deux époux.

Cette cérémonie attira un grand nombre d'Etrangers, principalement de François, parmi lesquels se trouvèrent fortuitement Jérôme Tardif & Dame Alix, qui avoient accompli le vœu de leur pélerinage.

Quand l'instant de la bénédiction nuptiale fut venu, les noms des deux époux

articulés par le Prêtre, & la vue de ces deux mêmes époux, troublèrent un instant l'auguste cérémonie, par le délire involontaire où la joie d'un événement aussi inattendu jetta Dame Alix & son frère. Ils oublièrent leur âge & toutes les convenances, au point de se jetter l'un & l'autre chacun au col de son Elève. Sire Jean lui-même, & la belle Claudine, partagèrent, pour leur compte, cette intéressante distraction; rendirent à leurs Instituteurs caresses pour caresses, embrassemens pour embrassemens; leur firent prendre place à côté d'eux en présence des autels, & voulurent être unis sous les auspices de ceux qui s'étoient opposés à leur union. Bientôt après cet événement, l'Ambassadeur de France, Albert de Tournemont, fut rappellé à la Cour pour des négociations plus importantes. Il ramena avec lui le nouveau couple, qui fit l'ornement du Palais des Tournelles. Ce mariage inespéré, & qui tenoit du prodige, sembloit trop fortuné pour devoir l'être long tems. C'est ainsi qu'en jugèrent les Nécromanciens les plus experts; ils se trompèrent tous,

Sire Jean & Claudine parvinrent à l'extrême vieilleſſe, & s'aimèrent juſqu'au dernier ſoupir. C'eſt en ce point ſeul que le récit dont nous venons de donner l'Extrait, pourra paroître, à certains Eſprits, n'être qu'un Roman inventé à plaiſir.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LE PAYSAN PARVENU.

PARMI les Romans modernes, il n'en eſt peut être point, ſur-tout dans le genre plaiſant, d'auſſi agréable que le *Payſan Parvenu* de M. de Marivaux ; mais ce Roman, ſi légèrement écrit, en eſt d'autant plus difficile à extraire : peu d'événemens, beaucoup de converſations charmantes, des caractères peints de main de Maître, & toujours également ſoutenus. Comment extraire un pareil Ouvrage ? Rendre un compte ſuccinct des événemens, & copier une partie des dialogues & des caractères, nous a paru le meilleur parti à prendre.

Quel dommage que l'aimable Auteur qui nous a donné les premières Parties de cette jolie Pro-

duction, l'ait laiſſé auſſi imparfaite! Sa manière eſt à lui; il s'eſt fait un ſtyle dans lequel il eſt inimitable. Ses Continuateurs, d'ailleurs, n'avoient pas ſes idées; & nous regardons comme certain que ni l'un ni l'autre n'a ſuivi la route qu'il s'étoit tracée pour terminer ſon Ouvrage.

Il n'y a rien à ajouter ſur cet Auteur à ce qu'on a dit dans le Tome IIe. d'Octobre 1775, à la ſuite du Télémaque traveſti.

Nous nous étions fait une ſorte de loi de ne point faire entrer dans notre Collection les Romans modernes que l'on trouve dans toutes les Bibliothèques. Cette réſolution nous attire, depuis cinq ans, des reproches; nous croyons devoir nous rendre enfin à la voix publique. Nous n'avons d'ailleurs éprouvé aucune contrariété de la part de nos Lecteurs, lorſque, voulant connoître le goût général, nous avons eſſayé de donner la Princeſſe de Clèves, Télémaque, &c. Nous avons même eu lieu de croire que pluſieurs nous ſavoient gré de notre tentative. On peut regarder comme un fait, qu'après quarante ou cinquante ans, les Productions romaneſques, qui ont beaucoup réuſſi, trouvent plus d'acquéreurs que de Lecteurs, ſur-tout ſi elles ſont volumineuſes; & c'eſt leur réputation qui produit cet effet. A force d'en entendre parler, on en con-

noît les situations principales ; on en retient les traits les plus saillans, & l'on a moins d'envie de les lire. A l'égard des personnes qui les ont lues, on peut croire que les ayant infiniment goûtées dans la jeunesse, & conservant pour elles un sentiment de reconnoissance & de respect, elles sont charmées d'avoir à les relire dans l'âge des réflexions & des souvenirs, à-peu-près comme on revoit avec plaisir, après un long espace de tems, l'homme aimable & distingué à qui l'on eut des obligations, & dont on aimoit l'esprit & la physionomie. Si ce raisonnement ne peut pas convaincre tous les Esprits, nous demanderons pourquoi l'on remet au Théâtre, tous les six mois, les Pièces que tout le monde sait par cœur, & pourquoi elles font encore tant de plaisir?

Au reste, le *Payſan Parvenu* ne devroit point entrer absolument dans la Classe des Romans d'Amour; mais dans quelle Classe le placer ? Nous avons encore quelque chose à faire excuser. En le plaçant parmi les Romans par *A*, nous dérogeons à l'ordre alphabétique. La faute est très-volontaire, & n'en paroîtra que plus excusable, quand nous aurons exposé notre motif. Cet ordre devenoit très-gênant, & n'entraînoit essentiellement que des privations. Combien

de Romans charmans nous tombent tous les jours sous la main, qui, par le malheur de leur titre, alloient essuyer, pour ainsi dire, toute la rigueur d'une injuste proscription.

Voilà assez de phrases pour une justification qui peut-être n'étoit pas nécessaire. La bonté que le Public nous témoigne tous les jours, & dont nous sommes si touchés, pouvoit nous autoriser à croire qu'il voit toujours l'excès de notre zèle dans les cliangemens que nous sommes dans l'habitude de soumettre à sa décision.

PREMIERE PARTIE.

L'AUTEUR, qui met son récit dans la bouche même de son Héros, le fait commencer par quelques réflexions très-justes sur la petitesse des Parvenus, qui oublient leur origine. « C'est une erreur » que de penser qu'une obscure naissance » vous avilisse, quand c'est vous-même » qui l'avouez, & que c'est de vous » qu'on la sait. La malignité des hommes » vous laisse-là; vous la frustrez de ses » droits: elle ne voudroit que vous humilier, & vous faites sa charge: vous » vous humiliez vous-même; elle ne sait » plus que dire ».

Après ces réflexions, il entre en matière, dit qu'il est d'un Village de Champagne, fils du Fermier d'un Seigneur très-riche, auquel il ne manquoit que d'être Noble pour être Gentilhomme. Il prévient qu'après avoir fait une fortune considérable par les divers événemens dont il va rendre compte dans ses

Mémoires, il s'eſt retiré dans ſon Pays natal, où il vit avec ſon frère. Ce dernier, qui conduiſoit chaque année les vins de la Terre dont ſon père étoit Fermier, au Seigneur en queſtion qui réſidoit à Paris, avoit fait, dans cette Ville, la connoiſſance d'une Veuve Aubergiſte, qui étoit à ſon aiſe, & l'avoit épouſée. Il en avoit eu pluſieurs enfans; mais la femme, par ſa mauvaiſe conduite, avoit tellement dérangé les affaires, que le pauvre diable avoit été trop heureux d'avoir recours à ſon frère, qui avoit eu ſoin de lui, & placé ſes enfans. Ceux-ci, qui ne reſſembloient pas au Héros de cette Hiſtoire, ont fini par mépriſer leur père, & le méconnoître au point de l'appeller *Monſieur*; ce que le bon-homme ne pouvoit endurer.

Le mariage de ce frère l'ayant fixé à Paris, notre Héros ſe vit chargé de conduire les vins en cette grande Ville: il avoit alors dix-huit à dix-neuf ans, & étoit, dit-on, un fort joli garçon. Voici le portrait qu'il fait de lui-même. « J'avois » effectivement aſſez bonne mine; ajou» tez-y je ne ſais quoi de franc dans la » phyſionomie; l'œil vif, qui annonçoit

» un peu d'esprit, & qui ne mentoit pas » totalement ».

Arrivé à Paris, notre jeune homme fut très-bien reçu dans la maison du Seigneur de son Village. La Dame voulut le voir; & il en fait le portrait. « C'étoit » une femme qui passoit sa vie dans toutes » les dissipations du grand monde; qui » alloit aux Spectacles, soupoit en Ville, » se couchoit à quatre heures du matin, » se levoit à une heure après midi; qui » avoit des Amans; qui les recevoit à » sa toilette; qui y lisoit les billets doux » qu'on lui envoyoit, & puis, les laissoit » traîner par-tout: les lisoit qui vouloit; » mais on n'en étoit pas curieux. Ses fem- » mes ne trouvoient rien d'étrange à tout » cela; le mari ne s'en scandalisoit point: » on eût dit que c'étoit-là, pour une femme, » des dépendances naturelles du mariage. » Madame, chez elle, ne passoit point » pour une Coquette; elle ne l'étoit point » non plus: car elle l'étoit sans réflexion, » sans le savoir; & une femme ne se dit » point qu'elle est coquette, quand elle » ne sait point qu'elle l'est, & qu'elle vit » dans sa coquetterie comme on vivroit

» dans l'état le plus décent & le plus or-
» dinaire.

» Telle étoit notre Maîtresse, qui me-
» noit ce train de vie tout aussi franche-
» ment qu'on boit & qu'on mange ;
» c'étoit, en un mot, un petit libertinage
» de la meilleure foi du monde. Je dis
» petit libertinage, & c'est dire ce qu'il
» faut ; car, quoiqu'il fût fort franc de
» sa part, & qu'elle n'y réfléchît point,
» il n'en étoit pas moins ce que je dis-là.
» Elle étoit bonne, généreuse, ne se
» formalisoit de rien ; familière avec ses
» Domestiques, abrégeant les respects
» des uns, les révérences des autres. La
» franchise, avec elle, tenoit lieu de
» politesse ; enfin, c'étoit un caractère
» sans façon. Avec elle, on ne faisoit
» point de fautes capitales ; il n'y avoit
» point de réprimandes à essuyer : elle
» aimoit mieux qu'une chose allât mal,
» que de se donner la peine qu'on la fît
» bien. Aimant de tout son cœur la vertu,
» sans inimitié pour le vice, elle ne blâ-
» moit rien, pas même la malice de ceux
» qu'elle entendoit blâmer les autres. Vous
» ne pouviez manquer de trouver éloge

» ou grace auprès d'elle ; je ne lui ai » jamais vu haïr que le crime, qu'elle » haiſſoit peut-être plus fortement que per- » ſonne, en demeurant amie de tout le » monde, & ſur-tout de toutes les foi- » bleſſes qu'elle pouvoit vous connoître ».

Avec ce caractère, il étoit tout naturel que la franchiſe de notre Villageois lui plût. Elle lui conſeilla de reſter à Paris, & lui offrit de ſervir ſon neveu, qui alloit venir chez elle pour faire ſes études avec un Précepteur. La propoſition eſt acceptée, & on fait habiller proprement le nouveau Domeſtique. Madame veut le voir ſous ce nouvel accoutrement, le fait venir dans ſon appartement, & plaiſante beaucoup ſur ſa bonne mine avec trois Femmes-de-chambre, dont une, nommée Geneviève, le trouve fort à ſon gré, & en eſt vue d'aſſez bon œil.

Comme il ne ſavoit pas écrire, il fut prier Mademoiſelle Geneviève de mander l'état des choſes à ſon père. Ce fut avec plaiſir qu'on lui rendit ce petit ſervice ; & Geneviève trouva ce qui lui fut dicté ſpirituel & de fort bon ſens. La lettre écrite, ils eurent enſemble une petite con-

verſation, après laquelle ils ſe ſéparèrent fort contens l'un de l'autre.

Monſieur & Madame vivoient aſſez ſéparés; ils n'entendoient guères parler l'un de l'autre, à moins que quelqu'indiſpoſition ne les mît dans le cas de faire demander de leurs nouvelles. Monſieur ayant été un ſoir tant ſoit peu incommodé, Madame envoya le lendemain Geneviève pour ſavoir comment cela alloit. Monſieur n'avoit pas encore vu Geneviève; il la remarqua en cette occaſion, & elle reſta chez lui plus long-tems que ſa commiſſion ne ſembloit l'exiger. En ſortant, elle rencontre Jacob (c'eſt notre Héros), à qui elle dit que, ſi elle veut, ſa fortune eſt faite, parce que Monſieur vient de lui faire une déclaration d'amour, & les plus belles offres du monde. Cette nouvelle ne plaît point du tout à Jacob. « Vous êtes-vous bien défendue, au » moins, car vous n'étiez pas bien cour- » roucée quand vous êtes revenue? — » C'eſt, reprit-elle, que je me ſuis di- » vertie de tout ce qu'il m'a dit. — Il n'y » aura pas de mal une autre fois de vous » mettre un peu en colère, répondis-je; » cela ſera plus sûr que de ſe divertir de

» lui ; car, à la fin, il pourroit bien se » divertir de vous : en jouant, on ne » gagne pas toujours, on perd quelque- » fois ; & quand on est une fois en perte, » tout y va ».

Geneviève avoit fait à l'amour de son Maître plus d'attention qu'elle ne l'avoit avoué à Jacob. La coquetterie, des offres brillantes avoient déjà commencé à la tenter ; mais ce qui acheva de la déterminer, ce fut son amour même pour Jacob. Elle pensa qu'en acceptant les propositions qu'on lui faisoit, elle se trouveroit en état de faire la fortune de son Amant ; & elle essaya, peu-à peu, de l'amener à approuver sa conduite, tantôt en cherchant à le tromper sur les vues de son Maître, tantôt en lui donnant de l'argent, dont il se servit pour apprendre à écrire, tantôt en lui montrant des sommes considérables. Enfin, elle s'explique ; Jacob balance, sous prétexte que Monsieur ne trouvera pas bon qu'on lui enlève ce qu'il aime. Elle l'assure que son Maître n'a que de l'amitié pour elle, & qu'elle se fait fort d'obtenir son consentement.

En effet, le lendemain, un Laquais

vient dire à Jacob, de la part du Maître, d'aller lui parler ; & il s'y rend, fort embarrassé de sa figure. « Eh bien, lui » dit-il, Mons Jacob, comment se » comporte votre jeune Maître ? étudie-» t-il assidûment ? —Pas mal, Monsieur—. » Et toi, te trouves tu bien du séjour de » Paris ? — Ma foi, Monsieur, j'y bois » & j'y mange d'aussi bon appétit qu'ail-» leurs. — Je sais que Madame t'a pris » sous sa protection, & j'en suis bien » aise : mais tu ne me dis pas tout ; j'ai » déjà appris de tes nouvelles ; tu es un » compère ; comment donc ? il n'y a que » deux ou trois mois que tu es ici, & » tu as déjà fait une conquête ? à peine » es-tu débarqué, que tu tournes la tête » à de jolies filles : Geneviève est folle de » toi ; & apparemment que tu l'aimes à » ton tour ? — Hélas ! Monsieur, que » m'auroit-elle fait pour la haïr, la » pauvre enfant ? — Oh ! parle hardi-» ment, tu peux t'ouvrir à moi : il y a » long-tems que ton père me sert ; je » suis content de lui, & je serai ravi » de faire du bien au fils, puisque l'oc-» casion s'en présente : il est heureux pour » toi de plaire à Geneviève, & j'approuve

» son choix. Tu es jeune & bien fait,
» sage & actif, dit on : de son côté,
» Geneviève est une fille aimable ; je pro-
» tège ses parens, & ne l'ai même fait
» entrer chez moi que pour être plus à
» portée de lui rendre service, & de la
» bien placer (Il mentoit). Le parti
» qu'elle prend rompt un peu mes me-
» sures ; tu n'as encore rien ; je lui aurois
» ménagé un mariage plus avantageux :
» mais enfin elle t'aime, & ne veut que
» toi ; à la bonne heure. Je songe que
» mes bienfaits peuvent remplacer ce qui-
» te manque, & te tenir lieu de patri-
» moine. Je lui ai déjà fait présent d'une
» bonne somme d'argent, dont je vous
» indiquerai l'emploi. Je ferai plus, je
» vous meublerai une petite maison dont
» je paierai les loyers pour vous soula-
» ger, en attendant que vous soyiez plus
» à votre aise : du reste, ne t'embarrasse
» pas, je te promets des commissions
» lucratives. Vis bien avec la femme que
» je te donne ; elle est douce & ver-
» tueuse. Au surplus, n'oublie jamais que
» tu as, pour le moins, moitié de part
» dans tout ce que je fais dans cette oc-
» currence-ci. Quelque bonne volonté

» que j'aie pour les parens de Geneviève, » je n'aurois pas été si loin, si je n'en » avois pas encore plus pour toi & pour » les tiens. Ne parle de rien ici; les Com- » pagnes de ta Maîtresse ne me laisse- » roient pas en repos, & voudroient toutes » que je les mariasse aussi. Demande ton » congé sans bruit; dis qu'on t'offre une » condition meilleure & plus convena- » ble. Geneviève, de son côté, supposera » la nécessité d'un voyage pour voir sa » mère, qui est âgée; &, au sortir d'ici, » vous vous marierez tous deux. Adieu; » point de remercîment, j'ai affaire. Va » seulement informer Geneviève de ce » que je t'ai dit, & prends, sur ma table, » ce petit rouleau d'argent, avec quoi tu » attendras, dans une Auberge, que Ge- » neviève soit sortie d'ici —.

» Je restai comme un marbre à ce » discours. D'un côté, tous les avantages » qu'on me proposoit étoient considéra- » bles. Je voyois que, du premier saut » que je faisois à Paris, moi, qui n'avois » encore aucun talent, aucune avance, » qui n'étois qu'un pauvre Paysan, & » qui me préparois à labourer toute ma » vie pour acquérir quelque chose (&

» ce quelque chose, dans mes espérances » éloignées, n'entroit pas même en com- » paraison avec ce qu'on m'offroit) ; je » voyois, dis je, un établissement certain » qu'on me jettoit à la tête ; & quel éta- » blissement ! une maison toute meublée, » beaucoup d'argent comptant, de bonnes » commissions dont je pouvois demander » d'être pourvu sur le champ ; enfin, la » protection d'nn homme puissant, & en » état de me mettre à mon aise dès le » premier jour, & de m'enrichir ensuite. » N'étoit-ce pas-là la pomme d'Adam » toute revenue pour moi ? Je savourai » la proposition ; cette fortune subite met- » toit mes esprits en mouvement : le » cœur m'en battoit, le feu m'en mon- » toit au visage. N'avoir qu'à tendre la » main pour être heureux, quelle sédui- » sante commodité ? N'étoit-ce pas-là de » quoi m'étourdir sur l'Honneur ?

» D'un autre côté, cet Honneur plai- » doit sa cause dans mon âme embarrassée, » pendant que ma Cupidité y plaidoit la » sienne. A qui est-ce des deux que je » donnerai gagné ? disois-je ; je ne savois » auquel entendre.

» L'Honneur me disoit : — Tiens-toi

» ferme, déteſte ces miſérables avantages » qu'on te propoſe ; ils perdront tous leurs » charmes, quand tu auras épouſé Gene- » viève : le ſouvenir de ſa faute te la » rendra inſupportable ; &, puiſque tu » me portes dans ton ſein, tout Payſan » que tu es, je ſerai ton tyran, je te » perſécuterai toute ta vie : tu verras ton » infamie connue de tout le monde ; tu » auras ta maiſon en horreur, & vous » ferez tous deux, ta femme & toi, un » ménage du Diable. Tout ira en déſar- » roi ; ſon Amant la vengera de tes mé- » pris ; elle pourra te perdre avec le crédit » qu'il a. Tu ne ſeras pas le premier à » qui cela ſera arrivé ; rêves-y bien, Ja- » cob. Le bien que t'apporte ta future eſt » un préſent du Diable, & le Diable eſt » un trompeur. Un beau jour il te prendra » tout, afin de te damner par le déſeſ- » poir, après t'avoir attrapé par ſa mar- » chandiſe—.

» On trouvera peut-être les repréſen- » tations que me faiſoit l'Honneur un » peu longues ; mais c'eſt qu'il a beſoin » de parler long-tems, lui, pour faire » impreſſion, & qu'il a plus de peine à » perſuader que les Paſſions. Car, par

» exemple, la Cupidité ne répondoit à » tout cela qu'un mot ou deux : mais son » éloquence, quoique laconique, étoit » vigoureuse. — C'est bien à toi, Palto- » quet, me disoit-elle, à t'arrêter à ce » chimérique Honneur ? Ne te sied-il » pas bien d'être délicat là-dessus, misé- » rable Rustre ? Va, tu as raison ; va te » gîter à l'Hôpital, ton Honneur & toi ; » vous y aurez tous deux fort bonne » grace. — Pas si bonne grace, répon- » dois-je en moi-même ; c'est avoir de » l'Honneur en pure perte, que de l'avoir » à l'Hôpital : je crois qu'il n'y brille » guères . . . Mais l'Honneur vous con- » duit il toujours-là ? — Oui, assez sou- » vent ; & si ce n'est-là, c'est du moins aux » environs. — Mais est on heureux quand » on a honte de l'être ? est-ce un plaisir » que d'être à son aise à contre-cœur ? » quelle perplexité ! . . . Ce fut là tout » ce qui se présenta en un instant à mon » esprit. Pour surcroît d'embarras, je re- » gardois ce rouleau d'argent qui étoit sur » sa table ; il me paroissoit si rebondi ! » quel dommage de le perdre !

» Cependant Monsieur, surpris de ce » que je ne lui disois rien, & que je ne

» prenois pas le rouleau qu'il avoit mis-
» là pour appuyer ſon diſcours, me de-
» manda à quoi je penſois. — Pourquoi
» ne dis-tu mot, ajouta-t-il? — Hé!
» Monſieur, je rêve, & il y a bien de quoi
» rêver. Tenez, parlons en conſcience;
» prenez que je ſois vous, & que vous
» ſoyiez moi : vous voilà un pauvre hom-
» me; mais eſt-ce que les pauvres gens
» aiment à être cocus? Vous le ſerez
» pourtant, ſi je vous donne Geneviève
» en mariage. Eh bien! voila le ſujet
» de ma penſée. — Quoi! eſt-ce que
» Geneviève n'eſt pas une honnête fille?
» — Fort honnête, pour ce qui eſt en
» cas de faire un compliment ou une
» révérence; mais pour ce qui eſt d'être
» la femme d'un mari, je n'eſtime pas
» que l'honnêteté qu'elle a ſoit propre à
» cela. — Et qu'as tu donc à lui repro-
» cher? — Hé! hé! repris-je en riant,
» vous ſavez mieux que moi les tenans
» & les aboutiſſans de cette affaire-là;
» vous y étiez, & je n'y étois pas: mais
» on ſait bien comment cela ſe gouverne.
» Tenez, Monſieur, dites-moi franche-
» ment la vérité; eſt-ce qu'un Monſieur
» a beſoin de Femme-de-chambre?

» & quand il en a une, eſt-ce elle qui
» le déshabille ? Je crois que c'eſt tout
» le contraire. — Oh ! pour le coup,
» vous parlez net, Jacob, & je vous
» entends; tout Payſan que vous êtes,
» vous ne manquez pas d'eſprit. Ecoutez
» donc attentivement ce que je vais vous
» dire à mon tour. Tout ce que vous
» imaginez de Geneviève eſt faux : mais
» ſuppoſons qu'il ſoit vrai, vous voyez
» les perſonnes qui viennent me voir;
» ce ſont tous gens de conſidération, qui
» ſont riches, & qui ont de grands équi-
» pages. Savez-vous bien que parmi eux
» il y en a quelques-uns qu'il n'eſt pas
» néceſſaire de nommer, & qui ne doi-
» vent leur fortune qu'à un mariage qu'ils
» ont fait avec des Geneviève ? Et croyez-
» vous valoir mieux qu'eux ? Eſt-ce la
» crainte d'être moqué qui vous retient ?
» Et par qui le ſerez-vous ? vous con-
» noît-on, & êtes-vous quelque choſe
» dans la vie ? Vous ne riſquez qu'une
» choſe ; c'eſt d'avoir autant d'envieux
» de votre fortune, qu'il y a de gens de
» votre ſorte qui vous connoiſſent. Allez,
» mon enfant ; l'honneur de vos pareils,
» c'eſt d'avoir de quoi vivre & de quoi

» ſe tirer de la baſſeſſe de leur condi-
» tion; entendez-vous? Le dernier des
» hommes, ici-bas, eſt celui qui n'a
» rien.

» — N'importe, Monſieur, lui dis-
» je d'un air triſte & mutin; j'aimerois
» mieux être le dernier des autres, que
» le plus fâché de tous. Le dernier des
» autres trouve toujours le pain bon quand
» on lui en donne: mais le plus fâché de
» tous n'a jamais d'appétit à rien; il n'y
» a pas de morceau qui lui profite, quand
» ce ſeroit de la perdrix: &, ma foi,
» l'appétit mérite bien qu'on le garde; &
» je le perdrois, malgré toute la bonne
» chère, ſi j'épouſois votre Femme-de-
» chambre. — Votre parti eſt donc pris?
» — Ma foi, oui, Monſieur, & j'en ai
» bien du regret; mais que voulez vous?
» Dans notre Village, c'eſt notre cou-
» tume de n'épouſer que des filles; &
» s'il y en avoit une qui eût été Femme-
» de-chambre d'un Monſieur, il faudroit
» qu'elle ſe contentât d'avoir un Amant:
» car, pour de mari, néant; il en pleu-
» vroit, qu'il n'en tomberoit pas un ſur
» elle: c'eſt notre régime, & ſur-
» tout dans notre famille. Ma mère ſe

» maria fille, sa grand-mère en avoit » fait autant; & de grand'mères en grand'- » mères, je suis venu droit comme vous » voyez, avec l'obligation de ne rien chan- » ger à cela ».

Ce discours met tellement Monsieur en colère, qu'après avoir grondé le pauvre Jacob, il finit par lui signifier l'alternative d'épouser Geneviève dans vingt-quatre heures, ou d'aller au cachot. En sortant, Jacob rencontre Geneviève elle-même, qui lui demande ce que Monsieur lui vouloit. « Doucement, Gene- » viève, ma mie, lui dit il; j'ai vingt- » quatre heures devant moi pour vous ré- » pondre, & je ne dirai ma pensée qu'à la » dernière minute »; & puis il se sauve, sans vouloir lui dire autre chose que, » dans vingt-quatre heures, Mademoi- » selle ». Il se réfugie dans le jardin, où il regrette les choux de son Village, & maudit les filles de Paris, qu'on vous oblige d'épouser le pistolet sous la gorge. « J'aimerois autant, disoit-il en lui-même, » prendre une femme à la friperie ». Il se met à pleurer; &, tout en pleurant, il rencontre Madame, qui lui demande ce qu'il a. Il lui fait part de son histoire;

elle le console, & lui promet d'en parer les suites. Il eût peut-être été bien embarrassé de se tirer d'affaire, sans un événement imprévu, qui mit ordre à tout. Monsieur mourut subitement, le lendemain matin, d'une attaque d'apoplexie. Dans le bruit qui se fit dans la maison, Geneviève, qui étoit incommodée, appella une Domestique, pour en savoir la cause. A cette nouvelle, elle s'évanouit; le Laquais vit l'argent, & l'emporta avec le coffre.

Aussi-tôt que la mort de Monsieur est publique, l'on est fort surpris de voir arriver dans sa maison un nombre infini de créanciers. Sa femme se voit ruinée & sans ressource; une seule Femme-de-chambre se résout à partager son sort. Jacob lui offre aussi ses services de bon cœur; mais il est refusé, & sort pour aller chercher fortune ailleurs.

Il va passer quelques jours dans une petite Auberge, en attendant le moment de s'en retourner à son Village. La grossièreté de quelques Voituriers qu'il y rencontre, le dégoûte de la société des gens de la Campagne. Il prend le parti de rester à Paris, & se met en chemin pour

déterrer un homme de son Pays, nommé Maître Jacques, Cuisinier de son métier. Comme dans cette recherche il passoit sur le Pont-Neuf, près du cheval de bronze, il vit une femme enveloppée d'une écharpe de taffetas uni, qui s'appuyoit contre les grilles, & qui disoit: *Ah! je me meurs!* Jacob s'approche de cette Dame, & lui offre ses services. Elle lui dit qu'elle vient de se trouver mal, & accepte son bras pour la conduire. En chemin, il découvre que c'est une Dévote, déjà âgée. Elle lui apprend qu'elle vit avec une sœur aînée, & une vieille Cuisinière; qu'elles viennent de renvoyer un Valet libertin; & qu'elle est sortie pour en aller chercher un dont son Directeur lui avoit parlé; qu'elle a appris qu'il venoit d'être placé; & qu'en retournant chez elle, il lui a pris une foiblesse dont il a été témoin. Cette femme lui demande s'il veut entrer chez elle, lui fait de beaux sermons, & le présente à sa sœur, qui le reçoit très-bien, ainsi que la vieille Cuisinière, qui trouve qu'il ressemble beaucoup à un certain Baptiste, son Amant, mort depuis bien des années. Bref, Jacob est engagé dans cette

maiſon : on le fait déjeûner ; puis il va chercher ſon paquet, & revient à tems pour ſervir ſes Maîtreſſes à dîner. Il eſt fort édifié de tous les propos pieux qu'il leur entend tenir, de la bonne chère qu'on fait dans cette maiſon, & des petites médiſances que lâchent nos Dévotes ſur le compte de leur prochain.

SECONDE PARTIE.

QUAND les deux ſœurs eurent dîné, la cadette appella Jacob, pendant que l'autre s'endormoit, & lui dit qu'on le retenoit, & qu'on lui donneroit un bon gage, avec un petit mot d'exhortation prononcé d'un ton qui le frappa. « Il y » a des choſes dont on ne peut rendre » ni l'eſprit ni la manière ; & je ne ſau- » rois donner une idée plus complette » ni de tout ce que ſignifioit le diſcours » de Mademoiſelle Habert, ni de l'air » dont on me le tint : ce qui eſt de sûr, » c'eſt que ſon viſage, ſes yeux, ſon ton » diſoient encore plus que ſes paroles, ou

» ou du moins ajoutoient beaucoup au » sens naturel de ses termes ; & je crus y » remarquer une bonté, une douceur » affectueuse, une prévenance pour moi, » qui auroient pu n'y pas être, & qui me » surprirent, en me rendant curieux de » ce qu'elles vouloient dire. Mais, en » attendant, je la remerciai presque dans » le même goût ; & lui répondis avec » une abondance de cœur, qui auroit » mérité correction, si mes remarques » n'avoient pas été justes ; & apparem- » ment qu'elles l'étoient, puisque ma » façon de répondre ne déplut point. Vous » verrez dans les suites où cela nous con- » duira ».

Jacob prenoit congé, quand un Ecclésiastique entra dans la chambre. « C'étoit » le Directeur ordinaire de ces Dames ; je » dis ordinaire, parce qu'elles étoient » amies de plusieurs autres, qui leur ren- » doient visite, & avec qui, par surcroît, » elles s'entretenoient aussi des affaires de » leur conscience. Pour celui-là, il en » avoit la direction en chef ; c'étoit l'ar- » bitre de leur conduite. Encore une fois, » que tout ce que je dis-là ne scandalise » personne, & n'induise pas à penser que

» je raille indistinctement l'usage où l'on
» est de donner sa conscience à gouver-
» ner à ce qu'on appelle des Directeurs,
» & de les consulter sur toutes ses ac-
» tions; cet usage est sans doute louable
» & saint en lui-même: c'est bien fait de
» le suivre, quand on le suit comme il
» faut; & ce n'est pas de cela que je
» badine: mais il y a des minuties dont
» les Directeurs ne devroient pas se mê-
» ler aussi sérieusement qu'ils le font; &
» je ris de ceux qui portent leur direc-
» tion jusques-là. Ce Directeur-ci étoit
» un assez petit homme, mais bien fait
» dans sa taille un peu ronde; il avoit
» le teint frais, d'une fraîcheur reposée,
» l'œil vif, mais de cette vivacité qui n'a
» rien d'étourdi ni d'ardent. N'avez-vous
» jamais vu de ces visages qui annoncent,
» dans ceux qui les ont, je ne sais quoi
» d'accommodant, d'indulgent, de con-
» solant pour les autres, & qui sont
» comme les garans d'une ame remplie
» de douceur & de charité? c'étoit-là
» positivement la mine de notre Direc-
» teur. Du reste, imaginez-vous des
» courts cheveux, dont l'un ne passe pas
» l'autre, qui se tiennent on ne peut pas

» mieux, & qui se relèvent en demi-
» boucles autour des joues, par un tour
» qu'ils prennent naturellement, & qui
» ne doit rien aux soins de celui qui les
» porte; joignez à cela des lèvres assez
» vermeilles, avec de belles dents, qui
» ne sont belles & blanches à leur tour,
» que parce qu'elles se trouvent heureuse-
» ment ainsi sans qu'on y touche.

» Tels étoient les agrémens (soit dit
» innocens) de cet Ecclésiastique, qui,
» dans ses habits, n'avoit pas oublié que
» la Religion même veut que l'on ob-
» serve sur soi une propreté modeste, afin
» de ne choquer les yeux de personne; il
» excédoit seulement un peu cette pro-
» preté de devoir: mais il est difficile d'en
» trouver le point bien juste; de sorte
» que notre Ecclésiastique, contre son in-
» tention sans doute, avoit été jusqu'à
» l'ajustement.

» Mademoiselle Habert l'aînée, qui
» s'étoit assoupie, devina plus son arrivée
» qu'elle ne l'entendit; car il ne fit pas
» grand bruit en entrant: mais une Dé-
» vote, en pareil cas, a l'ouïe bien sub-
» tile. Celle-ci se réveilla, sur le champ,
» en souriant de la bonne fortune qui

» lui venoit en dormant ; j'entends une » bonne fortune toute spirituelle. Cet » Ecclésiastique, pour qui j'étois un visage » nouveau, me regarda avec assez d'at- » tention. — Est-ce-là votre Domes- » tique, Mesdames, leur dit-il ? — Oui, » Monsieur ; c'est un Garçon que nous » avons d'aujourd'hui, répondit l'aînée ; » & c'est un service qu'il a rendu à ma » sœur qui en est cause —. Là-dessus, » elle se mit à lui conter ce qui m'étoit » arrivé avec sa cadette ; & moi, je » jugeai à propos de sortir pendant l'his- » toire. Quand je fus au milieu de l'esca- » lier, songeant aux regards que ce Di- » recteur avoit jettés sur moi, il me prit » envie de savoir ce qu'il en diroit. Ca- » therine m'attendoit pourtant dans sa » cuisine ; mais n'importe, je remontai » doucement l'escalier : j'avois fermé la » porte de la chambre, & j'en appro- » chai mon oreille le plus près qu'il me » fut possible ».

Il entend-là le Directeur reprendre ses deux Dévotes de la précipitation avec laquelle elles l'ont engagé sans le connoître ; leur représenter que, malgré son air franc & honnête, c'est peut-être un

vaurien ; que jeune comme il eſt, elles ſe verroient en butte à tous les traits de la médiſance, & qu'il ſeroit même poſſible que le malin eſprit leur donnât des tentations bien dangereuſes.

Mademoiſelle Habert l'aînée trouve que ſon Directeur a raiſon, & conclut qu'il ne faut pas garder le pauvre Jacob: pour la cadette, elle penſe bien différemment. Grande diſpute entre les deux ſœurs, au milieu de laquelle Jacob, craignant d'être ſurpris à ſon poſte, ſe retire ſans bruit à la cuiſine, où il étoit attendu pour dîner. Catherine lui demande ce que leurs Maîtreſſes ont à crier ſi haut. « Ma » foi, Madame Catherine, je n'en ſais » rien: mais elles ne peuvent pas ſe que- » reller ; car ce ſeroit offenſer Dieu, & » elles ne ſont pas capables de cela ». Ce que le Directeur avoit dit de Jacob ne lui avoit pas ôté l'appétit. « En arrive » ce qui pourra, ſe dit-il ; mettons tou- » jours ce dîner à l'abri du naufrage ». Cependant le bruit redouble ; Catherine monte, dans l'eſpérance de mettre le hôla. Quelque tems après le Directeur deſcend, &, rencontrant Jacob devant la porte de la cuiſine, lui dit qu'il eſt

la pomme de discorde entre deux saintes filles, qui vivoient avant son arrivée dans la paix la plus profonde ; & qu'il ne peut en conscience rester dans cette maison. Jacob a grand soin de faire sentir à M. le Directeur qu'il a tout entendu, & qu'il n'ignore pas la façon dont il l'a desservi auprès de ses Maîtresses. Celui ci tourne la tête sans repliquer, & se retire. « Il y a de petites vérités contre les- » quelles on n'est pas en garde ; la con- » fusion ne lui donna pas le tems d'ajus- » ter sa replique, & le plus court étoit » de se sauver ».

Catherine descendit un quart-d'heure après, en levant les mains au Ciel, & s'écriant : « Mon Dieu ! qu'est-ce que » tout cela ? — Quoi ! lui dis-je, Madame » Catherine, s'est-on battu là-haut ? » quelqu'un est-il mort ? — C'est notre » ménage qui se meurt, mon pauvre » garçon ; le voilà qui s'en va. — Hé ! » qui est-ce qui l'a tué ? — Hélas ! c'est » le scrupule qui s'est mis après, & par » le moyen d'une prédication de M. le » Directeur. Il y a long-tems que j'ai dit » que cet homme-là lanternoit trop après » les consciences ». Elle lui apprend que

Mademoiſelle Habert la cadette va chercher une autre maiſon.

A peine a-t-il achevé, que cette cadette paroît : elle confirme à Jacob ce qu'on vient de lui dire, & lui propoſe de l'accompagner dans la recherche qu'elle va faire d'un appartement. Catherine veut auſſi ſuivre celle-ci, parce qu'elle la trouve plus douce que ſon aînée. Mais Mademoiſelle Habert lui répond que, comme elle ne peut s'arranger tout d'un coup, elle ſera obligée de revenir encore paſſer quelques jours chez ſa ſœur, & qu'elle verra ce qu'elle aura à faire. Elle ſort avec Jacob.

Ils n'avoient pas encore fait cinquante pas, quand Jacob avertit Mademoiſelle Habert qu'il appercevoit l'écriteau d'un appartement à louer, & lui propoſa de le voir. « Non, mon enfant, répondit-» elle, je ſerois trop voiſine de ma ſœur; » allons plus loin; voyons dans un autre » quartier ». Jacob demande comment elle a fait pour ſe brouiller avec ſa ſœur; & de fil en aiguille lui fait des complimens ſur ſa douceur, ſuivis d'un grand détail ſur toute ſa famille, qu'il aſſure avoir été toujours compoſée

d'honnêtes gens, de père en fils; & Mademoiselle Habert convient avec lui qu'elle n'est pas d'une naissance beaucoup plus illustre que la sienne, puisque son père étoit fils d'un Fermier qui avoit laissé à son fils une fortune assez honnête, que celui-ci avoit augmentée dans le commerce. Elle s'amuse fort de tous les propos de Jacob, qui finissent par une espèce de déclaration qui n'est point mal reçue. Un embarras de voitures interrompt cette conversation, & leur rappelle le sujet de leur course. En ce moment elle apperçoit un écriteau, dit qu'elle aime ce quartier-là, & qu'elle veut voir la maison. La Propriétaire y avoit son logement, & vint au-devant d'eux.

» C'étoit la veuve d'un Procureur, qui » lui avoit laissé abondamment de quoi » vivre, & qui vivoit à proportion de » son bien. Femme avenante au reste, à- » peu-près de l'âge de Mademoiselle Ha- » bert; aussi fraîche & plus grasse qu'elle; » un peu commère par le babil, mais » commère d'un bon esprit, qui vous pre- » noit d'abord en amitié; qui vous ouvroit » son cœur, vous contoit ses affaires, » vous demandoit les vôtres, & puis

» revenoit aux ſiennes, & puis à vous;
» vous parloit de ſa fille, car elle en avoit
» une; vous apprenoit que cette fille avoit
» dix-huit ans, vous racontoit les acci-
» dens de ſon bas âge; tomboit enſuite
» ſur le chapitre de défunt ſon mari, en
» prenoit l'hiſtoire du tems qu'il étoit
» garçon, & puis venoit à leurs amours;
» diſoit ce qu'ils avoient duré; paſſoit
» delà à leur mariage, enſuite au récit
» de la vie qu'ils avoient menée enſem-
» ble : c'étoit le meilleur homme du
» monde, très-appliqué à ſon étude;
» auſſi avoit il gagné du bien par ſa
» ſageſſe & par ſon économie: un peu
» jaloux de ſon naturel, & auſſi parce
» qu'il l'aimoit beaucoup: ſujet à la gra-
» velle; Dieu ſait ce qu'il avoit ſouffert,
» les ſoins qu'elle avoit eus de lui; enfin,
» il étoit mort bien chrétiennement; ce
» qui ſe diſoit en s'eſſuyant les yeux, qui,
» en effet, larmoyoient, à cauſe que la
» triſteſſe du récit le vouloit, & non pas
» à cauſe de la choſe même: car de-là
» on alloit à un accident de ménage,
» qui demandoit d'être dit en riant, & on
» rioit ».

Voilà le portrait de Madame Alain

(c'étoit ſon nom), tel que Jacob le trace lui-même, d'après tous les diſcours que cette femme tint en diſputant du prix du loyer avec Mademoiſelle Habert. Enfin, l'on convient que dans trois jours on viendra habiter l'appartement; Madame Alain force Mademoiſelle Habert & ſon Compagnon de prendre une petite collation; je dis ſon Compagnon, parce que Jacob n'étant pas en habit de livrée, n'avoit point l'air d'un Valet, & que l'intention de ſa Maîtreſſe n'étoit pas de le faire paſſer pour tel.

On retourne à l'ancienne demeure; Mademoiſelle Habert l'aînée étoit allé coucher chez une de ſes amies, pour ne plus ſe rencontrer avec Mademoiſelle ſa ſœur. Catherine fait ce qu'elle peut pour engager la cadette à la prendre; &, n'y réuſſiſſant pas, devient furieuſe, & lui diſpute tous les meubles qu'elle veut enlever. Le lendemain matin, Jacob va chercher un Tapiſſier; & fait ſi bien, que, dans la journée, l'appartement eſt meublé chez Madame Alain: ils s'y rendent après être convenus qu'il s'appellera déſormais *M. de la Vallée*, & qu'il paſſera pour le couſin de Mademoi-

ſelle Habert. Ce titre de couſin le mécontente pourtant un peu ; il aimeroit mieux en avoir un autre auprès de ſa Maîtreſſe : enfin, il faut bien s'en tenir-là pour le préſent.

Madame Alain leur donne à ſouper. M. de la Vallée y eſt de la plus grande gaîté : Madame Alain lui fait mille agaceries ; ſa fille lui jette à la dérobée des coups - d'œil qu'il entend à merveille. Mademoiſelle Habert ne s'amuſe pas trop de voir tout cela. Après le ſouper, on la conduit dans ſa chambre, où Madame Alain recommence ſon bavardage : on a bien de la peine à ſe débarraſſer d'elle, & elle veut aller conduire Jacob dans la ſienne, pour y faire encore une main-à-fond. Heureuſement Mademoiſelle Habert l'appelle, diſant qu'elle a une commiſſion à lui donner pour le lendemain matin. Il n'en falloit pas moins pour faire retirer ces importunes Hôteſſes. Quand elles ſont dehors, Mademoiſelle Habert fait quelques reproches à la Vallée ſur ſa trop grande gaîté, & lui dit de venir le lendemain chez elle, entre huit & neuf, qu'elle a des choſes très-intéreſſantes à lui communiquer.

Il n'eſt pas difficile de juger ſi M. de la Vallée fut exact au rendez-vous. « Ah! » voilà qui eſt bien, dit Mademoiſelle » Habert, vous êtes exact : n'avez-vous » vu aucune de nos Hôteſſes, depuis que » vous êtes levé ? — Bon ! je n'ai pas » ſeulement ſongé ſi elles étoient au » monde : eſt-ce que nous avons affaire » enſemble ? j'avois, ma foi, bien autre » choſe dans la tête. — Eh! qu'eſt-ce donc » qui vous a occupé ? — Notre rendez-» vous, que j'ai eu toute la nuit dans » ma penſée. — Je n'ai pas laiſſé que » d'y rêver auſſi ; car, ce que j'ai à te » dire, la Vallée, eſt de conſéquence » pour moi. — Eh! mardy, ma chère » couſine, faites donc vîte, vous me ren-» dez malade d'inquiétude ; dès que le » ſujet regarde votre perſonne, je ne ſau-» rois plus durer ſans le ſavoir : eſt-ce » qu'il y a quelque choſe qui vous fait » peine ? y a-t-il du remède ? n'y en a-t-il » pas ? Me voilà comme un troublé, ſi » vous ne parlez vîte ». Là-deſſus Ma-demoiſelle Habert cherche à s'aſſurer du cœur de la Vallée, & finit par lui avouer que, fatiguée depuis quelque tems des tracaſſeries de ſa ſœur, elle avoit prié

Dieu avec ardeur de lui faire connoître sa sainte volonté ; qu'elle ne doutoit pas que la rencontre sur le Pont-Neuf n'eût été dirigée par la Divine Providence, pour lui faire connoître le mari qui lui étoit destiné ; & qu'enfin son dessein étoit de l'épouser, & de conclure le plutôt possible. « Il est matin, répondit-il : en » se trémoussant le reste de la journée, » en allant & venant, est-ce qu'on ne » pourroit pas faire en sorte, avec le No- » taire & le Prêtre, de nous bénir après » minuit ? Je ne sais pas comment cela » se pratique. — Non, mon enfant, les » choses ne sauroient aller si vîte ; il faut » d'abord que tu écrives à ton père de » t'envoyer son consentement. — Bon, » mon père n'est pas dégoûté ; il consen- » tiroit, quand il seroit mort, tant il » seroit aise de la rencontre. — Je n'en » doute pas ; mais commence par faire » ta lettre ce matin : il nous faudra des » témoins, je les veux discrets ; mon » dessein est de cacher d'abord notre ma- » riage à cause de ma sœur, & je ne » sais qui prendre. — Prenons notre Hô- » tesse, & quelques-uns de ses amis ; » c'est une bonne femme qui ne dira

» mot. — J'y consens, d'autant plus que » cela fera cesser toutes ces amitiés qu'elle » te fit hier, & qu'elle continueroit peut- » être encore, aussi bien que sa fille, » qui est une jeune étourdie, assez » mal élevée, à ce qu'il m'a paru, & » avec qui je te prie de battre froid.

» Nous en étions-là quand nous enten- » dîmes du bruit ; c'étoit notre Hôtesse, » escortée de sa Cuisinière qui nous appor- » toit du café. Le café pris : — Madame, » lui dit Mademoiselle Habert, vous me » paroissez la meilleure personne du monde, » & j'ai une confidence à vous faire sur » une chose où j'ai même besoin de votre » secours. — Eh ! mon Dieu, ma chère » Demoiselle ! quel service puis-je vous » rendre, répondit l'Hôtesse, avec une » effusion de zèle & de bonté qui étoit » sincère ? Parlez : mais non, attendez » que j'aille fermer toutes les portes ; dès » que c'est un secret, il faut que personne » ne nous entende. Elle se leva en di- » sant ceci, sortit, & puis du haut de » l'escalier, appella sa Cuisinière : Javotte, » lui cria-t-elle, si quelqu'un vient me » demander dites que je suis sortie ; » empêchez aussi qu'on ne monte chez

» Mademoiſelle, & ſur-tout que ma fille » n'y entre pas, parce que nous avons » à parler en ſecret enſemble : entendez-» vous ? Et après ces meſures ſi diſcrète-» ment priſes contre les importuns, la » voilà qui revient à nous, en fermant » portes & verroux ; de ſorte que, par » reſpect pour la confidence qu'on devoit » lui faire, elle débuta par avertir toute » la maiſon qu'on devoit lui en faire une : » ſon zèle & ſa bonté n'en ſavoient pas » davantage, & c'eſt aſſez là le carac-» tère des meilleures gens du monde. Les » ames exceſſivement bonnes ſont volon-» tiers imprudentes par excès de bonté » même, & d'un autre côté les ames pruden-» tes ſont aſſez rarement bonnes. — Eh ! » Madame, lui dit Mademoiſelle Habert, » vous ne deviez point dire à votre Cui-» ſinière que nous avions à nous entre-» tenir en ſecret ; je ne voulois point » qu'on ſût que j'ai quelque choſe à vous » confier. — Oh ! n'importe, dit-elle, ne » vous embarraſſez pas . . . —. Et là-» deſſus elle fait mille bavardages pour » prouver ſa diſcrétion ».

Quelque peu concluantes que ſoient ces preuves, Mademoiſelle Habert, faute de

savoir à qui s'adresser, se voit forcée de lui faire sa confidence entière. Je supprime malgré moi toute la conversation de ces deux femmes, & sur-tout les plaisanteries de Madame Alain sur le mariage projetté, & les enfans qui pourront en provenir. Enfin, elle leur promet qu'elle arrangera leur affaire, & sur-tout qu'elle gardera le plus profond secret. Puis elle sort pour commencer à mettre les fers au feu. Un moment après, Agathe arrive, qui dit que sa mère vient de lui apprendre qu'elle alloit chez son Notaire, & delà à la Paroisse.

Madame Alain a tout arrangé au mieux : le second jour il y a un ban publié ; le contrat est passé, par lequel Mademoiselle Habert donne à la Vallée tout son bien montant à quatre mille livres de rente ; le consentement du père arrive ; en un mot, tout est prêt, & la cérémonie doit se faire à minuit par un Prêtre de la connoissance de Madame Alain.

Mademoiselle Habert donne à souper à Madame Alain, à sa fille, & à quatre témoins ; le Prêtre doit s'y rendre aussi le soir. Au moment qu'on va se mettre

à table, on annonce cet Ecclésiastique qui doit les marier. Quelle est la surprise de nos futurs époux, en reconnoissant ce Directeur, qui, quelques jours auparavant, avoit causé la brouillerie des deux sœurs Habert! « Madame, dit-il à » l'Hôtesse, est-ce que les personnes en » question ne sont pas ici? — Hé pardi, » les voilà toutes deux, Mademoiselle » Habert & M. de la Vallée. — Quoi! » vous nommez ce jeune homme M. de » la Vallée, & c'est lui qui épouse cette » nuit Mademoiselle Habert? — Lui-» même; je n'en sache pas d'autre, & » apparemment que Mademoiselle Habert » n'en épouse pas deux ».

L'Ecclésiastique dit à Madame Alain que cette affaire mérite un peu de réflexions, & qu'il la prie de passer avec lui dans sa chambre. Ils s'y rendent. Peu après l'Hôtesse rentre, & déclare qu'il n'y aura point de mariage la nuit, parle du Pont-Neuf, & dit en un mot tant de choses à mots couverts, que les témoins se doutent de toute l'histoire ». L'un d'eux n'avoit pas une mine imposante, » malgré un habit de drap neuf qu'il » avoit pris, malgré une cravate bien

» longue, bien blanche, bien empésée » & bien ronde, avec une perruque toute » neuve aussi, qu'on voyoit que sa tête » portoit avec respect, & dont elle étoit » plus embarrassée que couverte, parce » qu'apparemment elle n'y étoit pas encore » familiarisée, & que cette perruque » n'avoit peut-être servi que deux ou trois » Dimanches ».

Cet honnête convive s'avise de lâcher qu'on aime à être avec des gens de sa sorte. « Eh! mais, vous, Monsieur, lui » dit la Vallée, de quelle sorte êtes-vous » donc? car le cœur me dit que je vous » vaux bien, hormis que j'ai mes che- » veux, & vous ceux des autres. — Ah! » oui, dit-il, nous nous valons bien, » l'un pour demander à boire, & l'autre » pour en apporter. Mais ne bougez, » je n'ai pas soif. Bonsoir, Madame Alain; » je vous souhaite une bonne nuit, Made- » moiselle; & puis voilà notre témoin » sorti ».

TROISIÈME PARTIE.

LES trois autres témoins, qui jusques-là ne s'étoient point encore mêlés de la conversation, crurent devoir suivre leur Camarade, & le suivirent avec un regret occasionné par la bonne mine du souper qu'on commençoit à servir. Voilà donc Mademoiselle Habert & la Vallée restés seuls avec Madame Alain & sa fille. Elle se met à pleurer, Jacob en fait autant; & la bonne Alain, qui est toujours du parti des affligés, se retourne du leur, & leur promet de réparer la faute que son babil lui a fait commettre, en trouvant un autre Prêtre pour faire le mariage dès le lendemain. On finit par souper; puis on se retire, bien touché de la triste catastrophe de ce jour qui devoit se terminer tout autrement.

Le lendemain, la Vallée va trouver Mademoiselle Habert, aux environs de neuf heures. A peine est-il entré dans sa chambre, qu'on vient l'avertir que quelqu'un le demande. Mademoiselle Habert

exige qu'il donne audience chez elle, & dit qu'on faſſe entrer celui qui le demande. C'eſt un homme qui a l'air d'un Valet-de-chambre, & lui dit qu'il eſt envoyé par M. le Préſident de ***, qui déſire lui parler. Mademoiſelle Habert ſe doute que c'eſt un tour de la façon de ſa ſœur, & veut aller, avec ſon futur, chez le Préſident. Mais le Valet-de-chambre lui ſignifie qu'il lui eſt défendu de la laiſſer venir : de ſorte que la Vallée, après avoir reçu une ſomme d'argent que ſa future lui donne, s'en va ſeul avec le Valet-de-chambre, dans un fiacre qui les conduit chez ce Préſident. « Ne vous alarmez pas, lui dit celui-ci en chemin ; » ce n'eſt pas un crime que d'être aimé » d'une fille, & ce n'eſt que par complaiſance que Monſieur le Préſident » vous envoie chercher : on l'en a prié, » dans l'eſpérance qu'il vous intimideroit ; » mais c'eſt un Magiſtrat plein de raiſon » & d'équité : ainſi ſoyez en repos ; défendez-vous honnêtement, & tenez » bon. — Auſſi ferai-je, mon cher Monſieur : je vous remercie du conſeil ; » quelque jour je vous le revaudrai : mais je » vous dirai que je vais-là auſſi gaillard » qu'à ma noce.

» Ce fut en tenant de pareils discours, » que nous arrivâmes chez son Maître. » Apparemment que mon histoire avoit » éclaté dans la maison: car j'y trouvai » tous les Domestiques assemblés, qui » me reçurent en haie sur l'escalier. Je » ne me démontai point: chacun disoit » son mot sur ma figure; &, heureuse- » ment, de tous ces mots, il n'y en avoit » pas un dont je pusse être choqué: il y » en eut même de fort obligeans, de la » part des femmes. — Il n'a pas l'air sot, » disoit l'une; mais, vraiment, la Dé- » vote a fort bien choisi. — Il est beau » garçon, disoit l'autre—. A droite, c'étoit: » — Je suis bien aise de sa bonne for- » tune. — A gauche: — J'aime sa physio- » nomie; qu'il m'en vienne un de cette » mine-là. — Je m'y tiens, entendois-je » dire ici. — Vous n'êtes pas dégoûtée, » disoit-on-là —. Enfin, je puis dire que » mon chemin fut semé de complimens; » & si c'étoit-là passer par les baguettes, » du moins étoient-elles les plus douces » du monde; & j'aurois eu lieu d'être » bien content, sans une vieille Gouver- » nante, qui gâta tout, que je rencontrai » au haut de l'escalier, & qui se fâcha,

» ſans doute, de me voir ſi jeune, pen-
» dant qu'elle étoit ſi vieille & ſi éloignée
» de la bonne fortune de la demoiſelle
» Habert. Oh! le coup de baguette de
» celle-là ne fut pas ſi doux ; car, me re-
» gardant d'un œil hagard, & levant les
» épaules ſur moi : — Hum! qu'eſt-ce
» que cela, dit-elle! quelle bégueule, à
» ſon âge, de vouloir épouſer ce Gode-
» lureau! il faut qu'elle ait perdu l'eſprit.
» — Tout doucement, ma bonne mère;
» vous le perdriez bien au même prix,
» lui répondis-je, enhardi par tout ce que
» les autres m'avoient dit de flatteur —.
» Ma réponſe réuſſit ; ce fut un éclat de
» rire général ; tout l'eſcalier en retentit,
» & nous entrâmes, le Valet-de-chambre
» & moi, dans l'appartement, en laiſſant
» une querelle bien établie entre la Gou-
» vernante & le reſte de la maiſon, qui la
» ſiffloit en ma faveur. Je ne ſais pas com-
» ment la vieille s'en tira ; mais, comme
» vous voyez, mon début étoit aſſez plai-
» ſant.

» La compagnie étoit chez Madame :
» on m'y attendoit ; & ce fut auſſi chez
» elle que me mena mon guide ». Là, la Vallée trouve Mademoiſelle Habert l'aînée;

M. le Préſident, homme entre deux âges; Madame la Préſidente, dont la ſeule phyſionomie auroit raſſuré l'homme le plus intimidé; un Abbé d'une mine fine, & qui avoit l'air d'un Petit-Maître d'Egliſe; & enfin une Dame d'environ cinquante ans, parente du Préſident, & Dévote de ſon métier.

Quel dommage de ne pouvoir tranſcrire en entier tout ce qui ſe dit en cette occaſion! Les épithètes outrageantes & les marques du plus profond mépris ne furent pas épargnées par la dévote Habert. Mais je me contenterai de placer ici ce que dit la Vallée pour ſa défenſe. « Monſieur le Préſident, dit-il, j'ai laiſſé » parler Mademoiſelle à ſon aiſe; je l'ai » laiſſé m'injurier tant qu'il lui a plu: » quand elle feroit encore un diſcours » d'une heure, elle n'en diroit pas plus » qu'elle n'en a dit: c'eſt donc à moi à » parler à préſent; chacun à ſon tour, ce » n'eſt pas trop.

» Vous dites, Monſieur le Préſident, » que ſi je veux épouſer Mademoiſelle » Habert la cadette, on m'en empêchera » bien; à quoi je vous réponds que, ſi on » m'en empêche, il me ſera bien force

» de la laiſſer-là : à l'impoſſible nul n'eſt » tenu ; mais que ſi on ne m'en empêche » pas, je l'épouſerai : cela eſt sûr, & » tout le monde en feroit autant à ma » place.

» Venons, à cette heure, aux injures » qu'on me dit. Je ne ſais pas ſi la dé- » votion les permet ; en tout cas, je les » mets ſur la conſcience de Mademoi- » ſelle qui les a proférées. Elle dit que » Dieu nous écoute, & tant pis pour » elle : car ce n'eſt pas-là de trop belles » paroles qu'elle lui fait entendre. Bref, » à ſon compte, je ſuis un miſérable, un » gredin, ſa ſœur une folle, une pauvre » vieille égarée : à tout cela, il n'y a que » le prochain de foulé ; qu'il s'accom- » mode, parlons de moi. Voilà, par » exemple, Mademoiſelle Habert l'aînée, » Monſieur le Préſident ; ſi vous lui diſiez » comme à moi : Toi par-ci, toi par- » là, qui es-tu, qui n'es-tu pas ? elle » ne manqueroit pas de trouver cela bien » étrange ; & vous penſeriez en vous- » même : Elle a raiſon ; c'eſt Mademoiſelle » qu'il faut dire : auſſi faites vous : Ma- » demoiſelle-ci, Mademoiſelle-là, tou- » jours honnêtement Mademoiſelle ; & à

» moi

» moi toujours : Tu & toi. Ce n'eſt pas
» que je m'en plaigne, Monſieur le Pré-
» ſident : il n'y a rien à dire ; c'eſt la
» coutume de vous autres grands Meſ-
» ſieurs. Toi, c'eſt ma part & celle du
» pauvre monde : voilà comme on le
» mène ; pourquoi pauvre monde eſt-il ?
» Ce n'eſt pas votre faute ; & ce que
» j'en dis n'eſt que pour faire une com-
» paraiſon. C'eſt que Mademoiſelle, à qui
» ce ſeroit mal fait de dire : Que veux-
» tu ? n'eſt preſque pourtant pas plus Ma-
» demoiſelle, que je ſuis Monſieur : c'eſt,
» ma foi, la même choſe. — Comment
» donc, petit impertinent, la même
» choſe, s'écria-t-elle ? — Eh ! pardi,
» oui, répondis-je : mais je n'ai pas fait ;
» laiſſez-moi reprendre. Eſt-ce que Mon-
» ſieur Habert, votre père, & devant Dieu
» ſoit ſon ame, étoit un gredin ? Made-
» moiſelle, il étoit fils d'un bon Fermier
» de Beauce ; moi, fils d'un bon Fer-
» mier de Champagne. C'eſt déjà ferme
» pour ferme ; nous voilà déjà, Monſieur
» votre père & moi, auſſi grecs l'un
» que l'autre. Il ſe fit Marchand, n'eſt-
» ce pas ? je le ſerai peut-être : ce ſera en-
» core boutique pour boutique. Vous autres

» Demoiselles, qui êtes ses filles, ce n'est » donc que d'une boutique que vous va- » lez mieux que moi; mais cette bouti- » que, si je la prends, mon fils dira : » Mon père l'avoit; &, par-là, mon fils » sera au niveau de vous. Aujourd'hui, » vous allez de la boutique à la ferme, » & moi j'irai de la ferme à la bouti- » que. Il n'y a pas-là grande différence; » ce n'est qu'un étage que vous avez de » plus que moi. Est-ce qu'on est misé- » rable à cause d'un étage de moins? » est-ce que les gens qui servent Dieu » comme vous, qui s'adonnent à l'hu- » milité comme vous, comptent les éta- » ges, sur-tout quand il n'y en a qu'un » à redire?

» Pour ce qui est de cette rue, où vous » dites que votre sœur m'a rencontré, » eh bien! c'est que dans cette rue tout » le monde y passe; j'y passois, elle y » passoit: & il vaut autant se rencontrer- » là qu'ailleurs, quand on a à se ren- » contrer quelque part. J'allois être men- » diant sans elle: hélas! non pas le même » jour, mais un peu plus tard; il auroit » bien fallu en venir-là, ou s'en retourner » à la ferme: je le confesse franchement,

» car je n'y entends point fineſſe. C'eſt
» bien un plaiſir d'être riche : mais ce
» n'eſt pas une gloire, hormis pour les
» ſots ; & puis, y a-t-il ſi grande merveille
» à mon fait ? On eſt jeune, on a père
» & mère, on ſort de chez eux pour faire
» quelque choſe ; quelle richeſſe voulez-
» vous qu'on ait ? On a peu, mais on
» cherche, & je cherchois. Là-deſſus,
» votre ſœur vient : — Qui êtes vous,
» me dit-elle — ? Je le lui récite. — Vou-
» lez-vous venir chez nous ? nous ſom-
» mes deux filles craignant Dieu, dit-
» elle. — Oui-dà, lui dis-je — ; & en
» attendant mieux, je la ſuis. Nous cau-
» ſons par les chemins ; je lui apprends
» mon nom, mon ſurnom, mes moyens.
» Je lui détaille ma famille ; elle me dit :
» — La nôtre eſt de même étoffe. — Moi,
» je m'en réjouis ; elle dit qu'elle eſt
» bien aiſe. Je lui repars : elle me repart ;
» je la loue ; elle me le rend. — Vous me
» paroiſſez bon garçon : — Vous, Ma-
» demoiſelle, la meilleure fille de Paris.
» Je ſuis content, lui dis-je. — Moi,
» contente —. Et puis, nous arrivons
» chez vous ; & puis vous la querellez
» à cauſe de moi. Vous dites que vous

» la quitterez : elle vous quitte la pre-
» mière ; elle m'emmène. La voilà seule,
» l'ennui la prend, la pensée du mariage
» lui vient. Nous en devisons ; je me
» trouve-là tout porté : elle m'estime, je
» la révère ; je suis fils de Fermier, elle
» petite-fille : elle ne chicane pas sur un
» cran de plus, sur un cran de moins,
» sur une boutique en-deçà, sur une bou-
» tique en-delà ; elle a du bien pour nous
» deux, moi de l'amitié pour quatre. On
» appelle un Notaire ; j'écris en Champa-
» gne : on me récrit, tout est prêt ; &
» je demande à Monsieur le Président, qui
» sait la justice par cœur, à Madame la
» Présidente, qui nous écoute, à Madame,
» qui a bon esprit, à Monsieur l'Abbé,
» qui a de la conscience ; je demande à
» tout Paris, comme s'il étoit-là : Où est
» ce grand affront que je vous fais — ?

» A ces mots, la Compagnie se tut,
» personne ne répondit. Notre aînée, qui
» s'attendoit que Monsieur le Président par-
» leroit, le regardoit, étonnée de ce qu'il
» ne disoit rien : — Quoi ! Monsieur, lui
» dit-elle, est-ce que vous m'abandonnez ?

» — J'aurois fort envie de vous servir,
» Mademoiselle, lui dit-il ; mais que

» voulez-vous que je faſſe en pareil cas ?
» Je croyois l'affaire bien différente ; &
» ſi tout ce qu'il dit eſt vrai, il ne ſeroit
» ni juſte ni poſſible de s'oppoſer à un
» mariage qui n'a point d'autre défaut
» que d'être ridicule à cauſe de la diſpro-
» portion des âges.

» — Sans compter, dit la Dame pa-
» rente, qu'on en voit tous les jours de
» bien plus grandes de ces diſproportions,
» & que celle-ci ne ſera ſenſible que dans
» quelques années : car votre ſœur eſt en-
» core fraîche.

» — Et d'ailleurs, dit la Préſidente
» d'un air conciliant, elle eſt ſa maîtreſſe,
» cette fille ; & ce jeune homme n'a con-
» tre lui que ſa jeuneſſe, dans le fond.

» — Et il n'eſt pas défendu d'avoir un
» mari jeune, dit l'Abbé d'un ton go-
» guenard.

» — Mais n'eſt-ce pas une folie qu'elle
» fait, dit Mademoiſelle Habert, dont
» toutes ces généalogies avoient mis la
» tête en déſordre ? & n'y a-t-il pas de
» la charité à l'en empêcher ? Vous, Ma-
» dame, qui m'avez tant promis d'en-
» gager Monſieur le Préſident à me prêter
» ſon ſecours, ajouta-t-elle en parlant

» à cette Dame dévote, eſt-ce que vous » ne le preſſerez pas d'agir ? Je comptois » tant ſur vous.

» — Mais, ma bonne Demoiſelle Ha- » bert, reprit la Dame, il faut entendre » raiſon : vous m'avez parlé de ce jeune » homme comme du dernier des mal- » heureux, n'appartenant à perſonne, & » j'ai pris feu là-deſſus : mais point du » tout, ce n'eſt point cela ; c'eſt le fils » d'honnêtes gens, d'une bonne famille » de Champagne, d'ailleurs un garçon » raiſonnable ; & je vous avoue que je me » ferois un ſcrupule de nuire à ſa petite » fortune.

» — A ce diſcours, le Garçon raiſon- » nable ſalua la ſcrupuleuſe : ma révé- » rence partit ſur le champ. — Mon Dieu! » qu'eſt-ce que c'eſt que le monde, s'é- » cria ma belle-ſœur future ? Pour avoir » dit à Madame qu'elle ſe ſoutenoit bien » à l'âge qu'a ma ſœur, voilà que j'ai » perdu ſes bonnes graces ; qui eſt-ce » qui devineroit qu'on eſt encore une » Nymphe à cinquante ans ? Adieu, Ma- » dame ; Monſieur le Préſident, je ſuis » votre ſervante — ».

Si-tôt qu'elle eſt partie, toute la Com-

pagnie conseille à la Vallée de se presser d'épouser Mademoiselle Habert, crainte que sa sœur ne lui joue quelque tour de son métier. La Nymphe de cinquante ans le fait passer avec elle dans un cabinet, pour écrire un billet dont elle veut le charger pour cette Demoiselle.

Il a avec cette Dame une conversation, qu'elle a soin de faire durer le plus qu'elle peut, sous différens prétextes. Il démêle facilement qu'elle n'a qu'un extérieur de dévotion, qui lui sert de masque pour cacher ses foiblesses. Il s'apperçoit qu'on ne le voit pas d'un œil indifférent. On lui demande s'il aime véritablement celle qu'il va épouser, de quelle espèce d'attachement? ensuite s'il sait écrire? Et, sur sa réponse, on lui dit qu'on a des papiers à faire copier, & qu'on désire que ce soit lui qui fasse cet ouvrage, & qu'on le prie de venir les chercher le plutôt qu'il pourra. Enfin, le billet est écrit: on le lui présente, en l'engageant à venir donner des nouvelles de son mariage aussi-tôt qu'il sera fait.

Comme il s'en retourne paisiblement chez lui, un embarras de voitures le force de se retirer dans une allée, pour y at-

tendre que la rue soit libre. A peine y est-il, qu'un homme, l'épée à la main, descend l'escalier ; &, courant à toutes jambes, laisse tomber son épée, & ferme sur lui la porte de l'allée. La Vallée, enfermé, & entendant du bruit, plus haut, croit devoir s'armer de cette épée. On descend : on le trouve ainsi armé. La Garde vient, qui le saisit : on le fait monter, où il trouve un jeune homme & une jeune personne qui venoient d'être assassinés, mais n'étoient pas encore morts. Ils disent qu'il n'est pas le meurtrier, mais probablement un complice, que celui-ci avoit amené pour le seconder en cas de besoin. Il a beau se défendre, on ne le conduit pas moins au cachot.

Le Geolier n'a pas tout-à-fait cet air féroce de ses pareils. La Vallée, au moyen de quelques pièces d'or, l'engage à porter à Mademoiselle Habert le billet de Madame de Ferval (c'est le nom de la parente du Président), & lui recommande de dire en même tems qu'il est dans les prisons.

Environ trois heures après, on vient l'avertir qu'on le demande, & qu'il peut descendre : c'est Mademoiselle Ha-

bert elle-même, avec un homme vêtu de noir. Elle lui demande par quel hasard il se trouve en ce triste séjour? Il fait le récit de son aventure. On lui apprend que, depuis peu, on a amené dans la prison un homme accusé d'avoir fait le coup en question; & l'homme noir, qui est le Secrétaire d'un Magistrat, ami du Président, va s'informer de ce qui en est. Il revient un moment après, ayant découvert que le nouveau prisonnier est en effet l'auteur des deux meurtres, & qu'il sera bientôt interrogé. On exhorte la Vallée à prendre quelque nourriture; & si-tôt qu'ils sont sortis, il leur obéit, en mangeant machinalement un bon poulet qu'on lui apporte.

Peu de tems après, on vient le chercher pour aller subir son interrogatoire. Il trouve à l'Audience cet autre prisonnier, qui s'avoue seul coupable des meurtres commis, & finit son récit par dire qu'il auroit tué la Vallée lui-même, si, dans son trouble, son épée ne lui eût pas échappé de la main. Voilà notre Héros bien lavé du crime qu'on lui imputoit: aussi le met-on en liberté dès le lendemain. Madame de Ferval & Mademoiselle

Habert viennent le prendre dans le carrosse de la première ; &, pour faire paroître son innocence au grand jour, on le fait passer en triomphe par la rue où s'étoit commis le crime, & où il avoit été arrêté. On le conduit chez Madame Alain ; & Madame de Ferval les quitte, en lui recommandant toujours de lui donner avis de son mariage si-tôt qu'il sera fait, & de venir chercher les papiers qu'elle veut le charger de lui copier.

Pour cette fois, les choses ne manquent pas ; les témoins, le Prêtre, tout est prêt. A deux heures du matin, on va à l'Eglise : & voilà la Vallée l'époux de Mademoiselle Habert, qui l'aime plus qu'il ne peut l'exprimer. « J'ai bien vu » des amours en ma vie, bien des façons » de dire & de témoigner qu'on aime : » mais je n'ai rien vu d'égal à l'amour » de ma femme. Les femmes du monde » les plus vives, les plus tendres, vieilles » ou jeunes, n'aiment point dans ce goût-» là ; je leur défierois même de l'imiter. » Non, pour ressembler à Mademoiselle » Habert (que je ne devrois plus nommer » ainsi), il ne sert de rien d'avoir le » cœur le plus sensible du monde ; joignez-

» y de l'emportement, cela n'avance de
» rien encore; mettez enfin dans le cœur
» d'une femme tout ce qu'il vous plaira,
» vous ferez d'elle quelque chose de fort
» vif, de fort passionné, mais vous n'en
» ferez point une Mademoiselle Habert.
» Tout l'amour dont elle sera capable ne
» vous donnera point encore une juste
» idée de celui de ma femme. Pour ai-
» mer comme elle, il faut avoir été trente
» ans Dévote, &, pendant trente ans,
» avoir eu besoin de courage pour l'être:
» il faut, pendant trente ans, avoir ré-
» sisté à la tentation de songer à l'amour;
» &, trente ans, s'être fait un scrupule
» d'écouter ou même de regarder les
» hommes, qu'on ne haïssoit pourtant
» pas.

» Ah! mariez-vous après trente ans
» d'une vie de cette force-là! trouvez-
» vous du soir au matin l'épouse d'un
» homme: c'est déjà beaucoup; j'ajoute
» aussi d'un homme que vous aimerez
» d'inclination, ce qui est encore plus,
» & vous ferez pour lors une autre Ma-
» demoiselle Habert; & je vous réponds
» que qui vous épousera, verra bien que
» j'ai raison, quand je dis que son amour

» n'étoit fait comme celui de perſonne. » Caractériſez donc cet amour, me dira- » t-on : mais doucement, auſſi bien je ne » ſaurois ; tout ce que j'en puis dire, » c'eſt qu'elle me regardoit ni plus ni » moins qu'une image ; & c'étoit ſa grande » habitude de prier & de détourner affec- » tueuſement ſes yeux en priant, ce qui » faiſoit que ſes regards ſur moi avoient » cet air-là.

» Quand une femme vous aime, c'eſt » avec amour qu'elle vous le dit ; c'étoit » avec dévotion que me le diſoit la » mienne, mais avec une dévotion déli- » cieuſe ; vous euſſiez cru que ſon cœur » traitoit avec moi une affaire de con- » ſcience, & que cela ſignifioit : Dieu ſoit » béni, qui veut que je vous aime ; » que ſa ſainte volonté ſoit faite ! Et tous » les tranſports de ce cœur étoient ſur » ce ton-là, & l'amour n'y perdoit qu'un » peu de ſon air & de ſon ſtyle, mais » rien de ſes ſentimens ; figurez-vous là- » deſſus de quel caractère il pouvoit être ».

On ſe doute bien qu'un lendemain de noce on n'eſt pas matineux ; auſſi étoit-il dix heures quand nos nouveaux mariés furent éveillés par Madame Alain, qui

leur apportoit le café. On équipe la Vallée d'une robe-de-chambre pour le matin ; & pour la journée, d'un bel habit de drap doublé de soie rouge, d'un chapeau bordé & d'une épée. Dans cette nouvelle parure, il se rend chez Madame de Ferval, ainsi qu'il en étoit convenu.

QUATRIÈME PARTIE.

LA VALLÉE est introduit dans la chambre de cette Dame, qu'il trouve couchée sur un sopha, tenant un livre d'une main, la tête appuyée sur l'autre, & dans un déshabillé très-propre, mais assez négligemment arrangé. « Figurez-» vous une jupe qui n'est pas tout-à-fait » rabattue jusqu'aux pieds, qui même » laissoit voir un peu de la plus belle » jambe du monde (& c'est une grande beauté qu'une belle jambe dans une femme !) « De ces deux pieds mignons, il y en » avoit un dont la mule étoit tombée, » & qui, dans cette espèce de nudité, » avoit fort bonne grace ».

Notre jeune homme entre bientôt en

converſation avec Madame de Ferval : il lui fait des déclarations, qui ſont fort bien reçues ; & toujours en lui recommandant la ſageſſe, on finit par lui donner un rendez-vous chez une femme nommée la Remy, dans un Fauxbourg, où l'on pourra cauſer plus à ſon aiſe. Comme il y a fort loin, & qu'apparemment on ne veut pas qu'il arrive fatigué dans cette maiſon, on lui remet une bourſe pleine d'or, pour payer les voitures chaque fois qu'on s'y rendra. Cette affaire arrangée, on lui remet une lettre pour une Madame de Fécourt, dont le frère, homme dans les grandes affaires, le placera sûrement avantageuſement à ſa recommandation. A peine a-t-elle remis cette lettre, qu'on annonce Madame de Fécourt elle-même. « Je vis entrer une aſſez groſſe femme, » de taille médiocre, qui portoit une » des plus furieuſes gorges que j'aie ja- » mais vues ; femme d'ailleurs qui me » parut ſans façon, aimant, à vue de » pays, le plaiſir & la joie, & dont je » vais vous donner le portrait, puiſque » j'y ſuis. Madame de Fécourt pouvoit » avoir trois ou quatre ans de moins » que Madame de Ferval. Je crois que,

» dans sa jeunesse, elle avoit été jolie : » mais ce qui se remarquoit alors le plus » dans sa physionomie, c'étoit un air » franc & cordial, qui la rendoit assez » agréable à voir. Elle n'avoit pas, dans » ses mouvemens, la pesanteur des femmes trop grasses : son embonpoint ni » sa gorge ne l'embarrassoient pas, & » on voyoit cette masse se démener avec » une vigueur qui lui tenoit lieu de légèreté : ajoutez à cela un air de santé » robuste, & une certaine fraîcheur qui » faisoit plaisir ; de ces fraîcheurs qui » viennent d'un bon tempérament, & » qui ont pourtant essuyé de la fatigue. » Il n'y a presque point de femmes qui » n'aient des minauderies, ou qui ne » veuillent persuader qu'elles n'en ont point ; » ce qui est une autre sorte de coquetterie. De ce côté-là, Madame de Fécourt n'avoit rien de femme ; c'étoit » même une de ses graces que de ne point » songer à en avoir. Elle avoit la main » belle, & ne le savoit pas ; si elle l'avoit » eu laide, elle l'auroit ignoré de même. » Elle ne pensoit jamais à donner de » l'amour ; mais elle étoit sujette à en

» prendre. Ce n'étoit jamais elle qui s'a-
» visoit de plaire ; c'étoit toujours à elle
» qu'on plaisoit. Les autres femmes, en
» vous regardant, vous disent finement :
» Aimez-moi pour ma gloire ; celle-ci
» vous disoit naturellement : Je vous aime ;
» le voulez-vous bien ? De tout ce que je
» dis-là, il résulte qu'elle pouvoit être quel-
» quefois indécente, & non pas coquette.

» Quand vous lui plaisiez, par exemple,
» cette gorge dont j'ai parlé, il sembloit
» qu'elle vous la présentoit ; & c'étoit
» moins pour tenter votre cœur, que
» pour vous dire que vous touchiez le sien :
» c'étoit une manière de déclaration d'a-
» mour.

» Madame de Fécourt étoit bonne
» convive : plus joyeuse que spirituelle à
» table, plus franche que hardie, pour-
» tant plus libertine que tendre, elle
» aimoit tout le monde, & n'avoit d'a-
» mitié pour personne ; vivoit du même
» air avec tous, avec le Riche comme
» avec le Pauvre, avec le Seigneur comme
» avec le Bourgeois ; n'estimoit le rang
» des uns, ni ne mépriſoit le médiocre
» état des autres. Ses gens n'étoient point
» ses valets : c'étoient des hommes &

» des femmes qu'elle avoit chez elle ; ils » la ſervoient, elle en étoit ſervie : voilà » tout ce qu'elle y voyoit.

» — Monſieur, que ferons-nous —, » diſoit-elle? Et ſi Bourguignon venoit : » — Bourguignon, que faut-il que je » faſſe —? Jaſmin étoit ſon conſeil, s'il » étoit-là ; c'étoit vous qui l'étiez, ſi vous » vous trouviez auprès d'elle : il s'appel- » loit Jaſmin, & vous Monſieur ; c'étoit » toute la différence qu'elle y ſentoit : car » elle n'avoit ni orgueil ni modeſtie.

» Encore un trait de ſon caractère par » lequel je finis, & qui eſt bien ſingulier. » Lui diſiez-vous : J'ai du chagrin ou de » la joie, telles ou telles eſpérances, ou » tel embarras, elle n'entroit dans votre » ſituation qu'à cauſe du mot, & non » pas de la choſe ; ne pleuroit avec vous » qu'à cauſe que vous pleuriez, & » non pas à cauſe que vous aviez ſujet de » pleurer. Elle s'intriguoit pour vous, » ſans s'intéreſſer à vos affaires, ſans » ſavoir qu'elle ne s'y intéreſſoit pas, & » ſeulement parce que vous lui aviez » dit : Intriguez-vous. En un mot, c'étoient » les termes & le ton avec leſquels vous » les prononciez qui la remuoient. Si

» on lui avoit dit : Votre ami ou votre » parent eſt mort ; qu'on le lui eût dit » d'un air indifférent, elle eût répondu » du même air : — Eſt-il poſſible —? Lui » euſſiez-vous reparti avec triſteſſe : Cela » n'eſt que trop vrai ; elle eût repris d'un » air affligé : — Cela eſt bien fâcheux.

» Enfin, c'étoit une femme qui n'avoit » que des ſens, & point de ſentimens, » & qui paſſoit pourtant pour la meil- » leure femme du monde, parce que ſes » ſens, en mille occaſions, lui tenoient » lieu de ſentimens, & lui faiſoient autant » d'honneur.

» Ce caractère, tout particulier qu'il » pourra paroître, n'eſt pas ſi rare qu'on » le penſe : c'eſt celui d'une infinité de » perſonnes qu'on appelle communément » de bonnes gens dans le monde ; ajoutez » ſeulement de bonnes gens, qui ne vivent » que pour le plaiſir & pour la joie, qui » ne haïſſent rien que ce qu'on leur fait » haïr ; ne ſont que ce que l'on veut qu'ils » ſoient, & n'ont jamais d'avis que ceux » qu'on leur donne ».

Telle étoit donc Madame de Fécourt, à qui Madame de Ferval ne tarda pas de recommander la Vallée. On peut s'être

apperçu que le ſort de ce jeune homme étoit de plaire à toutes les femmes d'un certain âge. Madame de Fécourt y fut priſe comme les autres : auſſi n'eut-il pas de peine à obtenir ſa protection ; car cette Dame, pour lui prouver ſa bonne volonté, l'amena ſur le champ chez elle, afin de lui remettre une lettre de recommandation pour ſon frère, qui étoit à Verſailles : après quoi, elle l'engagea à revenir la voir, & lui donner des nouvelles de la façon dont il auroit été reçu.

Il s'en retourne chez lui, ſoupe & ſe couche (car, dans ce Roman, on boit, on mange, & aucun repas n'eſt oublié).

Le jour ſuivant, il s'embarque pour Verſailles dans une voiture du Bureau, où il trouve pour compagnons de voyage un vieil Officier, Chevalier de S. Louis ; un grand homme ſec & décharné, qui avoit l'air d'un Plaideur, & l'étoit en effet ; & enfin un jeune homme d'aſſez belle figure. Pendant la route, le Plaideur raconte l'hiſtoire de ſon mariage & de ſa ſéparation d'avec ſa femme ; & le jeune homme parle d'un Ouvrage de ſa compoſition, ſur lequel il demande ſon avis à l'Officier, qui le lui dit de très-bon

sens, & débite d'excellentes maximes sur le respect qu'on doit aux mœurs dans les Ouvrages de ce genre; respect auquel l'Auteur a souvent manqué dans le cours de ce Livre.

Arrivés à Versailles, nos Voyageurs se séparent; chacun va où ses affaires l'appellent, & la Vallée se rend chez M. de Fécourt. Il est introduit dans un cabinet, où M. de Fécourt écrivoit, & où il y avoit plusieurs personnes. Il s'approche, & présente la lettre dont il étoit porteur, & qu'on ne prend qu'après avoir fini celle qu'on écrivoit. « Fort bien, dit-il, après » l'avoir lue; voilà le cinquième homme, » depuis dix-huit mois, pour qui ma » belle sœur m'écrit ou me parle, & que » je place; je ne sais où elle va chercher » tous ceux qu'elle m'envoie: mais elle » ne finit point; & en voici un qui m'est » encore plus recommandé que les autres. » L'originale femme! Tenez, vous la » reconnoîtrez bien à ce qu'elle m'écrit, » ajouta-t-il, en donnant la lettre à un » de ces Messieurs. Et puis, je vous placerai, » me dit-il; je m'en retourne demain à » Paris: venez me trouver le lendemain ».

La Vallée alloit se retirer, quand on vint annoncer une Dame qui demandoit à

parler à M. de Fécourt. « Ah ! ah, dit-» il, je sais qui elle est ; elle arrive fort » à propos : qu'elle entre. Et vous, restez ». (C'étoit à moi qu'il parloit).

Il reste, & voit entrer deux femmes, l'une âgée, & l'autre jeune & d'une physionomie très-agréable. « Je sais ce qui » vous amène, Madame, dit M. de Fé-» court à la jeune ; j'ai révoqué votre mari : » mais ce n'est pas ma faute s'il est tou-» jours malade, & s'il ne peut exercer son » emploi : que voulez-vous qu'on fasse de » lui ? Ce sont des absences continuelles ».

La jeune Dame fait les représentations les plus touchantes ; M. de Fécourt est insensible. « Il n'y a plus moyen, Madame, » lui dit-il ; je ne puis plus me dédire, » j'ai disposé de l'Emploi : voilà un jeune » homme à qui je l'ai donné, il vous le » dira. — C'est donc l'Emploi du mari de » Madame que vous voulez que j'aie, » dis-je à Monsieur de Fécourt ? — Oui, » reprit-il, c'est le même : je suis votre » Serviteur, Madame. — Ce n'est pas la » peine, Monsieur ; lui répondis-je en » l'arrêtant ; j'aime mieux attendre que » vous m'en donniez un autre quand vous » le pourrez : je ne suis pas si pressé. Per-

» mettez que je laisse celui-là à cet hon-
» nête homme : si j'étois à sa place, &
» malade comme lui, je serois bien aise
» qu'on en usât avec moi comme j'en use
» avec lui ».

Ce procédé paroît singulier à toute la Compagnie. Un seul a l'air de l'admirer ; c'étoit un Monsieur Bono, qui sortit après la Vallée & les femmes dont je viens de parler. Il les rencontra sur l'escalier.—« Ne
» dînez-vous pas à Versailles avant de
» vous en retourner, leur dit-il en bredouil-
» lant, & d'un ton brusque? — Oui, Mon-
» sieur, répondit l'une d'elle. — Eh bien,
» reprit-il, après votre dîner, venez me
» trouver à telle Auberge où je vais ; je
» serai bien aise de vous parler : n'y man-
» quez pas. Venez aussi, vous, me dit-il,
» & à la même heure ; vous n'en serez pas
» fâché, entendez-vous? Adieu, bonjour ;
» & puis il passa son chemin ».

La Vallée va dîner avec ces Dames ; après quoi ils vont ensemble au rendez-vous que leur a donné M. Bono. Ils le trouvent sortant de table ; il leur fait compter leurs affaires. L'histoire de la jeune femme & de son mariage avec M. d'Orville est très-intéressante. Bono, en vrai

Financier, désapprouve ce mariage, parce qu'il n'a été fondé que sur la noblesse & les sentimens. Cependant il leur promet sa protection, & les engage à venir le trouver à Paris; ensuite il les fait monter dans sa voiture, qui s'en retournoit à vuide.

CINQUIÈME PARTIE.

De retour à Paris, la Vallée n'oublie pas qu'il a un rendez-vous chez la Remy avec Madame de Ferval: il prend un fiacre pour y arriver plus vîte, & trouve cette Dame dans une chambre un peu reculée, dont la Remy ferme la porte à double tour, quand il est entré. A peine ont-ils entamé une conversation très-tendre, très-intéressante, & qui auroit pu avoir des suites, qu'ils entendent du bruit dans l'anti-chambre. C'est la Remy qui se dispute avec quelqu'un; on veut la forcer d'ouvrir la chambre, ce qu'elle refuse long-tems; enfin, vaincue par l'opiniâtreté du personnage, elle ouvre, & l'on voit entrer un homme de trente à trente-cinq ans, très-bien fait & de fort bonne mine, qui

avoit l'air extrêmemenr ému. « Je tenois » la garde de mon épée, & je m'étois » avancé au milieu de la chambre, fort » inquiet de cette aventure, mais bien » résolu de repousser l'insulte, supposé que » c'en fût une qu'on eût envie de nous faire.

» A qui en voulez-vous, Monsieur, lui » dis-je aussi-tôt? Cet homme, sans me » répondre, jette les yeux sur Madame » de Ferval, se calme sur le champ, ôte » respectueusement son chapeau, non sans » marquer beaucoup d'étonnement; &, » s'adressant à Madame de Ferval: —Ah! » Madame, je vous demande mille par- » dons, dit-il; je suis au désespoir de ce » que je viens de faire: je m'attendois à » voir une autre Dame à qui je prends » intérêt, & je n'ai pas douté que ce ne » fût elle que je trouverois ici.

» — Ah! vraiment oui, lui dit Ma- » dame Remy; il est bien tems de faire » des excuses, & voilà une belle équipée » que vous avez fait-là! Madame, qui » vient ici pour affaires de famille parler » à son neveu, qu'elle ne peut voir qu'en » secret, avoit grand besoin de vos par- » dons, & moi aussi.

» Vous avez plus de tort que moi, lui » dit

» dit l'homme en question; vous ne m'avez
» jamais averti que vous receviez ici
» d'autres personnes que la Dame que
» j'y cherchois & moi. Je viens de dîner
» à la Campagne : je passe; j'apperçois
» un équipage dans la petite rue: je crois
» qu'à l'ordinaire, c'est celui de la Dame
» que je connois. Je ne lui ai pourtant
» pas donné de rendez-vous : cela me sur-
» prend; je vois même de loin un La-
» quais dont la livrée me trompe. Je fais
» arrêter mon carrosse, pour savoir ce
» que cette Dame fait ici; vous me dites
» qu'elle n'y est pas: je vous vois em-
» barrassée; qui est-ce qui ne se seroit
» pas imaginé, à ma place, qu'il y avoit
» du mystère? Au reste, ôtez l'inquié-
» tude que cela a pu donner à Madame :
» c'est comme si rien n'étoit arrivé; &
» je la supplie, encore une fois, de me
» pardonner, ajouta-t-il, en s'approchant
» encore plus de Madame de Ferval, avec
» une action tout-à-fait galante, & qui
» avoit même quelque chose de tendre.

» Madame de Ferval rougit, & voulut
» retirer sa main qu'il avoit prise, & qu'il
» baisoit avec beaucoup de vivacité.

» Là-dessus je m'avançai, & ne crus

» pas devoir demeurer muet. — Madame
» ne me paroît pas fâchée, dis-je au Ca-
» valier; le plus aviſé s'abuſe: vous l'avez
» priſe pour une autre; il n'y a pas grand
» mal, elle vous excuſe; il ne reſte plus
» qu'à s'en aller: c'eſt le plus court, à pré-
» ſent que vous voyez ce qui en eſt, Mon-
» ſieur —.

» Là-deſſus il ſe retourna, & me re-
» garda avec quelqu'attention. — Il me
» ſemble que vous ne m'êtes pas inconnu,
» me dit-il; ne vous ai-je pas vu chez
» Madame une telle —? Il ne parloit, s'il
» vous plaît, que de la femme de défunt
» le Seigneur de notre Village. — Cela ſe
» pourroit, lui dis-je en rougiſſant, mal-
» gré que j'en euſſe; & en effet, je com-
» mençois à le remettre lui-même. — Hé!
» c'eſt Jacob, s'écria-t-il alors! je le re-
» connois, c'eſt lui-même. Hé! parbleu!
» mon enfant, je ſuis charmé de te voir
» ici en ſi bonne poſture; il faut que ta
» fortune ait bien changé de face pour
» t'avoir mis à portée d'être en liaiſon avec
» Madame. Tout homme de condition
» que je ſuis, je voudrois bien avoir cet
» honneur-là comme toi. Il y a quatre
» mois que je ſouhaite d'être un peu de

» ſes amis ; elle a pu s'en appercevoir, » quoique je ne l'aie encore remarquée que » trois ou quatre fois : mes regards lui » ont dit combien elle étoit aimable ; je » ſuis né avec le plus tendre penchant pour » elle ; & je ſuis bien sûr, mon cher » Jacob, que mon amour date avant le » tien —.

» Madame Remy n'étoit pas préſente » à ce diſcours ; elle étoit paſſée dans la » ſalle, & nous avoit laiſſé le ſoin de nous » tirer d'intrigue ».

Que faire en pareille circonſtance ? Naturellement Jacob doit céder la place à M. le Chevalier : c'eſt auſſi le parti qu'il prend. En ſortant, il rencontre la Remy, & lui propoſe de le placer dans un coin d'où il puiſſe entendre la converſation. Au moyen d'un peu d'argent, on lui ouvre une petite garde-robe, qui n'eſt ſéparée du lieu de la ſcène que par une mince cloiſon de planches. Il ſe place doucement dans cet endroit, & prête une oreille attentive à la converſation que tiennent Madame de Ferval & le Chevalier. Au moment où cette Dame, preſſée & par la circonſtance & par les vives inſtances de ſon nouvel Amant, ſe voit dans la né-

ceſſité de ſe laiſſer vaincre, la Vallée s'écrie : — Ah ! nous y voilà — ! & puis ſe ſauve ſi vîte, que le Chevalier ne peut deviner d'où l'exclamation eſt partie.

Comme cette aventure avoit beaucoup abrégé le tems qu'il comptoit donner à Madame de Ferval, il juge à propos d'aller voir Madame de Fécourt. Ne rencontrant perſonne dans cette maiſon, il monte juſqu'à la chambre de cette Dame, qui eſt dans ſon lit très-malade, & a à ſes côtés un ſpectre féminin, qu'elle appelle ſa ſœur, & qui lui faiſoit une lecture ſpirituelle. Celle-ci reçoit aſſez mal le pauvre la Vallée, quoique la malade lui faſſe amitié. Ce n'étoit pas-là le cas d'y reſter long-tems ; auſſi s'en retourne-t-il tranquillement chez lui. Il trouve ſa femme priant Dieu pour ſon heureux retour : elle avoit paſſé une partie de l'après-midi à l'Egliſe, « toujours à mon intention ; » car elle ne parloit plus à Dieu que de moi » ſeul ; &, à la vérité, c'étoit toujours lui » parler pour elle dans un autre ſens.

» Le motif de ſes prières, quand j'y » ſonge, devoit pourtant être quelque » choſe de fort plaiſant ; je ſuis ſûr qu'il » n'y en avoit pas une où elle ne dît ;

» — Conſervez-moi mon mari ; ou bien, » Je vous remercie de me l'avoir donné—; » ce qui, à le bien prendre, ne ſignifioit » autre choſe, ſinon : Mon Dieu, con- » ſervez-moi les douceurs que vous m'avez » procurées par le ſaint mariage ; ou : Je » vous rends mes actions de graces des » douceurs que je goûte en tout bien & » tout honneur, par votre ſainte volonté, » dans l'état où vous m'avez miſe.

» Et jugez combien de pareilles prières » étoient ferventes. Les Dévots n'aiment » jamais tant Dieu, que lorſqu'ils en ont » obtenu leurs petites ſatisfactions tem- » porelles ; & jamais on ne prie mieux » que quand l'eſprit & la chair ſont con- » tens, & prient enſemble : il n'y a que » lorſque la chair languit, ſouffre, & n'a » pas ſon compte, & qu'il faut que l'eſprit » ſoit dévot tout ſeul, qu'on a de la » peine ».

Le lendemain, la Vallée ſe ſouvint que M. Bono lui avoit dit, ainſi qu'à la jeune Dame qu'il avoit trouvée à Verſailles, de l'aller voir. Il ſortit donc en même tems que ſa femme alloit à Vêpres, pour aller prendre la jeune Dame, qu'il étoit flatté de conduire chez M. Bono. « Je comptois

» y aller à pied, dit-il : mais un fiacre, » qui m'arrêta sur une place que je tra- » versois, me tenta. — Avez-vous affaire » de moi, mon Gentilhomme —, me dit- » il ? Ma foi, mon Gentilhomme me ga- » gna ; & je lui dis : Approche ».

Quelques embarras le forcèrent de mettre pied à terre à l'entrée de la rue où demeuroit Madame d'Orville (c'est le nom de cette jeune Dame). A peine étoit-il descendu, qu'il entendit un grand bruit, & apperçut, en se retournant, un jeune homme de très-belle figure, qui, l'épée à la main, se défendoit, avec la plus grande valeur, contre trois hommes qui l'attaquoient ensemble. La populace crioit, mais personne ne se mettoit en devoir de secourir ce galant homme. La Vallée, plus brave que toute cette canaille, met l'épée à la main, & tombe sur les assassins, au moment que l'un d'eux alloit porter un coup mortel au jeune homme. Il le pare, & les pousse si vivement, qu'ils abandonnent le champ de bataille. En ce moment, ils étoient à la porte de Madame d'Orville. La Vallée y fait entrer celui qu'il venoit de secourir si généreusement, & qui étoit blessé. On envoie chercher un

Chirurgien, qui le panſe, & trouve qu'il n'a qu'une bleſſure très-légère au bras. Madame d'Orville, & ſon mari, quoique malade, en ont tout le ſoin poſſible. Il fait mille amitiés à ſon libérateur, qu'il appelle ſon cher ami; & comme il n'y a aucun danger, ils ſortent enſemble après avoir remercié affectueuſement Monſieur & Madame d'Orville; ils montent dans un fiacre, & en chemin le jeune homme raconte à la Vallée le ſujet de l'aſſaut qu'il venoit de ſoutenir, & que nous paſſons ſous ſilence. Il ſuffit qu'on ſache qu'il s'appelloit M. le Comte d'Orſan, & qu'il étoit neveu du premier Miniſtre. Quel bonheur pour la Vallée, de s'être trouvé dans le cas de rendre un ſervice auſſi eſſentiel à un homme de ce rang, & d'avoir acquis un ſi puiſſant protecteur! auſſi s'en trouva-t-il très-bien. En chemin on rencontre l'équipage du Comte qui l'attendoit. Celui-ci engage la Vallée à quitter le fiacre, & à venir à la Comédie Françoiſe, où l'on jouoit Mithridate. L'Auteur mène d'abord la Vallée au chauffoir avec le Comte: là, ſon embarras de ſe trouver avec tous les jeunes Seigneurs & Petits-Maîtres de

Paris, lui attire quelques sacasmes qui le font encore ressouvenir de son premier état. Cependant, le Comte le présente à ses amis comme son libérateur ; & ensuite le conduit au Théâtre, où il éprouve de nouvelles surprises.

C'est ici que M. de Marivaux a laissé cet intéressant Roman. Deux Auteurs ont voulu le terminer. L'un l'a fait en trois Parties imprimées avec les cinq premières. L'édition sur laquelle nous faisons cet extrait est de la Haye 1772. Nous avons trouvé l'autre dans un Traduction Allemande : nous ignorons si l'Auteur est Allemand ou François. Quoi qu'il en soit, nous allons donner de ces deux suites différentes, l'extrait le plus succinct, parce qu'il s'en faut bien que les Continuateurs aient pu imiter, & même approcher du style &, de l'intérêt que M. de Marivaux a su donner à cette jolie production.

VIe. VIIe. & VIIIe. PARTIES.

LA Vallée, arrivé sur le Théâtre de la Comédie, y éprouve surprise sur surprise : mais le plus singulier, c'est qu'une Dame fort aimable, & de la connoissance du Comte d'Orsan, le regarde avec beaucoup d'attention, & qu'après le spectacle, le Comte le mène souper avec cette Dame qui est une jeune veuve, & qui se prend de belle passion pour lui. Elle & le Comte se donnent tant de mouvement, qu'ils obtiennent pour lui le Contrôle des Fermes en Champagne. Sur le point de partir pour aller exercer cet emploi, son frère vient le trouver, & lui raconte tout ce qu'il a à souffrir de sa femme. La Vallée va voir cette femme, & se charge de leurs enfans, qui sont deux garçons. Madame de la Vallée tombe dans une maladie de langueur : son devoir l'appelle cependant en Province, d'où il entretient une correspondance avec le Comte, qui lui donne souvent des nouvelles de sa femme, &

de la jeune veuve dont il a été question au commencement de cette Partie, & qui se nomme Madame de Vambures. D'Orville meurt, & le Comte épouse sa veuve. Quelque tems après la Vallée reçoit la nouvelle de la mort de sa femme, ce qui le fait revenir à Paris. Il y voit souvent Madame de Vambures dont il devient amoureux, mais qui remet de jour en jour à lui déclarer ses intentions. Il fait un second voyage en Province, où il reste assez long-tems. Puis, de retour à Paris, il est fait Fermier-Général. Madame de Vambures se charge de faire les fonds nécessaires, & enfin l'épouse. Il achète une charge qui lui donne la Noblesse, & dès les premières années de son mariage, il est père de deux garçons & d'une fille. Pour lors, le voilà dans la plus grande opulence. Il a le plaisir de placer dans ses Bureaux son premier Maître, le neveu de son ancien Seigneur, nommé M. de Beausson.

La fortune secondant toujours les travaux de la Vallée, il acquiert nombre de Terres, & entr'autre celle dont son père est le Fermier. Ils partent, sa femme

& lui, pour aller s'y faire reconnoître. La joie du vieillard eſt extrême de voir ſon fils dans cet état. Il habite dans cette Terre un Gentilhomme nommé le Chevalier de Vainſac, qui commence par le recevoir avec hauteur, & finit par le ſupplier de lui donner ſa ſœur en mariage.

Cependant les enfans & les neveux de la Vallée grandiſſent; il eſt tems de les placer & de les établir. Il donne un emploi à l'un de ceux-ci dans la Finance: l'autre veut abſolument embraſſer l'Etat Militaire. Le Comte d'Orſan le place dans ſon Régiment; & il fait en Garniſon un mariage fort avantageux. Celui qui eſt dans la Finance devient amoureux de la fille de la Vallée, & eſt aſſez hardi pour en faire part au père, qui ne veut point de cette alliance. Heureuſement ſa fille ne partage point la folle paſſion du jeune homme. Elle aime M. de Beauſſon, qui de ſon côté l'adore, ſans que jamais ils ſe ſoient fait d'aveux. La Vallée découvre cette inclination, & la couronne avec joie. Son fils aîné & ſon neveu épouſent les deux Demoiſelles de Fécourt. Son cadet prend le parti de la

retraite, & se fait Religieux malgré toute sa famille. Cet événement inopiné fait faire des réflexions au père : il engage sa femme à quitter Paris, & à se retirer à la Campagne, où il mène depuis bien des années une vie tranquille, dans laquelle il ne regrette pas le tourbillon de la Capitale.

SIXIÈME PARTIE.

DEUXIÈME CONTINUATION.

L'AUTEUR de cette seconde suite s'est, à mon idée, mieux rencontré que le précédent, avec M. de Marivaux pour le mariage de la Vallée. Comme Mademoiselle Habert étoit beaucoup plus âgée que lui, il falloit bien l'enterrer pour lui donner une femme d'une âge plus convenable. C'est ce qu'on a fait ici en lui faisant épouser cette Madame d'Orville, dont la mauvaise santé du mari ne permettoit pas d'espérer qu'il vécût long tems. Ici le frère de la Vallée vient le trouver à-peu près comme dans l'autre Ouvrage; Mademoiselle Habert l'aînée se raccommode avec lui, & le fait son héritier. Le Comte lui fait mille présens, lui procure des emplois considérables & lucratifs: mais le malheur veut qu'il

ſoit tué dans une affaire. Comme à cette époque la Vallée a déjà une fortune faite, il ſe retire à la Campagne, dans la Terre où il eſt né, & dont il a fait l'acquiſition.

CINQUIÈME CLASSE.

ROMANS MYTHOLOGIQUES.

SUITE

DES AMOURS DES DÉESSES.

LES AMOURS

DE LA LUNE ET D'ENDYMION.

COMBIEN Endymion étoit déchu de son premier état ! Le sort avoit placé son berceau sur le Trône d'Elide ; &, par un autre caprice du sort, il étoit devenu simple Berger du riche Pays de Carie. Prince, il eût été le plus aimable des Monarques ; Berger, il étoit le plus aimé des Bergers. Simple & calme comme on l'est dans les Campagnes, son ame étoit aussi pure que la violette dont il aimoit à respirer le parfum. Ses désirs aussi innocens que ses regards s'égaroient

comme eux sans dessein sur les tableaux variés de la Nature. Heureux Endymion! il n'éprouvoit pas encore ce besoin, ce doux besoin d'aimer, qui, en nous donnant une ame nouvelle, semble nous donner des sens nouveaux, des sens inquiets. Il vivoit seul, & sa solitude ne l'effrayoit point. Plus léger qu'un jeune faon, il sillonnoit, en courant, les gazons vierges que la faulx n'avoit jamais coupés, & prenoit plaisir à se cacher dans ces labyrinthes flexibles. Quelquefois il suivoit à pas lents le lent troupeau qu'il conduisoit: quelquefois assis auprès d'un buisson de roses qu'un zéphyr complaisant sembloit effeuiller pour en parsemer ses blonds cheveux, il chantoit:

—Je vous salue, ô bienfaisante Aurore! c'est vous qui, tous les matins, rafraîchissez le sein de Flore; qui, sous des perles de rosée, faites éclore l'œillet, la rose & le jasmin; c'est vous qui nuancez nos vertes prairies d'azur, d'or & d'émail, & qui préparez dans les calices des fleurs ces vapeurs odoriférantes qui s'exhalent aux premiers rayons du soleil, pour parfumer nos paisibles Campagnes. Je vous salue, ô bienfaisante Aurore —!

La voix d'Endymion ne se perdoit point dans les airs ; elle alloit émouvoir le cœur innocent des Bergères : elles accouroient, elles écoutoient, elles soupiroient; elles suivoient ses pas, partagées en deux bandes. Les unes ne s'éloignoient jamais du sommet du côteau qu'Endymion parcouroit avant le lever du Soleil ; elles venoient y solliciter le premier regard amoureux. Les autres se disperſoient dans les plaines, & sous les ombrages les plus épais : c'est-là qu'Endymion venoit se dérober aux feux dévorans du midi. Tous les jours il recommençoit cette chaîne fortunée ; & tous les soirs il trouvoit le repos sur une couche de roses. A ses pieds dormoit l'agneau chéri. Près de lui, son chien fidèle veilloit sur son chapeau & sur sa houlette.

Le moment du réveil étoit enfin arrivé (car l'indifférence est un véritable sommeil) ; la Lune avoit apperçu Endymion. Elle avoit été frappée de sa beauté. Quoique Déesse, elle étoit sensible ; elle avoit prêté, depuis si long-tems, sa douce lumière à tant d'Amans heureux, qu'elle voulut enfin jouir du même bonheur. Elle vit Endymion : à son aspect, son

orbite parut s'embraſer; on crut que le Soleil venoit de lui confier ſon char: elle parut vouloir s'arrêter. . . . Mais entraînée par les loix du mouvement, elle acheva ſa carrière en murmurant contre les Deſtins qui la contraignoient d'éclairer d'autres lieux que ceux où repoſoit Endymion. Déſormais elle partage ainſi ſes années : le jour, elle ſuit Endymion ; la nuit, elle remonte aux Cieux. Le jour, c'eſt Amynthe, une Bergère : elle paroît plus belle ſous un chapeau de fleurs ; une branche de myrte lui ſert de houlette. On ne voit Amynthe qu'aux lieux où l'on voit Endymion. S'il marche, elle le ſuit ; s'il s'arrête, elle ſe repoſe ; quand il chante, elle écoute ; a-t-il fini de chanter, elle chante. Endymion célèbre les richeſſes du Printems ; Amynthe, d'une voix plus tendre, raconte dans ſes chanſons les amours du Printems & de Flore, & celles de Vertumne & de Pomone. L'indifférent Endymion n'étoit pas inſenſible : il aimoit déjà la voix d'Amynthe. Mais ſa bouche, ni ſes yeux, ne lui avoient encore rien dit de tendre : les roſes qu'il cueilloit, il ne les cueilloit encore que pour lui.

Amynthe lui en faisoit des reproches dans ses chansons. — Malheureux, disoit-elle, malheureux le Berger qui cueille une fleur, & ne la cueille que pour lui! Heureux, cent fois heureux, le Berger qui sait plaire, & qui reçoit à son tour une fleur ... une fleur de sa Bergère —!

Amynthe avoit une rivale. La Bergère Orithie suivoit opiniâtrément les pas d'Endymion : elle confondoit à dessein son troupeau avec le sien, & descendoit avec lui dans la prairie, posant quelquefois sa main sur sa houlette ; quelquefois elle lui présentoit des fruits. Endymion recevoit de la main blanche d'Orithie la grappe vermeille, ou la prune verdâtre. Amynthe n'en étoit pas encore jalouse; Orithie n'obtenoit sur elle qu'une préférence d'habitude : mais Orithie étoit aimée d'un Satyre. Qu'un Satyre est un rival dangereux !

Dévoré de mille feux, audacieux, cruel & jaloux, le barbare enlève un jour Endymion de sa retraite ; le lie à un arbre pour l'immoler. La hache étoit levée, Endymion jette des cris perçans : Amynthe l'entend, accourt, voit le danger qui le menace : elle s'arrête, tend son

arc ; la flèche part & frappe le Satyre qui tombe mourant sur le gazon. Elle coupe les liens d'Endymion, qui se sent aussi-tôt serré d'une plus douce chaîne. Un mouvement de reconnoissance le fait tomber aux pieds d'Amynthe ; l'Amour l'y retient. — C'est vous, dit-il, Amynthe, c'est vous qui me donnez la vie : ah ! . . . —. Il soupire & se tait : ce soupir semble dire à Amynthe : Vous m'avez donné quelque chose de plus précieux encore que la vie. — Par où, & comment, dit-il, puis je reconnoître ce bienfait ? . . . — Votre cœur vous instruira assez des moyens que vous cherchez. — Mon cœur ! ah ! ...—. Il soupire encore : ce soupir est plus éloquent qu'il ne pense. Il s'est déjà acquitté, & il l'ignore. Il ne sait pas qu'il vient de donner à Amynthe le repos & le bonheur, en lui donnant l'espérance d'être aimée. Il aime déjà ; mais il est éloigné de connoître l'Amour. Amynthe va l'instruire. Elle revenoit rêveuse. — Qu'avez-vous, lui dit Endymion ? — Ce n'est plus rien : car je ne suis plus triste. — Vous l'étiez donc ? — L'Amour, mon cher Endymion, rend triste quel-

quefois. — C'eſt donc là de l'Amour! j'en ai donc beaucoup, car j'étois bien affligé de votre abſence. Vous ſoupirez! — C'eſt auſſi l'Amour qui me fait ſoupirer. — Il me fait donc ſoupirer auſſi. — Pour Orithie, peut-être, lui dit malignement Amynthe? — Non, pour vous ſeule. — Pour moi! — N'en doutez point, Amynthe; & recevez en otage de mon amour, mon agneau bien aimé —. C'eſt ainſi qu'Endymion laiſſoit parler ſa tendreſſe. Que le langage en paroiſſoit doux à la Bergère!

L'Amour voulut hâter leur bonheur. Un orage s'élève à l'inſtant; des lames de feu ſillonnent les nues, la foudre gronde, & les rochers épouvantés en prolongent les roulemens affreux. Endymion, tremblant, ſerre la main d'Amynthe. Elle ſemble partager ſa frayeur, & vouloir ſe refugier dans ſon ſein. Endymion, réchauffé par le ſouffle d'Amynthe, ſent circuler auſſi-tôt dans ſon cœur la flamme de l'Amour, & le feu du courage: il ceſſe de trembler. La foudre éclate. Il regarde Amynthe à la lueur fugitive des éclairs, & ſourit. La Nature

entière paroît épouvantée ; eux seuls sont calmes.

La nuit vient : Amynthe, forcée de remonter aux Cieux, abandonne Endymion, qui retourne en soupirant vers sa grotte solitaire. Des Pirates Samiens étoient venus s'y refugier contre l'orage. Ils avoient juré de sacrifier sur les Autels de Junon, qui les avoit fait échapper au naufrage, le premier étranger qui tomberoit dans leurs mains. Endymion fut chargé de chaînes, conduit à Samos, & livré à un Sacrificateur de Junon. La fille du Pontife, la tendre Clorimène, brisa ses fers. Ce n'étoit point pitié : l'Amour seul l'avoit inspirée. Elle n'avoit pu voir Endymion sans l'aimer. Que pouvoit-il lui offrir ? Clorimène étoit trop belle ; de la reconnoissance, c'étoit trop peu : il n'avoit plus son cœur. Feindre d'aimer, c'eût été une double perfidie. La fuite seule pouvoit le garantir du malheur de devenir parjure ; & il s'éloigna de Samos, aimant mieux paroître ingrat qu'être infidèle.

Pendant qu'il se confioit aux flots, & qu'un vent propice le poussoit vers les rivages de Carie, Amynthe importunoit

les Oracles : ils étoient tous muets. Tout l'alarmoit, & rien ne la rassuroit. Dans sa douleur, elle refusa d'éclairer les nuits, & donna à regret au Monde des clartés pâles & fugitives. La nef qui ramenoit Endymion touche enfin au rivage. Il étoit à peine jour : Endymion court vers sa grotte, & retrouve son troupeau dont Amynthe avoit pris soin pendant son absence : il se hâte de remonter sur le côteau, & de faire retentir les échos du nom chéri de sa Bergère. Tremblante de joie & d'amour, Amynthe gravit le côteau, & répond, par un cri, à la voie d'Endymion. Il l'entend, & descend vers elle, avec un empressement égal au sien. Ils se rencontrent au milieu du côteau, s'arrêtent ; les forces leur manquent. Endymion repose Amynthe sur la mousse, & s'assied auprès d'elle. Un soupir est leur langage : mais comme leur cœur battoit ! comme ils se regardoient ! . . . Assis sous un palmier dont les branches se courboient en berceau, la main d'Amynthe étoit dans celle d'Endymion, le chapeau d'Endymion sur le genou

de la Bergère, son tablier rempli de fleurs & de fruits : Amynthe recevoit ces doux présens avec reconnoissance. Endymion les présentoit avec transport, & les recevoit à son tour de la main d'Amynthe. Ils chantoient ensemble ; & sur leur front se peignoit l'image vive du bonheur qui les ranimoit.

Le lendemain ils font succéder à des plaisirs si doux l'exercice de la chasse. Ils courent tous deux sur les traces des bêtes sauvages : les animaux, qui se présentent à leur vue, tombent toujours, frappés de deux flèches ; Endymion ne voit point arriver la nuit sans une extrême inquiétude. Il ne cesse de contempler son Amante dans les Cieux, & il voudroit être dans tous les lieux qu'elle éclaire. Il se plonge délicieusement dans l'eau, où il voit l'image d'Amynthe, & croit se jetter dans ses bras. C'est ainsi qu'il passe bientôt toutes les nuits. Au point du jour, il remonte sur le côteau ; sa curiosité l'engage quelquefois à faire des questions à la Déesse, à vouloir s'instruire par ses leçons. — Tu ne dois, répond-elle, être savant que dans l'art d'aimer ; quand on

fait

fait bien aimer, on n'a plus besoin de rien apprendre pour être heureux. Q'importe le monde? qu'importe la nature des Elémens? Laisse à d'autres ces études ingrates : celui qui est le plus savant n'est pas celui qui est le plus fortuné. Ne vois, ne cherche dans la Nature que les effets qui parlent à ton cœur, & qui te peignent ces rapprochemens d'un être envers un autre. Dis, en les contemplant : S'ils sont unis, c'est par les mêmes nœuds qui m'unissent à Amynthe —.

Que de journées s'étoient passées dans ces tendres entretiens! Plusieurs soleils avoient éclairé les mêmes plaisirs, & jamais ils ne s'étoient apperçus de leur douce uniformité. Ce calme heureux n'eût pas régné dans le cœur d'Endymion, s'il avoit su qu'il avoit un rival dans les Cieux. Mercure brûloit depuis long-tems pour la Lune. Aimable, éloquent, passionné, il s'étoit flatté de lui plaire. Tous les soirs il attendoit Amynthe; & tous les soirs il essayoit de l'attendrir par le charme de sa voix, par la beauté de sa figure, par son esprit, & par mille soins complaisans. Mais que l'Amour est

aveugle, & qu'il fait peu de cas des talens & des dignités! Un Dieu charmant, le Père de l'éloquence, ne vaut pas quelquefois un Berger, qui n'a que son cœur & son aimable ignorance. Mercure, accablé des rigueurs d'Amynthe, trop enflammé pour ne pas en concevoir du dépit, résolut de se venger. Il savoit qu'elle adoroit Endymion; &, quelque honte qu'il eût d'être obligé d'emprunter la forme d'un Berger pour poursuivre sa conquête, il parut aux yeux d'Amynthe sous les traits d'Endymion, au lever du soleil, sur le même côteau depuis si long-tems consacré par leurs caresses matinales.

Amynthe, trompée par la ressemblance, se livre presque sans défense aux désirs de Mercure; mais le Dieu, trop ardent, avoit oublié qu'Endymion n'étoit qu'un Berger, & qu'un Berger est respectueux. Il ne savoit pas que presque toujours il attendoit qu'Amynthe vînt au-devant de ses vœux, & lût dans sa pensée amoureuse. Mercure admit trop d'égalité, & supposa mal-adroitement que puisqu'Endymion étoit aimé, il devoit être à ses

yeux une Divinité comme elle. Il se trompa. Amynthe, sans doute, auroit cédé : mais trop de précipitation détruisit le charme. — Quel changement, ô Ciel ! s'écria-t-elle ! Endymion ! Endymion ! que vous allez me coûter de larmes ! que vous me causerez de maux ! Ce n'est plus vous ! vous me trompiez ; j'avois une rivale : elle a corrompu votre cœur. Endymion ! non, vous avez cessé d'être sensible : un Satyre, sans doute, vous donna des leçons ; ce que vous éprouvez, ce n'est plus de l'amour : Endymion, vous ne serez plus heureux, & j'ai perdu pour jamais le bonheur. Fuyez, laissez moi, ou craignez que je ne me souvienne que je suis Déesse —.

Mercure, satisfait d'avoir porté le trouble dans l'ame d'Amynthe, s'éloigna. Amynthe cependant le vit s'éloigner à regret. Elle parcouroit, à pas lents, le côteau qui alloit bientôt cesser de lui devenir cher. Une voix, qui s'élance de la plaine, la frappe. Ah ! comment ne l'auroit-elle pas émue ! c'étoit celle d'Endymion, qui arrivoit plus tard qu'à l'ordinaire. Son agneau chéri s'étoit

égaré : il avoit couru sur ses traces ; &, pendant ses courses, l'heure du rendez-vous s'étoit passée. Amynthe jette les yeux dans la plaine, & le voit accourir, haletant & couvert de sueur. Il portoit dans ses mains, & d'un air radieux, les fleurs les plus fraîches & les fruits les plus beaux, hommage régulier de sa tendresse. En le voyant, Amynthe, émue, troublée, éprouve un combat, & ne sait plus si elle doit le haïr, si elle doit l'aimer. En effet, le véritable Endymion ne ressembloit point à Mercure ; ce n'étoit point ainsi que le Dieu s'étoit présenté à elle. Amynthe crut que le courroux dont elle l'avoit accablé l'avoit rendu sage : un moment elle craignit qu'Endymion ne possédât l'art de feindre. — S'il n'étoit, disoit-elle, que ce qu'il voudroit être ! si ses sermens ne partoient point de son cœur, & s'il lui étoit possible de joindre un extérieur passionné à une ame froide & fausse ! . . . Ah ! Dieux ! malheureuse Amynthe ! sans cesse incertaine entre l'amour & le mépris, je ne pourrois ni estimer ni haïr ; &, victime toujours renaissante d'un ingrat, l'amour

deviendroit un long supplice. Mais Endymion! mais au Village tant de fausseté! non, cela ne se voit pas —. Des larmes couloient de ses yeux; Endymion étoit déjà à ses genoux, & avoit déposé à ses pieds son hommage; Amynthe le regardoit sans lui répondre: Endymion se tait aussi, & pleure. — Vous pleurez, lui dit Amynthe? — Vous pleurez, Déesse, lui dit Endymion? — Vous me demandez si je pleure, ingrat! dites-moi plutôt pourquoi vous me causez tant de maux? — Pardonnez; mon retard est involontaire Que j'ai souffert pendant cette heure que j'ai passée loin de vous! Mon agneau, cet agneau dont vous m'avez confié la garde, s'étoit égaré. J'ai couru, je l'ai cherché; voyez mon front, il est baigné de sueur; si vous mettiez votre main sur mon cœur, vous le sentiriez palpiter. Que j'ai été inquiet! Mais je vous revois, & vous pleurez encore! — Endymion! que vous êtes changé! Croyez-vous me tromper? Eh quoi! vous avez recours à la fausseté! — Moi, s'écrie Endymion avec désespoir! moi!

Déesse ! Ah ! donnez-moi la mort. Vous me haïssez : il faut que je meure. — Non, cruel, je ne vous hais pas : mes larmes vous le prouvent. Mais dites-moi pourquoi vous étiez, il n'y a qu'un instant, si différent de ce que vous êtes ? Vous ! si tendre, si respectueux ! je rougis d'y penser. — Moi ! Déesse ! moi ! jamais je ne cesserai de vous respecter —. Endymion, n'insistez plus : un aveu, un seul aveu... Ce fut un moment d'erreur ; je vous le pardonne ; pourquoi me parliez-vous, il n'y a qu'un moment, un langage si extraordinaire ? — Vous voyez, Déesse, que j'arrive à peine, que j'accours —. Mercure, qui s'étoit caché non loin de-là, eut pitié d'Endymion, & voulut en même tems tirer une vengeance complette. Il se montra : la Déesse le reconnut ; & ne pouvant plus s'y méprendre, jura au Dieu une haine, qu'elle n'auroit pas été assez forte pour garder au Berger.

D'autres inquiétudes devoient empoisonner les beaux jours d'Endymion. La Déesse, de jour en jour plus enflammée,

étoit, de jour en jour, plus matinale ; Endymion avoit toujours un tort à faire excuser ; quelque matin qu'il arrivât, il arrivoit toujours après la Déesse. L'Olympe lui étoit devenu un séjour ennuyeux : tous ses plaisirs étoient sur la terre. Mais plus son amour redoubloit, plus sa jalousie augmentoit ; elle n'auroit jamais voulu se séparer d'Endymion : l'absence la livroit à mille tourmens ; elle s'imaginoit qu'il étoit environné de Bergères, & que, sans cesse attaqué, il étoit impossible qu'il ne succombât une fois. Elle conçut le projet le plus cruel. Elle avoit entendu toutes les Bergères louer les beaux yeux d'Endymion. — C'est par les yeux, dit-elle, qu'il les séduit sans le vouloir : il peut être séduit de même. C'est par les yeux que l'amour pénètre dans nos ames ; privons Endymion du bienfait de la vue : il ne verra plus les beautés de la Nature ; s'il m'aime, il n'a plus besoin de me voir : mon portrait est gravé dans son cœur ; il m'entendra ; il suivra ma voix —. Elle avoit à peine achevé ce monologue, qu'Endymion parut. — Vous m'aimez, lui

dit-elle ? — Si je vous aime ! — Un mot ne ſauroit me raſſurer. — Parlez, Déeſſe, quelles preuves exigez-vous ? — Ces yeux me font des rivales ; ils me laiſſent des inquiétudes, quand je vous quitte. — Ah ! que ne puis-je les perdre ! que ne puis-je vous raſſurer à ce prix ! — Vous me feriez un ſi grand ſacrifice ? — Eh ! qu'aurois-je perdu ? Je ne veux plaire à perſonne : je ne veux que vous aimer. — Eh bien ! j'accepte ce ſacrifice : les Deſtins vont m'exaucer ; demandez-leur que la lumière du jour vous ſoit ravie. — Deſtins, qui préſidez ſur l'Univers, écoutez, exaucez un Berger qui vous prie ; qu'une éternelle nuit couvre mes yeux ; faites que jamais le flambeau du jour n'entr'ouvre ma paupière : Amynthe l'ordonne, Amynthe le veut ; qu'elle ſoit obéie : heureux de vivre pour elle, ſon amour me ſuffira —. A l'inſtant, le Ciel ſe couvrit de nuages ; un vent impétueux ravagea les forêts ; & une pluie abondante, en appaiſant les airs, ſembla vouloir inonder la terre ; enfin, ſur l'arc brillant de l'Iris, parut le Maître des Deſtins, qui dit : — Tes

vœux, Endymion, tes vœux sont exaucés; tu ne reverras plus la lumière du jour —. Endymion n'y voyoit déjà plus, & il remercie le Destin. Déjà sa houlette lui étoit devenue nécessaire. Amynthe, devenue sa compagne, attache à son bras un ruban, au moyen duquel elle le conduit. Rien n'intéresse plus Endymion dans la Nature; il ne connoît plus d'autre sens que l'ouïe: l'ouïe est pour lui un organe enchanteur. — Parlez, disoit-il, parlez, Amynthe; jamais je n'aimai tant à entendre votre voix; je ne connois plus qu'elle: chantez —. Amynthe chantoit, & il mêloit sa voix à la sienne.... C'est de la main d'Amynthe qu'il recevoit désormais les fruits dont il faisoit ses repas, & les fleurs dont il aimoit à respirer le parfum. — Que je suis heureux, disoit-il, en promenant sa main sur Amynthe! que je suis heureux! je tiens tout de vous: mon bonheur est votre ouvrage. Ah! qu'il dure! que je vive! Amynthe! aimez-moi toujours —. Aussitôt que la nuit approchoit, la Déesse le conduisoit lentement dans sa grotte, où il se promenoit à tâtons, & s'entretenoit

avec les Echos, des souvenirs de la journée. Au point du jour, Amynthe venoit le chercher, & le menoit tantôt sur le côteau, tantôt dans le vallon, toujours l'entretenant d'une pensée nouvelle.

Les Bergères du canton eurent bientôt appris le malheur d'Endymion ; elles le voyoient avancer, en tâtonnant, dans la prairie, sous la conduite d'Amynthe : elles lui donnèrent des larmes. La pitié ne s'arrêta point à ce foible tribut. Endymion devoit avoir besoin d'une compagne : Orithie, qui l'avoit toujours tant aimé, se proposa de venir à son secours. Aussitôt qu'Amynthe l'avoit laissé dans la grotte pour remonter au Cieux, Orithie se rendoit auprès de lui, & l'égayoit par ses tendres discours. Orithie n'avoit garde de parler d'amour : Endymion ne l'auroit point écoutée ; c'étoit de l'amitié. Il remercioit les Dieux de lui avoir donné une Amante & une Amie. Orithie l'invitoit quelquefois à respirer avec elle l'air frais du matin.

Un jour Amynthe ne le trouva point

dans sa grotte. Déjà elle avoit fait retentir les airs de sa douleur. — Endymion, mon cher Endymion, s'écria-t-elle, où êtes-vous — ? Endymion qui l'entendit, lui répondit aussi tôt : — Amynthe, chère Amynthe, me voici —. Et s'adressant ensuite à Orithie : — J'implore votre secours, ô mon Amie ! guidez mes pas incertains ; conduisez-moi vers la grotte d'où vous m'avez tiré —. Orithie, qui ne vouloit point le remettre elle-même dans les mains de sa rivale, lui prêta son bras officieux, mais pour lui faire prendre une autre route. Plus il marchoit, plus il croyoit s'approcher, & plus il s'éloignoit. La voix d'Amynthe, qui insensiblement s'affoiblissoit par les distances, l'avertissoit de son erreur. — Vous me trompez, mon Amie, disoit il, vous me trompez ; je n'irai pas plus loin : assis ici, ma voix appellera Amynthe ; elle saura me retrouver —. Amynthe approchoit en effet : à son approche Orithie prit la fuite. — Enfin, je vous retrouve, mon cher Endymion ! — C'est vous, aimable Déesse — ! Il passoit sa main sur son front, & le trouvant humide

de sueur, il promenoit un tissu de lin sur son visage, & il baisoit ensuite ce tissu précieux. Au son entrecoupé de sa voix, il comprit qu'elle étoit essoufflée. — Vous avez donc bien couru ? — L'Amour & la crainte précipitoient ma course. Qui vous a conduit ici ? — Une Bergère, qui m'assure avoir pour moi autant d'amitié que vous avez d'amour. — Défiez-vous-en, elle vous trompe : c'est une ennemie qui nous prépare, à vous & à moi, bien des maux. Si vous saviez quelle peine j'ai ressentie en ne vous trouvant plus dans la grotte ; j'ai pensé succomber à ma douleur : votre voix m'a rassurée. — Je fuirai cette Bergère, Amynthe ; je ne l'écouterai plus. — Il faut changer d'asyle, mon cher Endymion ; il faut quitter ces lieux. — J'adore vos volontés : partons. — Je désirerois davantage. — Parlez. — Loin de moi, que faites-vous ? — Depuis que j'ai perdu la vue, je ne puis plus rien faire. — A quoi pensez-vous ? — A vous. — Etes-vous heureux dans toutes vos pensées ? — Puis-je l'être toujours ? Quand je pense que vous n'êtes plus auprès de

moi, je deviens triſte. — C'eſt ce chagrin que je veux vous épargner. — Diſpoſez de moi. — Dès l'inſtant que je ſerai prête à me ſéparer de vous, le ſommeil deſcendra ſur vos paupières, & tous vos momens ſeront remplis par des ſonges rians. Vous ceſſerez de jouir de votre exiſtence, mais vous jouirez de votre penſée; & vous ſerez égayé par des rêves conſolateurs. En un mot, je veux que vous n'exiſtiez que pour moi, & par moi. — Ordonnez —. Il y avoit non-loin delà un rocher où la main du Tems avoit creuſé un antre ténébreux: c'eſt-là qu'elle dépoſa Endymion; c'eſt dans cette demeure horrible que la jalouſie d'une femme enferma le plus beau des Bergers, qu'elle avoit privé de la moitié de ſon exiſtence. Avant de le quitter, elle lui dit: — Vous allez dormir juſqu'à mon retour. Cependant les Deſtins vous permettent le réveil une heure plutôt —. La Déeſſe ſembloit ne lui avoir accordé une heure que pour lui faire ſentir le tourment de l'impatience. Dès qu'il s'éveilloit, il chantoit; il célébroit l'amour, & les charmes de

l'espérance. Le rocher n'étoit pas si désert que la Déesse se l'étoit imaginé : les Bergers & les Bergères accouroient pour entendre Endymion. Il leur parloit; & on croyoit revoir Tirésias, qui révéla aux Mortels les secrets de la Nature & des Dieux, & qui fut puni par un aveuglement semblable à celui d'Endymion.

Amynthe, alarmée de nouveau, voulut par des sacrifices plus grands se dérober à de plus grandes inquiétudes. — Quoi que je fasse, disoit-elle, Endymion intéresse toutes les Bergères, & sans le vouloir me donne des rivales : il n'a pour les séduire que la voix, & pour être séduit que l'ouie. Qu'il consente à perdre l'une & l'autre, & je suis la plus heureuse des Amantes. Endymion, lui dit-elle en soupirant, une chose manque encore à ma félicité : on vous entend, & on vous aime; on vous parle, & vous écoutez : tant que vous aurez des sens qui vous livreront de nouveaux combats, & qui me feront entrevoir le danger de vous perdre, je ne saurois

être contente. — Que je devienne sourd & muet, Déesse, si vous le souhaitez ; je ne tiens qu'à vous au monde, & c'est à vous seule que je borne toutes mes jouissances. — Les Destins, dit-elle, ont mis un terme à ma puissance ; je ne peux vous ravir ces deux sens. Apollon seul en a le pouvoir : son Temple n'est pas éloigné d'ici ; suivez-moi, & venez l'invoquer vous-même ; couronnez de fleurs cet agneau. — Quoi ! mon agneau chéri ! celui que vous m'avez donné ! — Le Dieu exige des holocaustes précieux ; & puisque vous consentez à tant de pertes, pouvez-vous tenir à un foible animal. — Vous le voulez, il faut bien le vouloir — ! Il s'achemine, précédé d'Amynthe qui le menoit en lesse vers le Temple du Dieu de l'Harmonie. A peine il étoit entré dans le péristile, qu'il entendit résonner sa lyre immortelle sous les doigts d'Anacréon ; & Sapho répéta les chansons amoureuses qu'elle avoit composées pour le beau Phaon. Il entendit prononcer le nom d'Amour : ce Dieu étoit en effet dans le Temple d'Apollon, & venoit y dicter

tous les jours aux Muſes des élégies touchantes, des madrigaux ingénieux, des odes anacréontiques, des églogues naïves, des idylles & des poëmes. Il enflammoit les Muſes & leurs Nourriſſons, & promettoit la célébrité, le génie même, au plus chaud, au plus ſenſible des Poëtes. Dans ce Temple venoient auſſi preſque tous les Amans : tous venoient y prier les Muſes de célébrer leurs amours ; quelques-uns, dépités, y ſollicitoient une épigramme ou un vaudeville. Les Muſes ne les exauçoient pas toujours. Là venoient auſſi ces éternels Hylas, ces tendres Corydons ; là ſe trouvoient ces langoureux Amadis, les extravagans Abencerrages, les Zégris, & tous les Héros amoureux, modèles permanens de tant de perſonnages factices, que les Romanciers ont habillés chacun à ſa manière.

Amynthe plaça Endymion parmi cette claſſe d'amoureux qui ont toujours des vœux à former, & n'en forment que pour leurs Bergères, toujours prêts à s'immoler pour elles : claſſe peu nom-

breuſe, comme on peut ſe l'imaginer. Amynthe apperçut Orithie de l'autre côté du Temple, où ſe plaçoient tous les Amans malheureux qui avoient des vœux à former pour eux : cette claſſe étoit très-nombreuſe. L'inconſtance, l'amour-propre, la jalouſie, l'orgueil en groſſiſſoient journellement le nombre. Les uns venoient prier Apollon de rétablir l'égalité des conditions, & de faire en ſorte qu'une Princeſſe fût moins coquette & moins fière; les autres demandoient une préférence ſur leurs rivaux : ceux-ci, ſous prétexte d'aimer mieux que tout autre, vouloient empêcher leur Amante de paroître aimable aux yeux des autres; quelques-uns, en s'occupant d'eux, formoient des vœux raiſonnables. Tels étoient ceux d'Orithie : — Dieu puiſſant, dit-elle, j'aime Endymion; je l'aime depuis long-tems, ſans eſpoir de retour. Vous ne m'avez jamais vu importuner vos autels par des plaintes ſuperflues? Toute entière à ma douleur, perſuadée que l'amour eſt un ſentiment indépendant, je me ſuis condamnée au ſilence. Malheureuſe, en effet, celle qui

pour se faire aimer a besoin d'employer des charmes surnaturels ! Mais Endymion est devenu la proie innocente & docile d'une Déesse. Ce n'est point une Amante : c'est une Furie qui a bu dans la coupe de Mégère tous les poisons de la jalousie, & qui, tourmentée de mille soupçons inquiets, tourmente Endymion. Ce beau Berger a perdu l'usage de la vue ; ses beaux yeux ne s'ouvrent plus pour admirer vos merveilles ; tout est mort autour de lui : il ne vit que pour la jalouse Déesse, qui lui demande tous les jours de nouveaux sacrifices. Dieu puissant ! il est devant vous ; il vient s'immoler encore : vous voyez cet agneau qu'il aimoit, le front couronné d'une guirlande funeste ; la cruelle veut qu'il vous le sacrifie. — Dieu du jour, reprit Endymion, ce seroit à moi de me plaindre. Je n'ai rien perdu, puisque je suis heureux ; & si quelque chose manque à mon bonheur, c'est l'assurance qu'Amynthe est heureuse. Procurez-lui cette félicité, en permettant que je perde sans retour l'usage de l'ouie & de la voix, qui trouble son repos, & me cause des

peines. Il dit ; & cherchant avec sa main le cou de son agneau, & sur l'Autel le couteau sacré, il se disposoit à répandre le sang de sa victime — Arrête, crédule Amant, s'écrie l'Oracle ; l'Amour n'exige point de si nombreux sacrifices. Orithie, je lis dans votre cœur ; vous aimez Endymion : vous l'aimeriez volage, & vous ne craignez point d'avoir des rivales, pourvu qu'il jouisse de tous les dons que le Ciel lui a faits. Vous, Amynthe, vous n'aimez Endymion que pour vous. Vous l'aimerez tant qu'il aura des sacrifices à faire. Quand il aura tout perdu, vous l'abandonnerez ; il restera seul avec sa douleur : vos vœux ne seront point exaucés. Déesse, remontez aux Cieux : le Destin vous défend d'aimer un autre qu'un Dieu ; l'Amour ne se plaît que dans une commune égalité. Cessez de déroger, ou craignez la honte ineffaçable que le Destin va prononcer contre les Déesses qui oseront aimer de simples mortels. Endymion, reçois une seconde fois la vue, reçois Orithie, & souviens-toi qu'un Berger ne doit aimer que des Bergères ; par tout ce qu'il t'en a coûté,

n'oublie jamais que les Déesses sont trop exigeantes, & qu'elles font tôt ou tard payer bien cher le don passager de leur cœur.

ERRATA du second Volume de Juillet.

PAGE 24, ligne 26, commencèrent un bal & une, *lisez*, commencèrent : un bal est une.
Page 59, lig. 11, coupables, *lisez* capables.
Page 63, lig. 2, un féal, *lisez* un seul.
Page 74, lig. 16, chambre privée, *lisez* chartre privée.
Page 99, lig. 7, la campagne, *lisez* sa compagne.
Pag. 105, lig. 1 & 2, les exclamations, *lisez* les acclamations.
Pag. 116, lig. dern. de Dieure, *lisez* de Dieuze.

TABLE

DU VOLUME D'AOUST.

AVENTURE merveilleuse de Jean de Passaw, page 3
Les Vengeances, *ou* Amour d'Alphonse Seguin & de Joséphine de Chiavera, 19
Aventure singulière de Jean de Tournemont & de Claudine des Cazolles, 59
Le Payſan Parvenu, 97
Suite des Amours des Déesses.
Les Amours de la Lune & d'Endymion, 183

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le Volume du mois d'Août de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 31 Juillet 1780. DE SANCY.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine.

De l'Imprimerie de Dumoulin, rue Christine.

BIBLIOTHEQ

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

SEPTEMBRE 1780.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
SEPTEMBRE 1780.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LE SONGE DE CUPIDON,
IMITATION du Poëme d'Ausone, qui commence par ces mots :

Aëris in campis, &c. AUS. Idyll. VI.

EXTRAIT D'UN MANUSCRIT.

L'AUTEUR de cette Imitation du plus agréable fragment de Poësie d'Ausone, s'est bien

gardé de lui donner le titre (si contraire au sujet & si opposé au goût) que lui ont appliqué les Editeurs de ce Poëte. L'Ecrivain moderne a compris que l'Idylle dont il s'agit étoit tronquée de tout son commencement, où le Lecteur doit apprendre que ce qu'il va lire est un *Songe de l'Amour*, ainsi qu'il résulte clairement des derniers vers (1). L'Imitateur a donc été très-fondé à rejetter le titre absurde de *Cupido cruci affixus*, ou de *Cupidon crucifié*, que l'Auteur ne peut avoir donné à son Ouvrage, dans lequel il feint que l'Amour a les mains liées derrière le dos; qu'en cet état, il est attaché à un tronc de myrte par des Nymphes ou Héroïnes irritées contre lui; qu'alors Vénus survient, qui, loin de plaindre son fils, le corrige elle-même avec un faisceau de roses. Nous avons, sans contredit, de grandes obligations aux Moines de s'être rendus pendant plusieurs siècles, les laborieux Copistes & les scrupuleux conservateurs des travaux de l'Antiquité, & de nous avoir ainsi transmis des trésors sans nombre, qui, sans eux, n'auroient pu échapper au naufrage des tems : mais il faut convenir que leur zèle à suppléer au défaut de titres dans la plupart des Pièces plus ou moins gracieuses des Anciens, n'a pas toujours été fort

(1) *Pulsâ tandem caligine somni*, &c.

heureux. Cet exemple-ci en seroit, au besoin, une preuve sans replique.

Avant de passer à l'Imitation du petit Poëme d'Ausone sur le *Rêve de l'Amour*, il convient de dire un mot de ce Poëte, la gloire de Bordeaux, & le plus ancien de tous les Hommes illustres dont s'honore la Guienne, puisqu'il fut Consul Romain, sous l'Empereur Gracien, l'an 379 de l'Ère Chrétienne. Quelques recherches sur la famille d'un Personnage aussi recommandable, pourront ne point paroître déplacées à ceux de nos Lecteurs à qui l'ancienne Histoire nationale n'offre rien d'indifférent.

Ausone se nommoit, en Latin, *Decius Magnus Ausonius*; il étoit fils de *Julius Ausonius*, Médecin célèbre, & d'*Æmilia Æonia*, dont le père étoit d'Autun, & la mère de Tarbes. Le père d'*Æmilia* se nommoit *Cæcilius Argicius Arborius*, d'une famille illustre dans tout l'Autunois & la Province Lyonnoise, mais qui fut proscrite à l'époque des trente Tyrans, vers l'an 268. Ausone prit le surnom de *Magnus*, en considération de son oncle maternel *Æmilius Magnus Arborius*, Orateur & Rhéteur fameux, dont l'éloquence se déploya à Toulouse, en Espagne & à Constantinople, & qui tint lieu à notre Poëte d'un second père, par le soin

particulier qu'il prit de ſon éducation & de ſes études. Cette heureuſe circonſtance procura à Auſone l'avantage d'être choiſi lui-même pour préſider à l'éducation de Gracien, jeune Céſar, qui, après la mort de Valentinien Premier, fut élevé à l'Empire, & qui, parvenu à ce rang ſuprême, nomma aux poſtes les plus relevés, & même à la dignité de Conſul, ſon Précepteur, quoique ſimple fils d'un Médecin; à-peu-près comme Charles IX, près de douze cents ans enſuite, nomma Amyot à celle de Grand-Aumônier de France.

Attuſia Lucana Sabina fut la digne moitié d'Auſone. Il étoit jeune quand il l'épouſa; il étoit jeune encore quand il la perdit; & quoiqu'il mourût vieux, & que le veuvage, ſelon ſon aveu, fût toujours pour lui *un état de privation*, il ne trouva perſonne digne de remplacer une telle épouſe. «Si celle (dit-il à l'Ombre de ſa femme) » qui ſe préſente pour te ſuccéder a » quelques défauts, je n'ai qu'à te la comparer » pour les appercevoir; & ſi, par hazard, elle » n'en a point, ſa perfection même me rappelle » Sabine.

» J'ai parfois (dit-il ailleurs) diſtribué » quelques grains d'encens à nos Laïs & à nos » Glycères: mais quand Sabine, en parcourant

» mes écrits, rencontre de tels noms, elle eſt » ſi sûre de ma foi, qu'elle ne voit dans ces » idoles de ma Muſe que des chimères de l'ima- » gination, des noms enfin dont les objets n'exiſtent » nulle part ».

Les bornes de cet Ouvrage ne nous permettant pas de plus longues recherches ſur Auſone, nous paſſons à ſon *Rêve d'Amour*, où l'Imitateur s'eſt permis pluſieurs changemens, en partant de l'idée, que chaque ſiècle a ſon goût & ſa manière.

MINERVE, cette Déeſſe de la Sageſſe, vint un jour au Tribunal de Jupiter lui faire ſes plaintes contre l'Amour. Il y avoit long-tems que le Souverain des Dieux avoit, ſur le compte de Cupidon, de fâcheux mémoires. Il eût voulu le corriger de ſes défauts : mais, dans un grand Empire, on tolère, on feint même de ne point voir les abus qu'on ne peut empêcher. Diſons tout ; l'Amour avoit eu l'adreſſe de rendre la plupart des Dieux, & Jupiter lui-même, complices des crimes qu'on lui reprochoit. Jupiter, du plus loin qu'il vit Miinerve, s'apperçut

qu'elle étoit irritée. — Voici encore une plaignante, dit-il en lui-même; &, sans l'égide qu'elle porte à son bras, & la chouette dont les aîles s'agitent sur sa tête, je l'eusse prise pour Junon, tant elle a l'air fâcheux & de mauvais présage. Vous verrai-je toujours, lui dit-il, ô ma fille, ce front grave & soucieux, qui vous fera bientôt paroître plus vieille & plus ridée que votre aïeul Saturne? La sagesse est, sans contredit, un trésor précieux: mais, par cette raison même, on ne doit jamais s'en faire un objet de tourment.

— Eh! qui pourroit, mon père, répondit la Déesse, retenir son indignation, ses cris même, quand on voit le fils de Vénus commettre chaque jour de nouveaux attentats? Au fond du bois sacré que planta, en mon honneur, le Peuple de Cécrops, dans le lieu le plus élevé d'Athènes, je méditois profondément sur les moyens de ramener l'âge d'or sur la terre, en y faisant régner la concorde & les arts, quand les serpens de ma Gorgone se sont mis tous ensemble à siffler. Cet avertissement me fait alors remarquer un enfant que je

n'avois pas encore apperçu, & qui se tenoit en embuscade derrière un olivier. Je reconnois le perfide Dieu de Paphos; &, dans le courroux que sa vue m'inspire, je cours à lui, la lance baissée, non pour lui faire aucun mal, mais pour l'éloigner de mon asyle, en lui inspirant quelque terreur. Cupidon ne fait que rire de ma colère & de ma lance; &, pour me témoigner le mépris qu'il en fait, il me décoche un trait qu'heureusement j'ai paré avec mon égide. Telle est, mon père, l'audace de l'enfant de Cypris. Si, par une prompte correction, vous n'arrêtez les excès de ce petit turbulent, qui ose s'attaquer à la Sagesse même, l'ordre sera bientôt banni du Ciel & de la terre; l'Univers se verra en proie aux flammes indiscrètes de Cythérée; & la Nature entière rentrera sous les loix de l'antique Chaos.

— Je sens, ma chère fille (reprit Jupiter), toute l'importance de votre plainte: mais, pour ne vous rien dissimuler, l'exécution du parti que vous me proposez m'embarrasse; car l'enfant malin qui vous a offenfée a des intelligences secrètes dans toutes les parties du monde;

& je ne puis sévir contre lui sans m'exposer à un mécontentement, peut-être même à un soulèvement général. A peine osé-je désormais le menacer; hier encore, ayant hasardé de le faire, il détourna sur moi la menace, & me donna à entendre qu'il sauroit bien, quand il le jugeroit à propos, me rendre cygne une seconde fois. Voyez donc, ma fille, à quel point votre demande est difficile à satisfaire. Cependant, je m'avise d'un moyen; envoyez-moi Morphée, qui préside aux rêves & aux visions fantastiques. Ce Dieu donne souvent d'excellens avis à ceux même qui n'en veulent recevoir de personne; il est peu de coupables qu'il n'inquiète dans les bras du sommeil, & à qui il ne présente un effrayant tableau de la punition réservée à leurs fautes. Essayons, dis-je, ce biais; &, puisque Cupidon, éveillé, n'est pas facile à punir, tentons au moins de le corriger par un songe —.

Minerve goûta le moyen proposé par Jupiter; elle lui amena Morphée, qui, après avoir pris les ordres du Souverain des Dieux, s'envola vers les bosquets d'Idalie, où le Sommeil, son frère, avoit

eu soin d'avance de verser ses pavots les plus soporifiques sur les yeux appesantis de l'Amour. La Nuit venoit d'étendre sur la Nature fatiguée ses ombres propices, & de substituer le plaisir ou le repos aux soins insensés, aux peines frivoles, aux travaux pénibles du jour.

Cupidon éprouve bientôt le charme puissant qu'exerce Morphée. Son ame est agitée de visions sinistres; il lui semble que, condamné par un arrêt des Destins, il est livré aux Euménides, qui le chassent devant elles au séjour ténébreux. Il franchit les neuf replis du Styx; & la rapidité de ses aîles le dérobe à l'action des flammes qui s'élèvent au-dessus des noirs torrens du Phlégéthon. Le voilà parvenu à la demeure paisible dont Virgile a fait la peinture; asyle particulier des Héros & des Héroïnes, dont l'unique crime est d'avoir eu un cœur trop sensible, & d'avoir trop légèrement cru aux vaines promesses dont l'enfant de Cypris les a bercés.

Là séjournent ces personnages qu'Erato, la plus tendre des Muses, ne cessera point de célébrer; Narcisse, trop épris de lui-même; Hyacinthe & Adonis,

dont la beauté fit la perte ; Crocus, à la chevelure safranée ; & cet infortuné Léandre, qui fit si cruellement naufrage dans le court trajet qui le séparoit de l'objet de sa passion.

La même foiblesse, qui a causé le trépas des plus célèbres Héroïnes, les suit encore parmi les Ombres : l'image de ce que leur passion poursuivit avec le plus d'ardeur, ou des sacrifices les plus chers qu'elles ont faits, ou du prix ingrat dont a été payée leur tendresse, est sans cesse présente à leur souvenir.

La présomptueuse Semelé, qui a désiré que le Dieu du tonnerre s'approchât d'elle dans toute sa gloire, se croit encore environnée de la foudre ; elle fuit, agitée d'une vaine terreur, & s'efforce d'éteindre les flammes chimériques qui paroissent, à ses yeux, consumer ses vêtemens, & prêtes à embraser l'Elysée même.

Cænis est redevenue fille ; elle est rappellée à son premier sexe, dont elle s'obstine encore à méconnoître les avantages. Elle soupire de nouveau, après la métamorphose que les Dieux lui avoient accordée. Elle se figure toujours que la Nature, marâtre envers la femme, a

réservé pour l'homme ses plus douces faveurs. Cænis est d'autant moins excusable, qu'elle a passé par les deux états de la question fameuse que Tirésie osa résoudre.

La fidelle Procris sourit à la vue de la blessure qui l'a précipitée aux rivages sombres: elle en chérit la cicatrice. C'est par un transport, un égarement d'amour, que son cher Céphale lui a porté le coup mortel. Elle lui montre encore l'endroit de son sein où la flèche jalouse a pénétré; & elle l'invite à lui donner, par une nouvelle mort, une nouvelle preuve de tendresse.

Pasiphaé, la fable de la Crète, n'en est pas quitte pour des prestiges agréables. Un délire odieux, une fureur sans nom, se sont emparés de ses sens. Des cornes imaginaires ont armé son front. Elle se figure avoir changé d'existence, & être l'une des génisses du pâturage de Gortine. L'Elysée flatte encore ses erreurs; & lui fournit, sans nombre, de fausses rivales qu'elle immole, sur les Autels, à son inconcevable jalousie.

Eriphyle a tout sacrifié au désir de briller & d'éclipser ses rivales en beauté.

Un collier d'or & de perles a piqué ſa vanité. Pour avoir ce joyau, elle a livré à une mort certaine ſon époux Amphiaraüs, qui, pourſuivant la vengeance de cette perfidie, a recommandé à ſon fils Alcméon d'immoler la coupable à ſes manes ſanglants. Alcméon, criminel à regret, & parricide par vertu, a rempli ſon funeſte devoir. Eriphyle eſt deſcendue chez les morts : mais Eriphyle, encore, s'occupe de joyaux & de parure. Chargée de colliers & de bracelets, elle introduiroit par ſon ambition la diſcorde & la guerre dans le ſéjour des Ombres, ſi une paix éternelle & imperturbable n'y régnoit, & ſi les limites de la vie n'étoient auſſi celles du crime.

Ariadne éplorée tient encore en ſa main, & regarde en pleurant le peloton de fil qu'elle prêta au volage Théſée, pour le tirer du labyrinthe. Elle ſe dit à elle même : Ah ! trop crédule Ariadne, que n'avois-tu également un moyen de pénétrer dans les replis d'un cœur perfide !

Illuſtre Laodamie, vertueuſe Princeſſe, honneur de la contrée Theſſalienne, tu étois promiſe au généreux Protéſilas,

avant qu'il partît pour le siége d'Ilion. Il fut, sur le rivage Troyen, la première victime de Mars. Tu ne pus te résoudre à survivre au Héros dont ton cœur avoit fait choix. Tu l'accompagnas chez Pluton: & l'asyle de la tombe, où toute flamme vient s'éteindre, vit s'allumer pour toi le flambeau d'Hymenée —.

Gloire de Lesbos, tendre Amante de Phaon, tu n'as pas les mêmes raisons que Laodamie, pour descendre sur les noires rives du Cocyte. — O Sapho! que fais-tu? quelle fureur aveugle & contraire à ton but, t'envoie charmer par tes plaintes mélodieuses les retraites silencieuses de l'Elysée? au moment où tu te donnes un dur trépas; au moment où, du haut de la roche Leucade, tu te précipites dans les flots écumans de la Mer Ionienne, Phaon n'est point chez les Morts. Il est allé oublier en Sicile les sermens qu'il te fit à Mitylène. Couché nonchalamment à l'ombre d'un saule, sur les gazons fleuris de l'Hybla, auprès de la blonde Galathée, il prête l'oreille à chaque bruit qu'il entend. Il craint que la Maîtresse qu'il trahit ne vienne le surprendre dans les

bras d'une rivale préférée. Ce n'eſt plus toi qu'il appréhende : il ne ſonge plus à Sapho. C'eſt Déione, ou Lycoris, qu'il cherche à tromper.

— Mais quelles ſont ces trois Héroïnes dont la main déſeſpérée eſt encore armée du glaive fatal qui a tranché leurs jours ? Ce ſont Thiſbé, Didon & Canacé. L'une tient l'épée d'un époux, l'autre d'un Hôte ingrat, & l'autre d'un frère —.

Telles ſont les victimes qu'Amour a faites, & qu'il croit voir en ſonge, avec une infinité d'autres dont une paſſion effrénée a fait également l'infortune. Cupidon les reconnoît ; il a tout lieu d'appréhender leur reſſentiment ; la terreur le ſaiſit : il chancèle ſur le ſentier inégal & gliſſant de la ténébreuſe demeure. Il eſpère, en ſecouant ſon flambeau, écarter ces ombres ennemies. Mais, à l'aide de ce mouvement, il produit une clarté inuſitée dans ce ſéjour, & qui le fait bientôt reconnoître. Vainement il agite ſes aîles dorées ; la crainte énerve leur reſſort, & leur éclat ne ſert qu'à le trahir. Cupidon eſt bientôt inveſti. Les Héroïnes le ſerrent de ſi près, qu'il ne ſauroit plus

fuir. Elles lui lient les mains derrière le dos avec un voile, & l'attachent en cet état au même tronc de myrte qui servit à la punition du fils de Cyniras, quand Proserpine irritée de ce que, même après le trépas, Adonis lui préféroit la Déesse de Cythère, le fit cruellement châtier par les Ministres de ses vengeances. Celles que les Héroïnes se proposent de tirer de l'Amour sont sans nombre, & toutes cruelles : ce sont les représailles des tourmens qu'il leur a fait éprouver. Lacets fatals, poisons stygiens, poignards acérés, glaives tranchans, rien n'est oublié pour son supplice. L'une prend en main une aiguille à tête ; & déclare qu'elle veut, avec sa pointe aiguë, tirer autant de sang des membres délicats de l'Amour, que l'Amour autrefois lui a fait verser de larmes.

Une autre s'arme d'un instrument semblable, & qu'elle destine à la même vengeance : mais elle y ajoute un raffinement de cruauté ; elle fait rougir, au flambeau de Cupidon, la pointe de la longue aiguille, pour en percer le Dieu qu'elle détèste.

A la vue de ces terribles appareils, le fils de Cythérée se croit perdu. Une sueur froide découle de toutes les parties de son corps. Un tremblement universel s'empare de lui. Il s'agite dans les bras du Sommeil. Il voudroit se plaindre, exprimer ses périls, & ne peut réussir qu'à faire entendre quelques cris inarticulés, parmi lesquels cependant on distingue le nom de sa mère. Sa mère survient.

A la vue de Vénus, toutes les Héroïnes se retirent quelques pas, par respect, & forment autour d'elle un grand cercle. Elle écoute leur murmure, & condamne son fils, mais se réserve sa punition. La Déesse demande aussi-tôt des verges de roses. On lui représente qu'il n'est point de rosier au-delà du Cocyte. — *Cherchez bien*, répond-elle, *dans le carquois de mon fils* —. La recherche se fait; & l'on y trouve effectivement, parmi des touffes de flèches, quelques rameaux de rosier, garnis d'une partie de leurs fleurs, & munis de toutes leurs épines. — C'est ce qu'il faut, dit Vénus; & Cupidon se souviendra, une autre fois, d'ôter les épines de ses roses —. Aussi-tôt le châtiment com-

mence ; il eſt cruel, ſans trêve, ſans clémence, égal à ſes crimes. Le ſang ruiſſelle à terre, & y fait naître des amaranthes & des hyacinthes, fleurs lugubres, & les ſeules auxquelles Proſerpine permette de croître dans ſon Empire.

Ce ſpectacle toucha de pitié les Héroïnes. Elles ne firent plus qu'un cri, pour demander grace à Cypris en faveur de ſon fils ; car il eſt du deſtin de l'Amour, de n'être jamais qu'imparfaitement brouillé avec les cœurs même qu'il a maltraités le plus, & de trouver de la compaſſion pour lui dans les ames pour leſquelles il en a eu le moins.

En ce moment l'Aurore radieuſe ouvre les portes de l'Orient ; le coq chante, & ſon chant bannit Morphée de la Terre. L'enfant aîlé s'éveille, frotte ſes yeux, bat des aîles & ſort de l'Elyſée par la porte d'ivoire.

Le ſouvenir du châtiment, qu'il n'a toutefois ſubi qu'en ſonge, n'eſt pas totalement ſans effet. Un mois entier s'écoula, durant lequel Cupidon ne fit que des

Amants heureux. Le mois suivant, l'incorrigible enfant oublia son rêve ; & le destin des cœurs tendres reprit son cours accoutumé.

TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

LA PRAZIMENE.

Le Sieur Le Maire est Auteur ou Traducteur de ce Roman. On l'attribue à Giblet, Auteur Italien. Quatre gros volumes, deux mille sept cents pages assez mal remplies, à dévorer; voilà le Roman. Mais Sémiramis y joue un rôle principal : les noms fameux ne peuvent être trop reproduits.

L'ORGUEILLEUSE Sémiramis, pendant vingt ans, redoutable par ses armes, admirée par ses vertus, venoit enfin de payer à l'Amour ce tribut qu'il fait obtenir tôt ou tard. Un jeune Chevalier, étranger, inconnu, mais vaillant, mais illustré par trente combats singuliers, fameux par autant de batailles gagnées, jeune, beau, Mars dans les camps, Adonis à la Cour, vint porter le trouble dans le cœur de Sémiramis, & flétrir sur son front les nombreux lauriers dont elle étoit couronnée. Vingt ans d'indifférence, vingt ans de gloire, une longue habitude de commander impérieusement à la moitié du globe conquis par elle, ne garantirent point Sémiramis d'une foiblesse. A ces traits, qui de nous ne reconnoît l'Amour? Méliſtrate aimoit Prazimène; Prazimène, plus jeune, plus belle que Sémiramis, devoit l'emporter sur une Reine, qui n'avoit que des couronnes à offrir. Méliſtrate, qui déjà avoit vaincu vingt Rois, & les avoit replacés sur leur Trône, où il avoit dédaigné de

s'asseoir, ne pouvoit être séduit par l'offre d'un Royaume. Sémiramis se flattoit cependant de triompher de sa répugnance. Eh! quelle Amante ne se flatte point!

Méliſtrate, attaché, malgré lui, à la Cour, obligé de suivre une Reine qui n'avoit avec lui qu'un entretien muet, trop expliqué par des soupirs, voyoit avec regret s'échapper les occasions brillantes d'acquérir de la gloire. — Vos Généraux, disoit-il à Sémiramis, cueillent dans ces momens, des lauriers, & moi je traîne obscurément dans ce Palais une inutile existence. Quels services puis-je vous rendre ici plus grands que ceux que mon bras vous rendroit peut-être à la tête de vos armées —? Sémiramis ne lui répondoit qu'en lui montrant une liste des Généraux qui avoient mordu la poussière. — Ah! Madame, ils revivront dans la Postérité : nos derniers neveux prononceront leur nom avec estime —. Mais vous aimez Prazimène; vous voulez la quitter —! Prazimène veut me voir glorieux, & je perds l'occasion de l'être —. Tels étoient les entretiens de Sémiramis & de Méliſtrate.

La Reine les dévoroit : Méliſtrate brûloit d'impatience.

Ninus, le meilleur des Rois que l'Aſſyrie ait produits, avoit remarqué le changement qui s'étoit opéré dans la conduite de Sémiramis. — Les voluptés du cabinet, lui dit un jour ce bon Roi, l'emportent ſur les travaux de la guerre. Vos boſquets autrefois étoient nos tentes, & vous préfériez le bruit des armes au murmure des ruiſſeaux. On vous trouvoit dans les Conſeils, au milieu des Guerriers; maintenant on ne vous trouve plus que dans vos jardins; & à votre ſuite, on ne voit que des Chanteurs, des Poëtes & des Architectes. La culture des fleurs vous occupe toute entière; vous métamorphoſez nos toits en ſuperbes jardins. Je ne vois plus briller dans vos yeux ce feu guerrier qui les rendoit terribles. Vos traits ſont adoucis, votre accent eſt plus tendre, votre parure eſt recherchée. O Sémiramis! renoncez à ces ſoins frivoles; n'oubliez point votre gloire paſſée. Si c'eſt pour Ninus que vous vous abaiſſez à ces vains détails, apprenez qu'il n'en a pas beſoin, & qu'il eſt plus content de

de vous presser dans ses bras, au retour d'un combat, & d'essuyer la sueur de votre front, que de respirer avec mollesse auprès de vous des parfums voluptueux. Faites cesser les bruits offensans qui courent, à votre honte; Sémiramis, occupez-vous de régner, & ne cherchez point à plaire —.

Sémiramis sentit vivement le reproche. Il n'étoit plus tems de revenir sur ses pas. Mais un incident put faire croire à Ninus qu'elle avoit écouté ses conseils avec fruit. Importunée par les représentations de Méliſtrate, qui vouloit aller combattre, elle reprit son armure, & se mit à la tête des troupes. Le Monarque, trompé par ces apparences, lui rendit sa tendresse. Successivement, il remit dans ses mains les rênes du Gouvernement. Sémiramis, absolue dans la paix & dans la guerre, accoutuma les Babyloniens à ne recevoir des ordres que d'elle. Le nom de Ninus fut presque oublié. Méliſtrate, employé dans les armées, & partageant dans les Provinces sa puissance, paroissoit enorgueilli d'un emploi si honorable. Elle crut qu'il s'accoutumeroit à l'au-

torité, & que le moyen infaillible de vaincre son indifférence pour elle seroit de lui donner, avec sa main, le sceptre d'Assyrie. De ce moment, les jours de Ninus furent proscrits ; & Sémiramis ne s'occupa plus que du projet de régner sans partage. Ninus, qui n'avoit d'autre ambition que celle de rendre ses Sujets heureux, & qui ne trouvoit sur le Trône que ce seul plaisir, consentit, sans peine, à abjurer le pouvoir suprême, bien sûr qu'il conserveroit toujours celui de faire du bien.

Ninus fit assembler ses principaux Ministres, tous les Grands de l'État, & déclara, au milieu de cette auguste assemblée, qu'il abdiquoit la Couronne, & la posa lui-même sur la tête de Sémiramis. La Nation en corps approuva l'action de Ninus, & Sémiramis fut Reine. Ce n'étoit pas assez pour elle. Tant que Ninus vivroit, il étoit un obstacle à son bonheur.

Elle découvrit les secrets de son ame à Merzabane, un des plus grands Seigneurs d'Assyrie, de la fidélité duquel elle étoit sûre. Merzabane, vieilli dans les em-

plois, accoutumé à l'obéiſſance par l'ambition, promit un crime, quoiqu'il en jugeât les motifs.

Ninus, ſatisfait d'avoir ceſſé d'être le Roi de ſes Sujets, ſe promettoit plus de bonheur avec plus de tranquillité dans les bras de ſa femme. Mais la même nuit qu'il croyoit devoir être la plus douce de toutes celles qu'il eût paſſées, cette nuit où il ſe flattoit que Sémiramis, mêlant au langage de l'amour celui de la reconnoiſſance, verſeroit dans ſon ſein des larmes de joie; cette même nuit, il périt ſous le fer de l'aſſaſſin. A peine le ſoleil avoit lancé ſes premiers rayons, que, du haut d'une des tours du Palais, des Hérauts d'armes crièrent: *Ninus eſt mort.* Le Peuple, à ce cri terrible, ſoupçonna un crime, murmura, s'attroupa autour du Palais. Qu'un Grand d'Aſſyrie ſe fût mis à la tête, c'en étoit fait de Sémiramis, & Ninus étoit vengé. Mais les Seigneurs de la Cour gardèrent le ſilence. Sémiramis, qui régnoit depuis ſi longtems, ſe ſervit du moyen qui eſt ſi puiſſant ſur le Peuple; elle fit de grandes largeſſes, répandit l'or & l'argent dans les places publiques, donna par-tout des

ſpectacles magnifiques ; le Peuple s'écria preſqu'auſſi-tôt : *Vive Sémiramis !*

La Reine avoit feint la plus grande ſurpriſe & la plus grande douleur à la mort inopinée de Ninus. Ne pouvant le venger, diſoit-elle, elle lui éleva, à grands frais, un pompeux mauſolée : le Peuple, toujours trompé par les formes, n'accuſa plus Sémiramis du meurtre de ſon époux. La paſſion de la Reine étoit portée à un tel excès, qu'elle ne permettoit plus de délais. Un ſi grand crime méritoit un prompt ſalaire. Méliſtrate, alors Gouverneur de la Bactrie, étoit trop éloigné de Babylone pour être inſtruit des circonſtances de la mort de Ninus. Il plaignit ce grand Roi : Sémiramis ſe hâta de lui dépêcher des Couriers, avec ordre de revenir promptement. *Venez*, lui écrivoit-elle, *j'ai beſoin de vos conſeils ; vous ſeul, beau Méliſtrate, pouvez conſoler Sémiramis. Venez ; vous n'êtes point né pour gouverner obſcurément une Province : un Trône vous attend, un Trône & Sémiramis.*

Méliſtrate, bien diſpoſé à rejetter les offres de la Reine, mais ne voulant point lui donner des témoignages de dédain,

se mit en marche. Il approchoit des confins d'Assyrie ; des signes épouvantables se présentoient à lui, dans les Cieux & sur la terre. La nuit, il entendoit des murmures sourds, qui se prolongeoient en échos lamentables. Il résolut de consulter un Oracle. Un Temple n'étoit pas éloigné de sa route ; il y porta ses pas. A son aspect, les portes d'airain retentirent, & roulèrent avec bruit sur leurs énormes gonds. Le feu, que les Prêtres entretenoient sur l'autel, & que les Assyriens avoient reçu pour culte des Chaldéens, s'éteignit ; une fumée épaisse investissoit le sanctuaire, & des traces de sang rougissoient le marbre. Méliſtrate, effrayé, implora l'Oracle. La statue s'anima au bruit de la foudre, & prononça ces paroles, à la lueur des éclairs : *Un fils qui n'a point de père égorgera sa mère pour venger son père ; tuera, pour sortir des fers, celui dont il se croit fils. Merzabane & Sémiramis cesseront de vivre. Méliſtrate, dont la destinée est réservée à de grandes choses, ne doit voir Sémiramis que quand un second Oracle l'ordonnera ; qu'il retourne sur ses pas ... Malheureux*

Méliſtrate ! malheureux Ninus ! cruelle Sémiramis !

Méliſtrate jure d'obéir à l'Oracle, & retourne en Bactrie. Sémiramis, déſeſpérée de ſes refus, prie, menace en vain; fait veiller de près Prazimène, pour retenir, par elle, Méliſtrate, qui pouvoit s'éloigner pour jamais de ſes Etats. Cependant les remords la pourſuivoient; le ſpectre ſanglant de Ninus ſe préſentoit à elle toutes les nuits : la voix de Ninus la menaçoit d'une vengeance terrible. Elle conſulta l'Oracle, pour obtenir le calme qu'elle déſiroit. L'Oracle lui répétoit : « *Méliſtrate ſeul mettra un* » *terme à tes maux ; Méliſtrate doit ré-* » *gner dans Babylone* ». Sémiramis, s'abuſant ſur le ſens de l'Oracle, s'imaginoit que Méliſtrate devoit la conſoler, en lui donnant ſa main. — Pourquoi me fuyez-vous, écrivoit-elle, inſenſible Méliſtrate ? Le Trône d'Aſſyrie n'a-t-il point de charmes pour vous ? Les Dieux & l'Amour vous y appellent. Venez ; voudriez-vous y être aſſis ſans moi ? Ingrat Méliſtrate ! Sémiramis le partageant avec vous, vous le rendroit-elle odieux — ? Méliſtrate, retenu par l'Ora-

cle, répondoit par des refus opiniâtres, & menaçoit Sémiramis d'abandonner son Royaume. — Nous ne pouvons, lui écrivoit-il, nous rencontrer jamais: les Dieux nous le défendent. Sémiramis, si j'en crois des bruits qui courent, à votre honte, Ninus n'a reçu la mort que par vos ordres. Je ne m'assoierai jamais sur un Trône que vous avez souillé. Né Soldat, inconnu, honoré de la tendresse de Prazimène, je borne tous mes vœux au bonheur de lui plaire. Renvoyez-moi Prazimène —. Sémiramis, n'ayant rien pu gagner par la prière, se décida à recourir à la force. L'Oracle étoit précis; point de repos pour elle sans Méliſtrate: l'Oracle n'avoit point dit quels moyens elle pouvoit employer. Elle se crut maîtresse de faire elle-même sa destinée. Une Garde nombreuse fut envoyée dans la Bactrie, avec ordre de surprendre Méliſtrate. Oronclide, fils de Merzabane, commandoit l'escorte. Méliſtrate fut surpris sans défense, & emmené prisonnier. Prazimène, à qui Sémiramis venoit de laisser un peu de liberté, ayant appris la détention de Méliſtrate, & qu'on l'emmenoit à Babylone, craignant que Sé-

miramis n'eût le projet d'attenter à ſes jours, réſolut de le délivrer elle-même, en tuant Oronclide. Elle ſe traveſtit, s'éloigna de Babylone pendant la nuit, & fut aſſez heureuſe pour rencontrer la Garde de Méliſtrate. Sa jeuneſſe, ſon air étranger, n'inſpirèrent aucun ſoupçon. Ayant gagné un des Gardes de Méliſtrate, elle put s'introduire dans ſon appartement. Oronclide s'y étoit fait élever un lit. Prazimène s'avance, & s'applaudit du meurtre heureux qu'elle va commettre; mais, trompée, elle s'approche du lit de Méliſtrate, & plonge un poignard dans le ſein de ſon Amant, croyant frapper Oronclide. La voix de Méliſtrate mourant la tira de ſon erreur. Je meurs, s'écria-t-il. A ce cri, Prazimène effrayée répond par un cri déchirant. Oronclide s'éveille, & découvre, à la lueur d'un flambeau qu'on apporte, Méliſtrate ſanglant, & Prazimène qui le preſſe dans ſes bras. — Qu'ai-je fait, s'écrioit-elle? tes jours que je voulois conſerver, c'eſt moi qui les termine par un meurtre affreux. — Quel étoit votre deſſein, lui répond Méliſtrate? — De briſer tes fers, de te dérober à la ven-

geance de Sémiramis : c'eſt dans le ſein d'Oronclide que ma main a cru plonger ce fer ; tu péris, Méliſtrate, par mes coups. — Conſolez-vous, chère Prazimène : les Deſtins ſans doute ont conduit votre main. Je vous revois ; laiſſez-moi jouir de ce bonheur . . . . —. De prompts ſecours étanchèrent le ſang ; & les plaies ne furent point jugées mortelles. Oronclide, à l'aſpect de Prazimène, ſentit ſa fidélité chanceler. —Si j'étois sûr, s'écrioit-il, d'un peu de reconnoiſſance, je ne balancerois pas à délivrer Méliſtrate—. De jour en jour, ſes motifs s'animèrent. c'étoit trop peu de la reconnoiſſance : l'amour enfin exigea un plus doux ſalaire. — Je viens, dit-il à Prazimène, vous offrir la liberté de Méliſtrate ; je viens vous faciliter ſa fuite. Mais, Madame, quand je trahis Sémiramis, quand je m'expoſe à toute ſa colère, croyez-vous qu'un léger ſouvenir puiſſe me ſatisfaire ? — Qu'exigez-vous de moi, Seigneur ? vous ſavez que j'aime Méliſtrate. — Vous l'aimez donc au point ? . . . . . — La mort ſeule peut nous déſunir. — Je ne peux donc lui rendre la liberté ? — Seigneur, ſoyez généreux, briſez ſes fers :

content de ſon eſtime, content de mon amitié, fuyez ſur ſes pas ; devenez le compagnon de ſes travaux, & le rival de ſa gloire ; mépriſez Sémiramis, qui donne des ordres barbares, & n'a que des deſſeins criminels ; l'amour, ſans le bonheur de plaire, n'eſt qu'une erreur. — Madame, né dans les camps, & ſenſible à la beauté, j'aime, je parle, & ne raiſonne point. J'ai parlé, vous dédaignez mon hommage ? votre Amant, objet de ma haine, devient la victime de ma fureur ... Nous ne partirons pas de quelques jours : ſongez-y, Madame ; ſi Méliſtrate eſt conduit à Babylone, vous êtes cauſe de ſa mort —.

Prazimène laiſſa ſortir Oronclide ſans le flatter du moindre eſpoir. Elle ſavoit tout ce que Méliſtrate avoit à craindre de Sémiramis. Cruelle alternative ! le voir périr, ou feindre de devenir infidelle ! Sa vertu s'oppoſoit à tous les tempéramens : l'amour étoit moins farouche. Quelques inſtans de feinte conſervoient les jours de Méliſtrate. Après bien des combats, elle ſe réſolut à feindre. Oronclide, trompé par les apparences, crut que le cœur de Prazimène avoit été capable de

changer. Il se livra lui-même sans défense, & rendit bien plus faciles les moyens dont Prazimène vouloit se servir pour le tromper. Un second entretien devenoit nécessaire; Oronclide le sollicita. Il trouva Prazimène mieux disposée? il put parler long-tems sans être interrompu; enfin, Prazimène rompit le silence. — La liberté de Méliſtrate, dites-vous, est le prix de ma complaisance; qu'il soit donc libre: qu'il parte; vous devez m'entendre, Oronclide, ajouta-t-elle en rougissant; qu'il parte, je reste. — Cette nuit, Madame, cette nuit même il sera libre: l'aurore le verra bien loin de ces murs. — L'aurore, reprit-elle, sera témoin de plus d'un changement. Je vous attends demain —.

Oronclide rompit lui-même les fers de Méliſtrate, & le conduisit, dans la nuit, par des sentiers détournés hors de l'enceinte que les Gardes de Sémiramis surveilloient. Qu'il lui tarda de voir arriver le lever de l'aurore! L'aurore parut: Prazimène l'attendoit. Elle n'avoit point fermé l'œil de toute la nuit. On s'imagine bien que parmi tous les projets qu'elle auroit pu former, celui de rendre Oronclide

heureux ne s'étoit point préſenté à ſon eſprit. Long-tems elle s'étoit arrêtée à celui qui lui procureroit une mort sûre. Mais ayant mis par hazard la tête à la fenêtre de ſon appartement, elle avoit changé tout-à-coup de deſſein. Sa fenêtre donnoit ſur un grand fleuve, qui baignoit les murs du Palais; elle préféra de s'y précipiter : un haſard heureux pouvoit lui conſerver la vie. Elle vit entrer Oronclide, ſans effroi, dans ſon appartement. — Madame, lui dit-il, Méliſtrate eſt ſauvé : il n'a plus rien à craindre de Sémiramis. J'ai dégagé ma parole; mon exemple vous reſte à imiter. — Tu vas voir de quelle manière il m'eſt permis de m'affranchir de mes engagemens. Regarde, Oronclide, & ſuis-moi ſi tu veux me poſſéder —. Auſſi-tôt, elle s'élance dans le fleuve ; les flots écumans la roulent avec impétuoſité, & la dérobent à l'inſtant même aux yeux d'Oronclide, qui, furieux de voir ſa proie lui échapper, prend ſon poignard & ſe frappe. Il appelle à grands cris les Gardes, & leur apprend que Méliſtrate & Prazimène, après l'avoir percé de coups, s'étoient précipités dans le fleuve. Les Gardes,

trompés par ce récit imposteur, & par les blessures d'Oronclide, le dérobèrent à la vengeance de Sémiramis, qui ne lui eût point pardonné d'avoir facilité la fuite de Méliſtrate.

A cette nouvelle, Sémiramis s'abandonna à toutes les fureurs du désespoir. Elle fit proclamer, dans toutes les Provinces de son Royaume, & des Rois ses tributaires, un ordre d'arrêter Méliſtrate, & promit une grande récompense à celui qui le retiendroit prisonnier. En même tems, elle prononça les plus grandes peines contre celui qui, en voulant l'arrêter, attenteroit à sa vie. Méliſtrate avoit parcouru d'immenses déserts, & étoit enfin arrivé en Hyrcanie. Coriandre, Roi de ces brûlans Pays, avoit déclaré la guerre au Roi de Margiane. Méliſtrate, dont la réputation étoit déjà célèbre, ne tarda pas à obtenir le commandement absolu des armées de Coriandre, & à fixer la victoire sous ses enseignes. Coriandre avoit une sœur. La Princesse Clazimène ne vit point sans émotion le vaillant Méliſtrate. L'amour prévint dans son cœur la réflexion; elle aima sans s'inquiéter si elle seroit aimée.

Le Héros venoit de battre les Margiens ; l'Hyrcanie, long-tems attaquée par eux, n'avoit réſiſté que par deux eſpèces de prodiges ; la Margiane conquiſe agrandiſſoit les Etats de Coriandre, & faiſoit d'un petit Souverain un grand Monarque. Clazimène demanda le triomphe pour Méliſtrate, & l'obtint. Le jour déſigné pour cette entrée publique fut un jour de fête. Les rues étoient jonchées de fleurs, & de toutes les fenêtres pendoient des couronnes de laurier, dans leſquelles on liſoit les lettres initiales de Méliſtrate & de Coriandre ; des arcs triomphaux étoient dreſſés dans les rues principales par où il devoit paſſer. Les équipages des Margiens priſonniers ouvrirent la marche ; enſuite venoit, au ſon des inſtrumens guerriers, l'Infanterie Hyrcanienne, portant les dépouilles des ennemis ; après elle venoit la Cavalerie, chaque cavalier conduiſant un cheval pris ſur l'ennemi, & l'armure du vaincu, qui ſuivoit, attachée à la queue du cheval du vainqueur. Le char de Méliſtrate étoit traîné par les Margiens enchaînés ; les Généraux priſonniers marchoient devant lui. Il étoit aſſis ſur ſon char ; à ſes pieds

étoient posés le sceptre, la couronne & l'épée du Roi vaincu. Les Peuples Hyrcaniens fermoient cette marche pompeuse, & la rendoient plus belle encore par leurs acclamations & leurs chansons guerrières. A la porte du Palais, le Roi, en habits de cérémonie, entouré des Grands-Officiers de la Couronne, & d'une Garde nombreuse, attendoit le vainqueur. A son approche, il descendit les marches, & s'avança vers lui; Méliſtrate en fit autant, & présenta à Coriandre la couronne du Roi vaincu. Coriandre la reçut de ses mains, & la posa sur la tête de Méliſtrate. — Cette couronne doit être portée par vous toute la journée, dit-il; c'est un ancien usage qui apprend aux Peuples à respecter les Généraux, & à croire qu'il n'y a pas bien loin de celui qui gagne les couronnes, à celui que le hasard fit naître pour les porter —. Clazimène l'attendoit dans l'intérieur du Palais, magnifiquement parée, & accompagnée des plus belles Dames de la Cour. Aussi-tôt qu'il se présenta, elles lui jettèrent des fleurs, & chantèrent les hymnes de la victoire, où le nom de Méliſtrate avoit trouvé

place. — C'eſt à la Gloire, diſoient-elles, à immortaliſer vos travaux; c'eſt à l'Amour à les récompenſer. Aimez, jeune Guerrier: la Gloire, ſans l'Amour, n'eſt qu'une pompeuſe chimère —. Auſſi-tôt Clazimène, prenant Méliſtrate par la main, le conduiſit dans une longue galerie, où on voyoit les portraits de tous les Guerriers célèbres, d'un côté; & vis-à-vis, ceux de leurs Maîtreſſes. Pluſieurs d'entr'eux avoient en regard le portrait de différentes Maîtreſſes. La guerre n'avoit eu que de courts momens: l'amour avoit rempli la plus belle partie de leurs journées. Au bout de cette galerie, & ſur la même ligne, Méliſtrate vit ſon portrait ſuſpendu. — Cette place vous étoit due, lui dit Clazimène —. En face, mais placé ſur une table, étoit le portrait de Clazimène. — C'eſt votre image, lui dit Méliſtrate; mais je ne crois pas que ce ſoit-là ſa place. — Je devois le prévoir, répondit triſtement la Princeſſe. Oui, jamais le portrait de Clazimène n'aura le bonheur d'être devant le vôtre. Elle vous eſt ſi indifférente —! Non, Madame, reprit Meliſtrate, embarraſſé; j'ai les yeux ouverts ſur les beautés de

Clazimène : je les admire ; & pour elle, il n'eſt rien de ſi périlleux que je ne puſſe entreprendre pour lui prouver . . .— Ah ! quel langage, reprit la Princeſſe ! il m'éclaire : mais il ne ſuffit pas que vous vous expliquiez par de l'embarras ; un plus long entretien importe à tous deux ; & je veux vous voir aujourd'hui même ſous ces magnifiques berceaux, qui terminent, au couchant, l'amphithéâtre ſuperbe que vous voyez. Dérobez-vous à des acclamations importunes : les momens ſont précieux pour moi ; vous aurez l'honnêteté de ne vous pas faire atendre —. A ces mots, elle ſe ſépara de Méliſtrate, que toute la Cour s'empreſſa d'environner. Il n'étoit pas un ſeul des Grands d'Hyrcanie qui ne fût jaloux de ſa valeur, pas une des plus belles Dames qui ne déſirât de tenir ce grand vainqueur à ſes pieds. Un repas ſplendide fut ſervi aux principaux de la Cour. Méliſtrate prit place à la droite du Roi, qui lui permit de jouir, pendant tout le dîner, des honneurs de la Royauté. Les danſes terminèrent la fête : mais Méliſtrate refuſa de danſer. Il avoit accordé à l'uſage tout ce qu'il avoit droit d'exiger ; il n'étoit point dans une ſituation d'eſprit

capable de lui permettre de se livrer à la joie. Séparé de Prazimène, pouvoit-il goûter un moment de plaisir? — Où est-elle, s'écrioit-il, à demi-voix? Prazimène, où êtes-vous —? Il se déroba à la foule, & s'égara dans les jardins du Palais. Clazimène s'y promenoit déjà. Il prit une allée opposée, & d'allées en allées, il s'éloigna, sans avoir dessein de la fuir: sa douleur l'entraînoit vers les massifs les plus sombres. Arrivé dans le plus épais du bois, il se laisse tomber sur le gazon, & jette son casque sur l'herbe. — Prazimène! ma chère Prazimène! où êtes-vous? Que m'importent ces vains honneurs! dissipation inutile! chimères trompeuses! j'aime ... Ce n'est point la gloire que je demande. Ah! Prazimène! où êtes-vous —? Il reprit son casque qu'il tenoit suspendu par son panache, nonchalamment; se releva, & continua sa promenade. Sa vue étoit continuellement frappée des beautés majestueuses que l'Art avoit mariées à la Nature. Le jardin, élevé sur les plans de ceux de Sémiramis, n'offroit par-tout que des masses imposantes: des allées à perte de vue, & d'une élévation étonnante, sembloient agrandir l'espace & la pensée. Ici, des bassins

tranquilles, autour desquels croissoient, parmi les gazons, des violettes & des muguets; là, une cascade bruyante, qui rouloit dessus une grotte qui sembloit fermée par une nappe d'eau, pour dérober deux Amans aux regards indiscrets. Mélistrate soupira devant la grotte. — Ah! Prazimène! où êtes-vous? — Plus loin, des plants d'orangers répandoient une vapeur pénétrante, qui faisoit palpiter le cœur. Il cueillit un rameau d'oranger; &, trompé par sa pensée, il se tourna comme pour chercher son Amante. — Ah! Prazimène, dit-il douloureusement, où êtes-vous —? & le rameau s'échappa de ses mains. Monté ensuite sur une plate-forme, d'où son œil commandoit sur une plaine riante, terminée par une chaîne de côteaux fertiles, il vit venir à lui Clazimène. — Ah! s'écria-t-il encore une fois en l'appercevant: ah! Prazimène, où êtes-vous —?

Cependant il s'avança, par respect, vers Clazimène. — Je vous retrouve, lui dit-elle; je vous ai long-tems cherché. — Si j'avois pu l'imaginer, Princesse, vous m'auriez vu accourir au-devant de vos pas. — Que cet empresse-

ment m'auroit flattée ! Mais vous êtes sans empressement pour moi. La gloire vous occupe tout entier ; la gloire vaut-elle le bonheur d'être aimé — ? Mélistrate ne pouvoit que soupirer & se taire. Il eût été indiscret de lui dire : J'aime une autre que vous. Clazimène le crut insensible. Le soin de réduire un indifférent, est celui dont une femme, tourmentée par l'amour, se charge le plus volontiers.

Clazimène apprit à Mélistrate que les Hyrcaniens devoient célébrer une fête brillante : c'étoit la fête de la Beauté. Huit jours avant qu'elle commençât, toutes celles qui prétendoient au triomphe venoient se présenter devant des Juges nommés pour prononcer : elles faisoient inscrire leur nom. On plaçoit la liste sous le péristile d'un Temple, dans l'intérieur duquel étoient suspendus tous les portraits des concurrentes. Les Hyrcaniens venoient se faire inscrire à leur tour : les Juges choisissoient les mieux faits, & en fixoient le nombre. Ils nommoient, chacun, celle à qui ils donnoient la préférence, & cette préférence devoit être soutenue dans un combat. Celui qui avoit été

assez heureux pour l'emporter sur ses rivaux d'armes, pouvoit choisir parmi les Beautés Hyrcaniennes celle qu'il seroit flatté d'avoir pour épouse. La jeune Hyrcanienne étoit obligée de l'accepter. Il n'y avoit pas sur ce point de loi écrite, mais un long usage avoit force de loi; & il étoit sans exemple qu'une Hyrcanienne eût refusé pour époux le plus vaillant, le plus adroit & le mieux fait des Hyrcaniens : tant de qualités restent rarement sans récompense. Si l'Hyrcanien refusoit d'en choisir une pour épouse, il étoit condamné à sortir de la Capitale pendant un mois, & à renoncer aux douceurs du mariage. Il n'y avoit qu'un grand service rendu à l'État qui pût donner le droit d'enfreindre un usage si antique & si respecté. Les Hyrcaniennes, outre la beauté, devoient encore réunir tous les dons de plaire. Etre belle, ce n'est encore qu'une ébauche de la beauté; être aimable, c'est plus qu'être belle. Elles prenoient place en rond sur un tertre surmonté par un dais de feuillages, dans lequel étoient entrelacés des rubans de diverses couleurs, d'où pendoient des couronnes. Elles dansoient, chantoient,

disſertoient chacune à leur tour; & celles qui réuniſſoient autant d'agrémens que de beauté, avoient ſeules droit à la préférence, &, pendant toute leur vie, jouiſſoient d'une conſidération inouïe; elles avoient ſur leurs maris une pleine puiſſance; elles pouvoient ſe plaindre, & les répudier: mais il étoit rare qu'un mari ceſsât de reſpecter l'épouſe aimable & belle qu'il avoit choiſie. Peu s'étoient affranchis de ce double empire. On peut rompre les fers d'une belle femme; mais on n'a jamais aſſez de forces pour oublier une femme aimable.

De cette fête charmante naiſſoit une émulation eſtimable: les froids principes de l'éducation étoient réchauffés par les motifs de l'amour-propre. L'étude de l'art de plaire étoit la plus cultivée: (ſous cette dénomination nos Françoiſes ſont priées de ne pas entendre l'étude des frivolités). Tous les moyens raiſonnables étoient employés, toutes les lectures, toutes les connoiſſances. Les productions de l'eſprit étoient auprès des toilettes; & les femmes trouvoient à s'inſtruire, preſqu'autant de plaiſir qu'à ſe parer: il n'y avoit point de Pays où elles fuſſent au-

tant dignes d'amour & de respect. Un seul reproche pouvoit leur être fait : l'envie de plaire rendoit leurs propres victimes, celles qui acquéroient un embonpoint trop visible.

Le prix d'une riche taille, qui n'est qu'une beauté de convention, faisoit perdre à l'embonpoint beaucoup de ses avantages. Au lieu d'admirer la blancheur des chairs, l'arrondissement des formes qui rendent les mouvemens plus moëlleux, le contour proportionné d'une taille haute avec le reste du corps, les Hyrcaniennes en rougissoient, & se mettoient journellement à la torture, en s'emprisonnant dans des corps de baleine, lassés & serrés, & en buvant des oxicrats destructeurs, qui, en préparant une maigreur factice, attaquent les sources de la santé, & procurent à la fleur du bel âge, une vieillesse précoce. Le préjugé étoit si invétéré, que les plus raisonnables ne s'en défendoient point.

Les Hyrcaniens atteignoient au bonheur de plaire par d'autres voies. Ils cultivoient tous les exercices qui développent les graces, la souplesse & la vigueur. Ils couroient sur des chevaux,

nourris & élevés dans la Mauritanie, & preſqu'indomptés, ſans bride & ſans ſelle, quelquefois aſſis ſur un ſeul genou. Ils ſautoient avec une agilité incroyable, lançoient des flèches avec juſteſſe, forçoient les daims à la courſe, & danſoient avec la plus grande légèreté. Guerriers & braves, accoutumés à s'exercer dans leurs foyers à la joûte & à la lutte, à voir couler leur ſang dans les jeux, ils couroient aux combats. Le front le plus aguerri des phalanges ennemies ne pouvoit jamais ſoutenir leur premier choc. Ils n'avoient point la rudeſſe de mœurs que donnent la guerre & les exercices du corps. Ce n'étoit qu'une étude chez eux : le caractère aſſoupli par tous les contraires, reſtoit un, & le déſir de plaire le dominoit. Il falloit les voir au ſortir du camp, ou de la lice : en eſſuyant la ſueur de leur front, ils cueilloient des fleurs, & s'empreſſoient de les offrir : ils chantoient & ſoupiroient. Leurs voix s'adouciſſoient. C'étoit Mars poli par l'Amour.

Avec quel concours ils ſe préparoient pour la fête ! Ils déſiroient tous être vainqueurs, & avoir la pomme à offrir à celle

ceux qu'ils aimoient. Les listes étoient déjà dressées : déjà on voyoit dans le Temple les portraits des Hyrcaniennes qui venoient disputer le prix. Melistrate y vit avec étonnement le portrait d'une Négresse. Il est vrai que rien, sous le Ciel, n'étoit aussi parfait qu'elle. C'étoient les proportions les plus exactes, & le plus beau fini. Son étonnement s'accrut bien davantage, après un long examen. C'étoient les traits de Prazimène. Vingt fois son cœur dit : *C'est elle.* Ses yeux trompés par la couleur, n'osèrent la reconnoître. Il ne pouvoit plus s'éloigner de cette ressemblance chérie ; il y revenoit involontairement. — Ah ! Prazimène, s'écrioit-il, Prazimène, où êtes-vous —?

Pendant qu'il considéroit ce portrait, la Négresse, & toutes les Hircaniennes marchant à la suite du Roi, traversèrent la galerie. Indifférent, & presque distrait, il laissa passer Clazimène & ses compagnes, sans avoir l'air de les avoir apperçues : mais la Négresse le préoccupa entièrement. Il osa demander au Roi depuis quel jour cette Beauté Africaine étoit arrivée dans ses Etats. — Il y a huit

jours, répondit le Monarque ; elle vient disputer le prix de la fête. — Elle l'obtiendra, reprit Meliſtrate ; & ſi elle devient elle-même le prix du plus vaillant, de ce moment j'entre en lice. — Vous viendrez donc me la diſputer, ajouta le Roi ? — Je ſens que j'y ſerai contraint. — Mais je l'aime avec idolâtrie. — Je ne puis en dire autant, mais je ne la verrai point ſans peine orner le triomphe d'un autre. — Je vous dis que je l'aime, reprit le Monarque d'un ton animé : vous ne voudriez pas vous meſurer contre un Roi ? — Un Roi ! reprit Meliſtrate avec fierté : oubliez-vous qui je ſuis ! celui qui fait les Rois peut bien les combattre en perſonne. — Nous combattrons, répondit le Monarque —. La Négreſſe, qui entendoit ce diſcours, paroiſſoit l'approuver. Ses yeux ſembloient chercher, de préférence, Méliſtrate. Méliſtrate ſe diſpoſa à paroître à la fête : mais la réflexion le ramenoit à Prazimène. Il s'accuſa de ſentir tant, pour la Négreſſe. — Ah ! Prazimène, où êtes-vous —?

Diſons maintenant où ſe trouvoit Prazimène. Elle n'étoit pas bien éloignée de

Méliſtrate. Il venoit de la voir ; elle l'avoit entendu. En un mot, c'étoit la Négreſſe. Reprenons ſon hiſtoire. Nos Lecteurs l'ont vue ſe précipiter dans le fleuve. Un tronc d'arbre flottant s'étoit trouvé ſous ſa main : elle s'en étoit ſaiſie ; & le courant de l'eau l'avoit conduite qu'aux frontières d'Hyrcanie. Là elle avoit appris par la Renommée que Méliſtrate, vainqueur des Margiens, étoit devenu le Libérateur de l'Hyrcanie. Raſſurée ſur ſon ſort, elle prit la route de la Capitale, ſe félicitant d'avoir échappé aux fers de Sémiramis, & aux pourſuites d'Oronclide. A meſure qu'elle avançoit, de nouveaux bruits vinrent alarmer ſa tendreſſe. L'hymen de Clazimène & de Méliſtrate paroiſſoit décidé ; & ces deux futurs époux devoient s'aſſeoir ſur le Trône de Margiane. Ces bruits ſe confirmant de plus en plus, Prazimène ne put s'empêcher d'y ajouter foi. Elle ſe hâtoit d'arriver, pour être témoin de cet hymen, & mourir.

Sur ſa route elle apperçut la demeure d'un Chaldéen. C'étoit un ſavant Elève d'Hermès. Ce Vieillard ſe promenoit alors devant ſon habitation : il vint lui offrir

l'hoſpitalité, ſi ſacrée chez les anciens, & dont les Peuples modernes ont cru devoir s'affranchir, en fondant des hôpitaux. Mais qu'il y a loin de nos hoſpices de douleur à ces aſyles reſpectables, où la bienveillance & le ſentiment accueilloient l'étranger! Prazimène ſe rendit aux invitations qui lui étoient faites. — Je paſſe mes jours, lui dit le Vieillard vénérable, dans cette vallée délicieuſe, dont mon œil a peine à meſurer l'étendue, & que vous voyez couverte de fruits & de fleurs. C'eſt ici une terre d'abondance & de paix. Je n'entends tous les jours que les chants des oiſeaux, des fleuriſtes, ou des moiſſonneurs. Moi ſeul, je les interromps par le bruit de mes marteaux. Tranquille, & retiré ici, il falloit bien que je m'occupaſſe: l'ennui eſt un poiſon de l'ame, & ſon filtre corroſif deſsèche inſenſiblement nos reſſorts. J'ai choiſi le travail dont la fin m'étoit le plus agréable. J'oſai pénétrer les ſecrets de la Nature; & lire ſur le duvet d'une fleur ſa propriété cachée & diſtincte de la propriété de ſa tige. De mille ſucs confondus & préparés, j'ai tiré d'heureux réſultats. Je n'ai point trouvé l'or, je ne l'ai point cher-

ché. Mais je poſsède mille ſecrets; l'art de rajeunir, de vieillir, de blanchir, de noircir les femmes, de les faire aimer ou haïr. Mes breuvages ſont efficaces. Depuis quarante ans que je travaille à ces produits alchymiques, j'ai rendu de nombreux ſervices aux grands & aux petits. Suivez-moi dans mon laboratoire —. Prazimène y vit des bouteilles de toute grandeur, remplies de liqueurs de toute ſorte de couleurs. Au bas de chaque bouteille étoit une étiquète, qui annonçoit la propriété de la liqueur, avec le nom de la perſonne à qui elle étoit deſtinée. Prazimène fut étonnée de lire tant de noms de femmes. — Eh! quoi! s'écria-t-elle, des femmes employer tant de moyens ſurnaturels! — J'en ai été long-tems ſurpris comme vous, reprit le vieillard; je ne pourrois pas même vous indiquer des raiſons ſuffiſantes de cette recherche. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'il en eſt peu qui ne ſe ſervent de mes ſecrets. Elles varient dans leurs motifs; mais les effets ſont les mêmes. Plaire, éblouir, aveugler; voilà les femmes. Combien de filtres ai-je diſtribués, pour procurer la cécité des Amans! Je n'ai

pas connu une femme qui ait voulu que son Amant ouvrît les yeux sur ses défauts. Approchez. — Des poudres de toute couleur rempliſſoient de larges tamis. — A quel uſage ſont-elles deſtinées, dit Prazimène ? — Ce rouge eſt pour imiter ſur une joue pâle & deſſéchée l'incarnat de la roſe, imitation mal-adroite, comme vous penſez bien. L'Art n'atteindra jamais la Nature : mais, à quelques pas de diſtance, l'illuſion eſt aſſez forte ; & c'eſt ce que demandent les femmes. Ce blanc ſert d'écorce à une peau hâlée ou noire. Ce bleu ſert à tracer les méandres preſqu'imperceptibles des vaiſſeaux. Et ce noir décrivant deux courbes foncées ſur deux ſourcils mal prononcés, produit un contraſte piquant avec le blanc, le bleu & le roſe. Vous êtes étonnée, Madame ; ce n'eſt encore là qu'une bien foible partie de la toilette des Dames. Je pourrois vous découvrir d'autres beſoins, d'autres ſecrets ; mais l'on doit épargner ceux que l'on oblige —.

Prazimène lut avec un étonnement nouveau le nom d'Artémiſe, Reine de Carie, nièce de la fameuſe Artémiſe, qui s'eſt immortaliſée par ſon amour,

& par la mémoire chérie qu'elle a conservée de son époux Mausole. — Qu'exige de vous, dit-elle, la belle Artémise? — Des choses qui m'affligent. Si vous la connoissez, vous savez déjà combien elle a de qualités aimables. Vous savez tout ce qu'elle a pour plaire! on la voit, on l'aime : elle séduit, sans avoir le désir des conquêtes ; c'est de sa part, au contraire, une assez grande indifférence : mais rien ne l'annonce, sur ses traits ni dans ses manières. Si elle n'a point le langage de l'amour, elle a du moins celui de l'amitié, quoique ces deux sentimens lui soient également étrangers. Ne croyez point cependant que son ame soit impassible, & qu'elle ait besoin de grandes secousses pour éprouver une émotion momentanée : elle sent ; son cœur bat. Qu'on lui demande un service, qu'elle voie un malheureux, qu'elle devine ce qui peut plaire aux autres, elle est alors une autre femme. Cependant, je le répète avec douleur, Artémise ignore l'amour, qui se présenteroit à elle sous les formes les plus ingénieuses & les plus intéressantes ; qui se présenteroit à elle sans bandeau, sans aîles & sans

défense; & dont l'unique soin seroit de la rendre heureuse. Jamais ce Dieu n'auroit puisé dans une source plus sûre que les yeux d'Artémise, cette aimable délicatesse, cette galanterie fine, mais sans apprêt; ce ton décent & tendre, ces accents de l'ame qui répondent à l'ame; & toutes ces ponctuations muettes, que l'œil indique, reçoit & communique à l'œil qui l'interroge. Avec tant de moyens de voir à ses pieds les Amans les plus illustres & les plus sensibles, Artémise ignore l'amour. Elle a vu sans pitié des Amans à ses genoux; elle a lu sans s'émouvoir leurs lettres remplies de flamme; elle a dit à tous: — Si vous m'aimez, je commence à vous haïr —. Ignore-t-elle véritablement l'amour? ou seroit-elle la dupe d'un système vain? — C'est son secret. Elle ne respecte pas plus l'amitié: elle retranche à ce sentiment les confidences, les épanchemens, les conseils, & tous ces supports heureux que l'amitié est toujours empressée d'offrir à la foiblesse, ou à la douleur, qui a besoin d'un appui. Artémise n'a point d'ami, point de confident. Sa sensibilité peut naître des circonstances; elle n'est jamais

l'effet du caractère. — S'il est ainsi, dit Prazimène, en interrompant l'Elève d'Hermès, quel besoin Artémise peut-elle avoir de vous ? ni coquetterie, ni sensibilité : il me semble qu'un Philosophe lui seroit plus utile qu'un Naturaiste.

—J'ai d'abord raisonné comme vous, Madame ; j'ai compris ensuite que, quoiqu'indifférente aujourd'hui, pour se conserver toujours dans cet état, dont elle s'applaudit trop, il étoit possible qu'elle eût besoin de moi —.

Le Vieillard se tut ; & Prazimène avoit peine à concevoir qu'un caractère si étonnant pût exister. — On n'en voit pas deux, dit-elle, comme celui d'Artémise. — Non, reprit le Vieillard, & de longtems on n'en verra un semblable —. Praximène, promenant sa vue d'un autre côté, lut sur une bouteille ces mots : *Pour Sémiramis.* — Cette Reine, dit-elle, a donc aussi besoin de vos secours? — Eh ! croyez-vous, reprit le Savant, que les Reines soient affranchies du désir de plaire, & du besoin d'aimer ? Sémiramis ne ressemble point à Artémise : l'une a recours à mes philtres pour con-

ſerver ſon indifférence; l'autre brûle, veut attiſer le feu qui la dévore, & embraſer l'ame froide qu'elle n'a pu pénétrer. Sémiramis eſt à plaindre, je la plains: mais ſes motifs du moins ſont naturels. Il faut aimer: c'eſt le vœu de la Nature. Le déſir d'aimer rend aimable: on ne l'eſt qu'à ce prix. Aimons: ah! peut-être n'avez-vous jamais connu ce ſentiment divin. On n'a qu'une ame, quand on n'aime point; on en a deux, on en a mille, quand on aime. Rien alors n'eſt muet pour nous; la Nature amoureuſe ſemble ſourire à nos regards amoureux, s'ouvrir ſous nos pas, & ſe parer de fleurs. Toujours un ſouvenir enchanteur balance notre douce penſée, & la reporte délicieuſement vers un paſſé charmant. Je ne vous parle point des ſonges de l'eſpérance, ce doux eſpoir du lendemain, qui multiplie nos plaiſirs. Cette manière d'exiſter eſt ignorée d'Artémiſe. Sémiramis l'entrevoit, la déſire, & ne peut atteindre à ce bonheur. Elle aime, elle brûle; elle n'eſt point aimée; c'eſt un ſupplice affreux. Reine infortunée, elle paſſe ſes longues journées à former des projets de vengeance, & à les détruire;

à menacer & à prier; à se souvenir & à oublier qu'elle est Reine. Fierté, raison, devoir: l'amour l'emporte. Méliſtrate est ingrat; Sémiramis adore. Les Cieux, la Terre, les Enfers, elle implore toutes les Divinités; elle épuise tous les secrets du grand Hermès. Breuvages, philtres, pavots, essences: voilà les moyens qu'elle appelle à son secours; voilà ce qu'elle prépare à Méliſtrate. Mais, ressource insuffisante! l'erreur d'un moment, un désordre surnaturel, tout cela n'est pas de l'amour. Méliſtrate, aveuglé, brûlant d'un feu étranger, sera sa proie; & Sémiramis ne connoîtra que des demi-plaisirs, empoisonnés par les remords. Ah! Prazimène, ne vous servez jamais de semblables moyens; l'amour est plus fort qu'eux: l'amour est indéfiniſſable; & s'il ne s'est point pris au piège au premier coup-d'œil, cessez d'espérer: il échappera à toutes les embuches. Gardez-vous de lui inspirer de la pitié. Il feindra auprès de vous; il feindra un moment: il sentira qu'il est votre maître, & vous vous en appercevriez avec douleur. Que l'exemple de Sémiramis vous éclaire.

Mais pourquoi, quand on aime, n'eſt-on pas toujours aimé? Je n'ai jamais pu me rendre raiſon de ces contrariétés. C'eſt le ſecret des Dieux: gardons-nous de les interroger. — Connoiſſez-vous bien Sémiramis, reprit Prazimène? — Oui, car rien n'eſt caché dans les Cours; les vices les plus ſecrets, les forfaits commis preſque ſans témoin, tranſpirent; & mille voix les prolongent en écho juſqu'aux limites du monde. On a l'air de ſe taire autour du Monarque; on lui prodigue, en ſa préſence, les reſpects: on le juge, & on le condamne à haute voix dans les Provinces. Je ſais de quels forfaits Sémiramis eſt accuſée. Ninus eſt mort; elle règne: elle adore Méliſtrate. Le Ciel, pour la punir, ſe ſert d'avance de l'indifférence de ce Guerrier vertueux, qui la mépriſe peut-être. — Vous l'avez dit; il ne peut l'entendre nommer ſans reculer d'horreur: elle le perſécute. — Parce qu'elle l'aime & qu'il fuit ſa préſence. Méliſtrate n'a rien à craindre d'elle pour ſes jours. Heureuſe de le tenir ſous ſa puiſſance, cette fière Reine deſcendroit ſans rougir juſqu'à la prière; &

ſa colère n'iroit jamais plus loin que le breuvage auquel elle aura recours pour étourdir Méliſtrate —.

Prazimène brûloit déjà de retrouver ſon Amant, pour le prévenir des deſſeins de Sémiramis. Mais, trompée par la Renommée, elle ſoupçonnoit ce Guerrier invincible. — Il faut, dit-elle au Vieillard, que je vous découvre mon cœur. J'aime. — Je le ſavois déjà, Madame. — Qui vous l'a appris : — Vous-même. Vous m'avez écouté avec trop d'attention : le langage de l'amour flattoit votre oreille, & vous ſembliez me répondre. On n'eſt pas ainſi quand on eſt indifférente. D'ailleurs, vous êtes jeune & belle. L'Amour voltige ſans ceſſe autour de la jeuneſſe & de la beauté ; & je crois que le cœur d'une jeune Beauté eſt bientôt ſurpris ou donné. — J'aime & je crains. — On craint quand on aime. — Vous avez mille ſecrets : je ne vous en demande qu'un qui puiſſe me faire rencontrer avec celui que j'aime, ſans être reconnue. Je veux juger de ſon cœur par moi-même ; je veux le voir, l'entendre. — Le projet eſt dangereux. S'il avoit un moment de foibleſſe ? ... On peut

pardonner quand on n'a pas vu; mais quand nos yeux ont été témoins . . . Prazimène, renoncez à ce projet : un peu d'aveuglement eſt néceſſaire.—Mais voulez-vous que les ſoupçons, les craintes? . . . —. Des pleurs couvroient le viſage de Prazimène. — Après ce que j'ai fait pour lui, . . . pour ſauver ſes jours... Je me ſuis précipitée dans un fleuve. Ma vie eſt un prodige; & vous voulez que je nourriſſe un doute? —Non; & voici une liqueur qui va vous donner le moyen de voir & d'entendre votre Amant, ſans être reconnue. Je vous la confie, parce que je ne crains point de vous des emportemens. — Ne craignez rien; s'il eſt infidèle, je renonce à lui pour toujours: je me retire parmi les Prêtreſſes du Dieu des Chaldéens; & là, puiſque je ne peux m'empêcher de brûler, j'entretiendrai le feu ſacré —. Le Vieillard lui remit un vaſe de liqueur noire. — Cette eau a la propriété de noircir la peau. Votre Amant n'imaginera jamais cette métamorphoſe —. Prazimène en fit l'eſſai, & ſon œil même y fut trompé. — Voici d'une liqueur qui vous rendra votre blancheur natu-

relle, quand vous voudrez. Portez-la toujours sur vous, afin de finir votre épreuve, quand il en sera tems —. Prazimène remercia le Vieillard, passa la nuit chez lui, & continua sa route, le lendemain.

Arrivée en Hyrcanie, Coriandre l'avoit apperçue autour des murs de la Ville. La couleur ne l'avoit point arrêté; il avoit vu sous cette écorce noire mille beautés, & en étoit devenu amoureux. C'étoit un inconvénient que Prazimène n'avoit pu prévoir, & dont elle étoit sûre de s'affranchir, en reprenant sa blancheur. Méliſtrate étoit en Hyrcanie; c'étoit tout ce qu'elle désiroit. Coriandre la força de se mêler parmi les jeunes personnes qui couroient au prix de la Beauté : elle avoit consenti à suspendre son portrait dans la galerie. Déjà elle avoit rencontré Méliſtrate; déjà elle avoit joui de sa surprise, & du plaisir qu'il avoit pris à considérer son image : cependant elle n'étoit point rassurée. On parloit d'unir Clazimène à Méliſtrate, & de le couronner Roi. La fête devoit décider de la destinée de Prazimène.

Enfin, l'aube de ce beau jour commença à poindre. Toute la nuit s'étoit passée en magnifiques apprêts. Toutes les jeunes Beautés n'avoient point fermé l'œil. Occupées du soin de leur parure, les unes s'épuisoient en recherches ingénieuses; les autres vouloient imaginer une élégante simplicité : l'une ne croyoit être bien que sous de riches brocards; celle-ci sous la toile ou la mousseline; celle-là s'ajustoit une taille nouvelle, à l'aide des longs plis d'une draperie superbe, qui sembloit jettée comme l'écharpe de Vénus. Rien n'étoit plus ingénieux que la variété des coiffures & des couleurs.

On vit cet essaim de jeunes Beautés s'avancer à l'heure indiquée vers l'étoile du bois où la fête se donnoit; assises en rond sur le gazon, on eût dit un parterre des plus belles fleurs. Les jeunes Hyrcaniens n'avoient pas mis moins d'apprêt dans leur parure. De riches brodequins, des casques surchargés de plumes de cygnes, des corsets de soie blancs ou cramoisis, qui serroient leur taille, & dont les manches se fermoient en amadis, des écharpes de toutes couleurs, à

leur cou le portrait de leur Dame, ſuſpendu à une chaîne de diamans, ou d'or, ou de cryſtal fin : mais ce qui les paroit encore mieux, c'étoit la beauté de leurs traits, un air de vigueur & martial, une contenance à la fois robuſte & moëlleuſe, une ſoupleſſe élégante dans tous les mouvemens, un œil plein de feu, & un front qui ſembloit s'élever juſqu'aux Cieux. C'eſt ainſi qu'ils entrèrent dans le rond des Hyrcaniennes, la lance en arrêt, au ſon des inſtrumens guerriers. Trois fois ils firent le tour de ce cercle brillant. Coriandre ſe préſenta le premier dans la lice. Il tira ſon gantelet, & le jetta ſur un jeune Prince, qui étoit venu combattre pour ſa Maîtreſſe. L'un & l'autre placèrent les portraits chéris à l'extrémité du camp. On battit des mains, & les deux Champions s'avancèrent. Les lances s'étant croiſées au ſixième paſſer, ils mirent pied à terre, reprirent leurs gantelets, & recommencèrent le combat. Un avantage égal ne leur permit pas d'eſpérer de ſe vaincre mutuellement. La lutte qui ſuivit fut plus favorable à Coriandre. Un nouveau Prince fut vaincu, & le portrait de ſa Maîtreſſe fut placé

dessous l'image de la Négresse. Coriandre terrassa tous ceux qui se présentèrent à lui. Les Hyrcaniennes désespérèrent d'obtenir le prix de la Beauté autrement que par leurs talens ; mais l'Amour ne devoit point leur offrir cette pomme qui faisoit alors l'unique objet de leurs désirs. Déjà elles préludoient sur la guitarre & la harpe. Méliſtrate s'avança fièrement dans la carrière : on fit un grand silence. A son cou étoit suspendu un portrait dont la figure étoit cachée. Avant de combattre, il fit, à voix basse, cette courte imprécation à Prazimène. « Vous que je n'ose » nommer, & dont l'image est bien » mieux gravée dans mon cœur que sur » ce vélin muet, chère ame de toutes » mes pensées, c'est pour vous seule que » je vais combattre. Clazimène se flatte » en vain : mon bras ne lui doit rien ». A ces mots, il enfonça son casque dans sa tête, brandit sa lance, & vint frapper sur l'écu de son adversaire. Vainqueur dans tous les genres de combats, il avoit fait abandonner la lice à ses rivaux, & avoit fait placer au bas du portrait de Clazimène, au nom de laquelle il étoit censé combattre, toutes les effigies des

Dames de ceux qu'il avoit vaincus. Coriandre restoit seul dans la lice ; un des deux devoit triompher de l'autre pour être l'heureux Pâris de la fête, & présenter la pomme. — C'est pour elle, s'écria Coriandre, en montrant la Négresse, que je vais combattre Méliſtrate. S'il est vaincu, la pomme est pour elle—. Méliſtrate, haussant la voix, s'écria à son tour : — Pardonnez, Clazimène : dans tous les grands dangers, je suis accoutumé à invoquer l'Amour sous un nom qui vous est inconnu, sous le beau nom de Prazimène ; à ce nom ma valeur se ranime, l'espérance descend dans mon cœur ; & je vois, sans peine & sans douleur, couler un sang qui hâte le moment de ma victoire. Prazimène, dit-il en brandissant sa lance, Prazimène, où êtes-vous — ?

Quel moment pour Prazimène, qui entendoit cette invocation touchante & sublime d'un Amant exalté ! Vingt fois elle fut tentée de se frotter de la liqueur blanche, pour reprendre sa couleur première. Coriandre soutint tous les chocs avec courage, & esquiva tous les coups avec adresse. Le combat fut long ; la

réſiſtance les aigrit : ils auroient fait uſage de leurs épées, ſi une loi expreſſe n'avoit défendu d'enſanglanter la fête. La lutte fut terrible. Enfin, Coriandre vigoureuſement ſerré dans les bras de Méliſtrate, perdit la reſpiration, fléchit un genou ; & Méliſtrate poſant le ſien ſur ſon eſtomac, le força de s'avouer vaincu. Méliſtrate prit le caſque de Coriandre, & le ſoulevant dans ſes deux mains : — Chère Prazimène, dit-il, je vous en fais hommage —. Prazimène fit un mouvement pour aller le recevoir ; la réflexion la retint. Coriandre honteux de ſa défaite, commença à haïr Méliſtrate.

Méliſtrate nommé unanimement le beau Pâris, reçut des mains de Clazimène la pomme d'or, & une branche de lauriers. — Il m'eſt doux, lui dit-elle, de couronner votre front des palmes de la gloire. Elles ſont immortelles comme votre nom, comme la tendreſſe, ajouta-t-elle, en baiſſant la voix, que je vous porte —. Méliſtrate poſa un genou en terre, s'inclina & baiſa la main de Clazimène. — Belle Princeſſe, dit-il, ſi je ne conſultois que mon cœur, mon em-

barras ceſſeroit, & la pomme ſeroit à vos pieds. —. Quelque glorieux pour moi que fût ce prix unique, vous pouvez l'accorder à une autre. Je ſerai bien plus glorieuſe, ſi ce cœur dont vous me parlez daigne m'en dédommager. Alors commenceroit ma fête —. Méliſtrate ſe releva, ſalua Clazimène, & ſe plaça au milieu du rond. Il s'écria encore une fois, en ſoulevant la pomme dans ſa main : — Prazimène, chère Prazimène, où êtes-vous — ? Il ſalua enſuite des yeux & du geſte, toutes les belles Hyrcaniennes. Que n'ai-je maintenant le pinceau moëlleux de l'Albane, ou la plume de Monteſquieu ! Ah ! c'eſt trop peu d'une pomme à donner.

La blonde Zilia, née ſous le Ciel brûlant des deux Eſpagnes, aux yeux bleus & grands, s'avança avec un air de volupté & d'abandon, qui répandoit inſenſiblement une douce ivreſſe dans l'ame de ceux qui la regardoient. Les gazes adroitement placées ménageoient mille jours avantageux. Les yeux pouvoient les percer : elle ſe promena devant Méliſtrate, tantôt dans une attitude, tantôt dans une autre. Elle danſa ; & ſes pas

lents & voluptueux sembloient décrire sur le gazon des lacs d'amour, des chaînes, des cœurs, & des losanges ingénieuses. Soutenue sur un seul pied, une fleur à la main, ses tresses tombantes, elle ressembloit à Vénus qui est prête à suivre Adonis dans le bosquet voisin. Elle chanta. Sa voix perlée rendoit avec une grace enchantereſſe, toutes les cadences & les semi-tons gracieux du tendre rossignol. O Méliſtrate ! quel assaut ! La pomme parut s'échapper de ses mains; mais il jetta les yeux sur Zénélide, & il retint la pomme. Zilia se retira le front rougissant d'une douce honte, sans dépit, & sans croire que le prix ne lui étoit pas dû. Zénélide relevoit une peau fine & blanche par des yeux noirs, des sourcils d'ébène, des fossettes au menton, une taille fine, un pied petit, & par mille graces d'ensemble qui résultoient de beaucoup de vivacité. Zénélide avoit le premier coup-d'œil terrassant. Toujours en mouvement, sémillante, enjouée, c'étoit un torrent qui entraînoit tout; le lendemain lui étoit moins favorable. Elle étoit trop vive pour inspirer un sentiment profond & tendre. Zénélide, en un mot,

avoit toutes les qualités & toutes les graces de l'aimable coquette. Zilia laiſſoit des traces plus durables. Méliſtrate ſourit, mais il garda la pomme. Zénélide s'éloigna en raſant la terre d'un pas léger. Parut enſuite la ſuperbe Euphroſine. Le feu de ſes diamans interceptoit celui de ſes yeux ; & des beautés ineſtimables étoient cachées par des colliers d'émeraudes & de ſaphirs. Méliſtrate ne vouloit point voir la femme riche, mais la femme belle. Une robe magnifique ne vaut pas une riche taille. Méliſtrate s'inclina avec reſpect, & ce mouvement le diſpenſa de s'expliquer. Prazimène s'avança. Méliſtrate, à ſon approche, ſentit une fièvre brûlante. Un magnétiſme caché l'attiroit vers elle. Il approcha deux pas. Deux fois la pomme tomba de ſes mains. Ses yeux, en la parcourant, reconnoiſſoient tous ſes traits ; ſon cœur, en ſe précipitant, lui diſoit : — C'eſt-elle, c'eſt Prazimène —. Il ne ſavoit plus quelle contenance tenir. — Quels traits chéris, dit-il, vous offrez à mes regards ! Hélas ! & ce n'eſt point Prazimène ! Je m'accuſe des ſentimens que vous m'inſpirez : c'eſt à Prazimène que la pomme

eſt due, & je ſens que vous allez l'obtenir. J'ignore ſi votre couleur nuit à votre beauté ; vous l'emportez à mes yeux ſur toutes les autres. Coriandre vous adore : j'adore Prazimène ; & je vous aime, & je ſuis le rival du Roi. Je ne ſouffrirai point qu'il ſoit l'heureux poſſeſſeur de tant de charmes : mais que dis je ? Ah ! Prazimène, Amour ! . . . Je ſens que je deviens infidèle —. Prazimène ſans force & ſans voix, trop ravie d'entendre ce langage, verſe ſa liqueur blanche dans ſon mouchoir, frotte ſon viſage : la couleur diſparoît. Méliſtrate, à cette métamorphoſe ſubite, ne put que jetter un cri, tomber à ſes pieds, & dire : — *A vous la pomme* — ! Coriandre répondit à ce cri par un murmure menaçant. Il permit cependant qu'on achevât la fête. Méliſtrate, qui vouloit jouir du privilége de la loi, demanda aux Pontifes du Soleil de l'unir à Prazimène. — Je m'y oppoſe, reprit Coriandre ; demain je t'apprendrai les cauſes de mon refus —. Clazimène tomba ſans connoiſſance dans les bras de ſes femmes. Ainſi ſe termina la fête. Le Peuple, témoin du choix de Méliſtrate, applaudit,

applaudit, & répandit des fleurs sur les pas de Prazimène.

Méliſtrate, inacceſſible à la crainte, & trop grand pour ſoupçonner Coriandre d'une perfidie, étoit bien éloigné de penſer à ce qui ſe tramoit contre lui entre Clazimène & Coriandre. Clazimène, oubliant la pudeur, ſi néceſſaire & ſi utile aux femmes, oſa faire un aveu criminel à ſon frère. — J'aime Méliſtrate, dit-elle; j'ignore ſi ce que je ſens pour lui eſt de l'amour. Je ne le crois plus, depuis que je m'occupe du moyen dont je veux uſer. Heureuſe ou non, Méliſtrate deviendra mon époux malgré lui. Vous ſavez que la loi ordonne à l'Amant qui eſt ſurpris dans le lit avec ſa Maîtreſſe, de devenir ſon époux. Je veux cette nuit m'introduire dans l'appartement de Méliſtrate; ayez des témoins prêts, & ſervez ma vengeance —. Coriandre promit tout à ſa ſœur, & attendoit avec impatience le jour, pour terminer, par un dernier combat, une rivalité odieuſe. Clazimène s'enferma dans l'appartement de Méliſtrate: ce Guerrier s'y rendit à l'heure

ordinaire. Il croyoit trouver le repos, ou plutôt s'endormir dans les bras des plus aimables rêves. Quelle fut sa surprise, quand il se sentit presser par deux mains !... Il recule avec précipitation, s'élance hors du lit, reprend ses habits, son casque, &, à la faveur d'un flambeau, reconnoît Clazimène. La Princesse, honteuse & irritée, jette un cri, déchire le léger vêtement de nuit qui la couvre à moitié. On accourt à ses cris : l'appartement de Méliſtrate est bientôt environné. Coriandre entra, à la tête d'une troupe de Satellites ; on se saisit des armes de Méliſtrate : un Pontife reçut la déclaration de Clazimène. Méliſtrate la contredit par un désaveu formel. — Je jure, dit-il, que je n'ai point attenté à l'honneur de Clazimène. Divinités terribles, vous, manes, protecteurs des foyers & vengeurs des crimes, puniſſez-moi, si j'ai commis le crime dont on m'accuse —. Le Pontife interdit, Clazimène déconcertée, n'osèrent point prononcer que le mariage étoit conclu. On ordonna les épreuves de part & d'autre. L'épreuve de Méliſtrate étoit terrible : il devoit être enfermé dans une prison d'airain, &

combattre contre un lion piqué, jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre, n'ayant pour arme unique qu'un poignard. Méliſtrate devoit ſortir ſans bleſſures, ſur le viſage, en ſigne de ſon innocence. Pendant ce combat terrible, des Soldats devoient frapper ſur l'airain, pour dérober aux ſpectateurs les cris de la victime. L'épreuve de Clazimène, ſans être auſſi atroce, n'en étoit pas moins dangereuſe. Elle conſiſtoit à reſter, pendant une heure, dans un bain de malvoiſie, & à en ſortir ſans ivreſſe. Méliſtrate accepta l'épreuve. Le lendemain, on conduiſit ce Guerrier ſur la place où étoit la priſon d'airain. A côté étoit le bain préparé dans une guérite fermée. Un bûcher étoit dreſſé à l'extrémité de la place, pour brûler celui que les Dieux alloient juger le plus coupable. Méliſtrate ſouffrit qu'on l'enfermât dans la priſon : Prazimène, éplorée, vouloit l'y ſuivre, & ſe promit de ne pas lui ſurvivre. Le lion commença à rugir, à battre ſes flancs de ſa longue queue, & à hériſſer ſa crinière. Les Soldats frappoient à coups redoublés ſur l'airain ; l'animal étourdi ſe mit en fureur, pouſſa des rugiſſemens qui ne pou-

voient être couverts par le bruit. Le Peuple trembloit pour Méliſtrate, & pleuroit la perte d'un ſi grand Guerrier. Méliſtrate, en attaquant le lion, ſautoit avec légèreté, lui portoit des coups de poignard, dont pluſieurs gliſſoient ſur ſon poil hériſſé. Le lion, fatigué de tourner ſans ceſſe, aſſis ſur ſa croupe, préſentoit une gueule énorme & des griffes alongées. Déjà le ſang du Héros couloit: mais attentif à préſerver ſon viſage des bleſſures, il ſe fait un bouclier de ſon bras gauche, & de la main droite agite le poignard. On ne vit jamais une lutte ſemblable. Le lion, furieux de voir la terre rougie de ſon ſang, s'élance enfin ſur Méliſtrate pour le dévorer; il a aſſez d'adreſſe pour s'élancer à ſon tour, & pour lui enfoncer le fer dans la gorge. L'animal tombe; Méliſtrate, infatigable, continue de le percer, & lui fait mille plaies en un moment. Le ſang ſort en abondance par un tuyau pratiqué au bas du mur d'airain, & annonce au Peuple que les Dieux ont déjà une victime. Les Soldats ceſſent de frapper ſur le mur; on écoute, & on entend Méliſtrate s'écrier: *Ainſi puiſſe périr l'infame Clazimène!*

Le lion affoibli ne pouſſoit plus que des cris étouffés. On ouvrit les portes de la priſon : Méliſtrate en ſortit ſans la moindre bleſſure au viſage, & couvert du ſang du lion. Le Peuple en remercia le Ciel à haute voix. Il courut aux pieds de Prazimène, qui s'empreſſa de le relever. — Vous vous êtes vengé, dit-elle ; ſouffrez que je me venge moi même de l'attentat de Clazimène —. Mais il n'étoit plus tems : Clazimène s'étoit miſe dans le bain ; & à peine elle eut appris le triomphe de Méliſtrate, qu'elle plongea ſa tête dans la liqueur, & fut auſſi-tôt étouffée par la vapeur. Ainſi périt Clazimène, coupable parce qu'elle avoit trop aimé.

Coriandre avoit déſormais deux ſujets de vengeance ; la mort de ſa ſœur, & la perte de Prazimène. Il lui tardoit de ſe ſignaler ou de périr : mais il avoit des Favoris ; & toujours l'eſpèce en a été dangereuſe aux Rois. Ses Favoris lui conſeillèrent de ne point s'expoſer à une mort certaine, en ſe meſurant contre Méliſtrate. — Sémiramis le demande, dirent-ils ; livrez-le à cette Reine irritée & puiſſante, de qui vous avez tout à

craindre ; achetez, par le sang d'un ennemi, de vastes Provinces, & la paix —. Coriandre prêta l'oreille à ses Flatteurs ; il consentit qu'on se saisît de Méliſtrate, & qu'on le livrât à l'Ambassadeur de Sémiramis, qui étoit venu le redemander. Ce complot fut exécuté la même nuit. Prazimène & Méliſtrate, surpris pendant qu'ils dormoient, furent chargés de fers, & livrés à des mains ennemies. Prazimène se ressouvint de l'entretien qu'elle avoit eu avec le Vieillard Alchymiſte. Il l'avoit rassurée sur les desseins de Sémiramis. — La Reine vous aime, disoit-elle à Méliſtrate ; captif dans ses chaînes, vous serez encore plus Roi qu'elle —. Elle se félicitoit d'être tirée des mains de Coriandre aussi heureusement.

Un Courier, dépêché à Sémiramis, fit luire un rayon d'espérance aux yeux de cette malheureuse Princesse. *Enfin*, dit-elle, *il eſt en ma puiſſance !* Mais ce cri d'un cœur qui brûle de verser un sang odieux, fut bientôt étouffé par d'autres cris. L'Amour, plus fort que la Haine, venoit la consoler, & veilloit sur les jours de Méliſtrate. Elle lui écrivit une

lettre menaçante ; & en même tems, elle recommandoit expreſſément à ſes Gardes de ne point le violenter, de ne point forcer ſa marche, & de lui obéir en tout, la liberté excepté. Leur vie en dépendoit. Prazimène, qui connoiſſoit mieux que lui le cœur des femmes, fit appercevoir à Méliſtrate la complaiſance de ſes Gardes. Il voulut de nouveau conſulter l'Oracle : les Gardes ſe prêtèrent à ſes déſirs : & quoique leur route en devînt plus longue, ils le conduiſirent dans le Temple le plus voiſin. Méliſtrate, ayant interrogé l'Oracle, en reçut la même réponſe qu'auparavant. *Un fils qui n'a point de père, égorgera ſa mère pour venger ſon père ; tuera, pour ſortir des fers, celui dont il ſe croit le fils. Sémiramis & Merzabane ceſſeront de vivre.* L'Oracle ſubſtitua aux anciennes paroles celles-ci : *Allez, ſans crainte, à Babylone ; vous êtes réſervé à de grandes choſes : les tems vont bientôt arriver ; mais défiez-vous des pièges de Sémiramis.*

Méliſtrate, à moitié raſſuré par l'Oracle, reprit la route de Babylone, & enfin arriva dans cette Capitale, où le luxe & les crimes avoient déjà changé

tous les Habitans. Il fut auſſi-tôt préſenté à la Reine. Elle avoit aſſemblé un Conſeil, & on avoit opiné à la mort. Quel étoit le crime de Méliſtrate? Les Conſeillers, qui l'avoient condamné, n'en ſavoient rien. — Sémiramis le veut, diſoient-ils —; c'étoit-là leur excuſe. Méliſtrate ayant prié la Reine de lui apprendre la cauſe de ſa mort: — Tu la connois, répondit-elle en fureur; innocent aux yeux de tous, tu ne peux te diſſimuler combien tes crimes envers moi ſont nombreux: tu peux cependant les réparer... Tu le peux, Méliſtrate... Cruel! le voudras-tu? ... M'as-tu bien entendue? ...—. Méliſtrate reſta muet. On vint lui demander ſes ordres pour l'empriſonner. Elle le regarda, pouſſa un ſoupir: il ſe taiſoit. — Ingrat! dit-elle; qu'on le conduiſe à la tour ...—. Elle couvrit auſſi-tôt ſa tête avec ſon mouchoir, & paſſa dans un autre appartement. Prazimène, inſtruite de l'entretien, ceſſa de trembler pour la vie de Méliſtrate. Il fut enfermé dans une tour: mais ce n'étoit pas dans le plus noir des donjons. La Reine le retenoit priſonnier: l'Amante embelliſſoit ſa priſon; toutes les commodités y étoient réunies.

Prazimène fut traitée avec plus de rigueur : à peine le jour pénétroit-il dans sa prison à travers des barreaux épais. Eprouvant cet abandon, le plus cruel de tous les tourmens pour une ame sensible, elle resta dans une incertitude inquiétante sur son sort. Sémiramis la haïssoit ; elle avoit tout à craindre d'elle, l'assassinat, le poison : ce dernier crime, le plus facile, &, par cette raison, le plus lâche de tous les forfaits, avoit saisi sa pensée d'un effroi cruel. Elle refusoit tous les alimens, & jusqu'à l'eau ; &, pour ne pas être empoisonnée, s'exposoit à mourir de faim : trois journées accablantes s'étoient passées dans cette obscurité effrayante. Sémiramis, instruite des refus que Prazimène faisoit de prendre la moindre nourriture, craignant que Méliſtrate ne l'accusât de sa mort, descendit elle-même dans la prison. A son aspect, Prazimène crut toucher à son heure dernière ; &, interrogeant des yeux ceux qui suivoient Sémiramis, sembla leur demander ou le fatal cordon, ou le vase empoisonné. — Je lis dans vos yeux le motif de vos craintes, lui dit la Reine, rassurez-vous ; Sémiramis, quelque cruelle

que vous la supposiez, est incapable d'une semblable perfidie. Méliſtrate m'est trop cher pour ne pas vous haïr ; il m'est trop cher pour vous donner la mort, du moins tant qu'un rayon d'espérance me sera permis. Vous aimez, Prazimène : j'aime aussi ; par votre cœur, jugez du mien. Vous pleureriez en larmes de sang la perte de Méliſtrate : je pleure tous les jours. Malheureuse au sein des grandeurs, poursuivie par les plus cruelles inquiétudes, je cherchois un ami, un consolateur sur le sein duquel mon cœur pût se reposer : je ne le trouvois point. Je tourne les yeux vers Méliſtrate : lui seul peut adoucir tant de tourmens ; lui seul . . . L'ingrat détourne la vue : ma voix frappe en vain son oreille ; le trait gliſſe sur son cœur, & mes cris vont se perdre en longs sanglots dans les airs —. A ces mots, des larmes couvrirent le visage de Sémiramis, & des mouvemens convulsifs décelèrent la violence des transports qui l'agitoient. Elle se promenoit à grands pas dans la prison ; & son silence morne n'étoit interrompu que par des cris prolongés en soupirs lugubres. Elle tomboit dans un fauteuil, accablée de

douleur, se relevoit avec violence. Prazimène pleuroit. Sémiramis la regarde; &, voyant ses yeux humidés de larmes, s'approche d'elle, & vient confondre ses pleurs avec les siens. — Que de tourmens le cruel nous cause à toutes deux! ne pouvons-nous l'oublier? Qui de vous ou de moi en auroit la force? Il ne peut être qu'à l'une des deux; je ne souffrirai jamais qu'il passe dans vos bras. Ce poignard, dit-elle, en tirant un fer homicide qu'elle approcha du sein de Prazimène, ce poignard feroit auparavant couler jusqu'à la dernière goutte de votre sang —. Prazimène, découvrant son estomac: — Frappez, Madame, dit-elle, frappez: terminez tous mes maux; j'adore Méliſtrate: jamais il ne deviendra ni votre Amant ni votre époux. — Jamais! s'écrie douloureusement Sémiramis, en se laissant tomber sur un siège —. Le poignard roule à ses pieds: Prazimène se précipite pour le ramasser. — Que faites-vous? reprit Sémiramis; vous voulez donc que je meure? Méliſtrate me redemandera Prazimène à grands cris: il faudra donc que désormais, sans espoir, je l'immole à ma haine, & que j'expire ensuite sur

son corps ensanglanté —? Prazimène, affoiblie par un long jeûne, se sentit défaillir; une sueur froide couvrit ses traits: pâle & mourante, elle sembloit recueillir en vain quelques foibles restes d'une vie fugitive. Sémiramis sembla la contempler un moment avec un frisson de joie. Voir sa rivale expirer à ses yeux, jouir de ses tourmens, en prolonger le supplice par sa présence, tel étoit l'affreux bonheur dont la malheureuse Sémiramis osa se repaître. Son œil inquiet calculoit les momens, & les voiles de la mort se déployoient, au gré de son impatience, trop lentement, sur le front de sa rivale. Mais, se retraçant bientôt après les ennuis, le spectacle bien plus déchirant de Méliſtrate désespéré, qui l'accuseroit d'un meurtre, elle commença à craindre que Prazimène mourût. Mais sa pensée, poussée rapidement par un ressort violent, se reposoit bientôt sur un autre dessein. Tantôt levant le fer sur le sein de Prazimène, tantôt le rejettant, elle passoit du désir de la vengeance à la peur de se venger. Elle s'arrêta enfin sur un moyen cruel, qui, sans donner la mort à sa rivale, devoit la plonger dans une longue

léthargie. Elle voulut tenter d'effrayer Méliſtrate par le ſpectacle précoce de la mort de ſon Amante. Elle fit couler dans ſes veines un ſoporifique qui la plongea dans un profond ſommeil. Après avoir commis ce premier forfait, elle marcha vers la tour, où Méliſtrate étoit détenu: elle approchoit en tremblant. Ce n'étoit déjà plus la même femme qui venoit de parler en Reine : elle ſentoit que Méliſtrate étoit ſon maître ; un criminel qui va répondre à ſon Juge eſt moins conſterné, moins timide qu'elle : empire étonnant de l'amour !

— Rendez-moi Prazimène, s'écria Méliſtrate auſſi-tôt qu'il eut apperçu Sémiramis; venez-vous inſulter à mes maux par votre préſence —? Ce reproche interdit Sémiramis ; elle perdit d'abord la parole, & ſe mit à pleurer. — Jouiſſez de ma douleur, lui dit-elle enfin, ingrat! vous oſez m'accuſer? eh! quel eſt mon crime? de vous trop aimer ; de ne pas pouvoir vous bannir de ma penſée. J'ai déjà vu dix fois l'aſtre du jour renouveller les années, ſans trouver le repos que vous m'avez ravi ; j'ai traîné, loin de

vous, une chaîne pesante, dans les ennuis de l'absence, & dans les fureurs du désespoir. Combien de fois le Trône a été baigné de mes larmes! combien de fois ce diadême, qu'on voit avec envie sur mon front, a servi à essuyer mes pleurs! Ingrat! quand je t'offre tout ce qu'il est possible d'offrir, un sceptre, des Empires, de nombreuses armées, d'immenses trésors, la main de Sémiramis, de cette Reine dont la renommée a porté le nom aux limites du monde, je te retrouve toujours insensible. Ah! que j'aurois à rougir, si l'on savoit pour qui je souffre tant de tourmens! Un Soldat! — Un Soldat comme moi, Madame, qui soutint si long-tems tant de Trônes prêts à s'écrouler, qui donna des fers à des Rois, peut bien être compté parmi les plus grands Monarques. La Postérité, toujours équitable, assigne aux Soldats comme moi une place bien plus glorieuse que celle qu'il réserve à des Rois communs. Un forfait aujourd'hui peut trancher le fil glorieux de ma destinée: mais tant que je vis, je peux prétendre à des Couronnes. Je n'ai point de Sujets, mais j'aurai des Guerriers; je n'ai point d'Etats,

mon bras saura les conquérir. De quel droit, abusant du pouvoir du plus fort, osez-vous me retenir dans une prison? de quel droit osez-vous donner des fers à Prazimène? quel est le crime dont vous osez la noircir? Si vous brûlez pour moi d'une flamme insensée, en est-elle la cause? si je ne peux répondre à vos feux, en doit-elle être la victime? Rendez-moi Prazimène, Madame; rendez-la-moi. Avez-vous déjà consommé un crime, le plus affreux de tous les crimes? Répondez, Madame; répondez. — Non, dit Sémiramis; non, le crime n'est pas commis encore: mais tu viens de prononcer l'arrêt de sa mort. Tes dédains, ta fierté ont rallumé ma colère. Je suis Reine, Méliſtrate, je veux l'être; tremble. — Arrêtez, Madame; arrêtez. — Je n'écoute plus rien. — Voulez-vous que ce fer me fasse tomber à vos pieds? — Tes jours me sont odieux. — Eh bien! partez, Madame; allez achever un forfait nouveau, & revenez vous en applaudir devant moi. Je n'attends plus que ce moment pour finir toutes mes misères. — Eh bien! cruel, je vais encore me laisser fléchir. Prazimène vivra;

mais promets-moi.... — Je ne veux rien promettre.— Tu me haïs, tu me braves? — Ne m'interrogez point; rendez-moi Prazimène. — Je te la rendrai, quand ta main, à la mienne unie en préſence des Dieux, me permettra de porter le nom de ton épouſe. — Jamais, Madame, jamais. — Elle mourra. Adieu —. Méliſtrate, ſuffoqué par le déſeſpoir & par la colère, ne put retrouver la parole, laiſſa partir Sémiramis, qui s'éloigna à regret, & qui n'attendoit qu'un mot pour retourner vers lui.

Méliſtrate, abandonné à des craintes mortelles, comptoit tous les momens, dans l'attente d'apprendre la mort de Prazimène. La nuit étoit très-noire depuis long-tems: il attendit en vain la clarté d'un flambeau. Seul, errant dans les ombres, faiſant retentir la tour de ſes cris, il ſe croyoit environné de ſpectres & des manes plaintifs de Prazimène. Un bruit ſourd vient frapper ſon oreille: on ouvre les portes de ſa priſon. Il écoute: il entend qu'on approche; il craint un aſſaſſinat, ſe met en défenſe, & perce, à coups de poignard, Merzabane, qui s'avançoit.—Je meurs, s'écria ce Favori;

je reçois le châtiment qui devroit être réservé à tous mes pareils, capables d'acheter une faveur passagère au prix de toute leur vertu —. A cette voix, Méliſtrate reconnut Merzabane. — Mon père, s'écria-t-il! quel crime ai-je commis! ô Nature! ô Dieux, avez-vous pu égarer mon bras, & faire du brave Méliſtrate un vil parricide? — Consolez-vous, Méliſtrate, vous n'êtes point mon fils. J'ai élevé votre enfance; c'eſt la ſeule obligation que vous puiſſiez m'avoir. Je venois vous en inſtruire, conduit par l'Oracle. J'ai trempé dans le meurtre de Ninus: je meurs, Ninus eſt vengé. Les Dieux, Méliſtrate, ont de grands deſſeins ſur vous: peut-être . . . . —. La parole expira dans la bouche de Merzabane: il mourut ſans diſſiper l'obſcurité nouvelle dans laquelle il venoit de plonger Méliſtrate.

Pendant que cette ſcène ſe paſſoit, Sémiramis avoit fait placer dans la priſon, au moyen d'une trape qui étoit au niveau du plancher, le corps de Prazimène. Sur ſon corps, elle avoit répandu des gouttes de ſang, pour marquer des plaies. Une clarté terne, deſcendue du

haut de la tour, & en dehors des murs, vint frapper les vitres, & réfléchir sa sombre lumière sur le corps de Prazimène, qui étoit restée en léthargie. Mélistrate, frappé de ce rayon nouveau, se soulève du lit de douleur sur lequel il étoit retombé, regarde autour de lui, & voit le corps d'une femme ensanglanté. Il croit rêver; il approche : son cœur l'a déjà averti. A peine il a touché ce corps inanimé, qu'il reconnoît Prazimène. — Elle est donc morte! ta vengeance est donc à son comble, criminelle Sémiramis! Elle est morte! je vais la suivre au tombeau... & tu vivras!..& les Dieux! .... Non; l'épée invisible, long-tems suspendue par un fil sur ta tête, va trancher des jours coupables. Meurs, & dérobe à l'Univers la présence d'une Reine souillée de crimes....Tu meurs, Prazimène? tu n'es plus, & je vis encore : ton ombre m'attend .....—. Pendant qu'il couroit se saisir de son poignard, la trape s'entr'ouvrit, redescendit Prazimène, & se referma. Mélistrate, étonné de ne plus la retrouver, s'imagine que cette apparition subite tient du prodige, & croit être plongé lui-

même dans un délire qui pouvoit lui être funeſte. Plus calme, il crut que c'étoit peut-être un ſanglant préſage ; il en friſſonna, & brûloit de revoir le jour pour être inſtruit du ſort de Prazimène. La clarté étrangère s'éteignit ; replongé dans les ténèbres, il s'abandonna à des ſonges déchirans, & à des penſées plus terribles encore.

Le jour parut. Il vit entrer Sémiramis. — Prazimène n'eſt plus, Madame, dit il, le crime eſt achevé. — Qui vous l'a dit ? On vous a trompé. Elle vit ; vous la verrez ; elle ſera libre, du moment que votre deſtinée ſera unie à la mienne. Je ſuis laſſe de vos longs refus. Cette nuit j'ai conſulté l'Oracle : les Dieux ont parlé ; mon deſtin tient au vôtre. Nous vivrons ou nous mourrons enſemble. Croyez qu'indignée, & honteuſe d'un amour qui m'abaiſſe au rang honteux de votre Eſclave, j'ai fait tout ce qu'il a dépendu de moi pour l'étouffer. Ce jour même doit être le terme de mes ennuis. Prazimène meurt, ſi vous refuſez de me ſuivre à l'Autel : prononcez. Sa vie eſt dans vos mains. — Vous voulez une victime ? il faut céder, Mada-

me ? je m'immolerai. Ma main ſera le prix de la liberté de Prazimène. Mais quelle foible conſolation pour vous! mon cœur ſera toujours à elle. — Eh ! c'eſt ce qui fera toujours ma honte & mon déſeſpoir, reprit Sémiramis, avec attendriſſement. — Ne pourrai-je la voir avant de commencer ce ſacrifice ? — Vous la verrez demain. Tenez-vous prêt pour la cérémonie. — Les Gardes eurent ordre de laiſſer les portes de la tour ouvertes, & d'empêcher ſeulement que Méliſtrate ne prît la fuite —.

Déjà des Hérauts d'armes étoient montés ſur les remparts de la Ville ; & après avoir appelié le Peuple par trois fois, au ſon du clairon aigu, avoient annoncé l'Hymen de Sémiramis avec Méliſtrate. Le Peuple avoit laiſſé éclater des marques de joie. Les Grands de la Cour, jaloux de voir monter un étranger ſur le Trône, murmurèrent. Prazimène, à cette nouvelle, tomba ſans connoiſſance. Il ne lui échappa point de plaintes. — Il s'immole, diſoit-elle, à une néceſſité cruelle : ſon ſupplice va ſe renouveller tous les jours. Ne point poſſéder celle qu'on aime, être enchaîné à celle qu'on haït,

c'eſt un tourment digne d'avoir été inventé dans les enfers. — Vous voulez, diſoit-elle à Sémiramis, que j'ordonne à Méliſtrate un ſi grand ſacrifice ? je vous obéirai. Je ne lui donnerai point un exemple de foibleſſe —.

Sémiramis s'enivroit d'une eſpérance trompeuſe. Depuis dix années enſevelie dans le deuil, plongée dans la triſteſſe, ſes yeux obſcurcis ſembloient couverts d'un voile. Le crêpe venoit de ſe déchirer ; ſes cheveux, noués avec élégance, & de riches ajuſtemens, rappelloient à ceux qui l'avoient vue autrefois, le ſouvenir de ſon heureux printems, quand, plus innocente & plus heureuſe en tenant une fleur, qu'avec le premier ſceptre du monde, elle attiroit tous les regards, & devenoit tous les ſoirs l'entretien de ſes Sujets, & un objet de vénération pour les Etrangers. Cet heureux tems n'étoit plus. Depuis la mort de Ninus, on ne répandoit plus de fleurs ſur ſon paſſage ; le Peuple, devenu muet, ne lui prodiguoit plus ces acclamations flatteuſes, la première récompenſe & la moins ſuſpecte que puiſſent recevoir des Souverains. Sur ſon viſage, on voyoit briller

quelques rayons de joie : mais ce n'étoient point ces roſes de l'Amour, qui couronnent le front charmant & ingénu d'une jeune Beauté, que ſollicite un innocent déſir. Méliſtrate portoit ſur le ſien toutes les traces de l'ennui : le Peuple le plaignit. Modeſtement paré, ou plutôt paré ſeulement de ſa mâle vertu, de ſa figure martiale, il marchoit vers l'autel avec indifférence. Il avoit vu Prazimène ; il étoit tombé à ſes pieds : leurs larmes s'étoient confondues ; Prazimène l'avoit encouragé : il avoit pris ſur ſa main le dernier baiſer, & s'étoit éloigné d'elle.

Prazimène, en le quittant, avoit dirigé ſes pas vers un Temple de Prêtreſſes, pour s'y enfermer pour toujours. Elle rencontra le Grand-Pontife de Babylone. Ce Chef auguſte de la Religion Babylonienne ne ſe déplaçoit que dans les grandes circonſtances, où l'État étoit menacé d'un renverſement prochain. Prêtre d'un Dieu de paix, il n'abandonnoit le ſanctuaire qu'aux ordres de l'Oracle. Il laiſſoit aux Babyloniens les plaiſirs de l'intrigue, & aux Dieux le ſoin de leurs vengeances. « Pontife reſpectable du Dieu » que nous adorons, dit Prazimène, votre

» rencontre me glace d'effroi ; quel grand » malheur menace donc Babylone » ? — Un grand malheur, Princeſſe ; le ſoleil reculeroit d'horreur : Méliſtrate ne peut épouſer Sémiramis ; Ninus va être vengé. Le Trône de Babylone ſera gouverné par des mains pures. Retournez ſur vos pas, & ne craignez plus rien de Sémiramis. Regardez du côté de la Ville ; voyez-vous cette pouſſière noire qui s'en exhale, & fait reſſembler Babylone à une fournaiſe ardente ? Elle eſt élevée par les trépignemens de deux armées, qui ſe heurtent & combattent. Méliſtrate en commande une, les Grands de la Cour commandent l'autre : ils ne veulent pas qu'on partage le Trône de Sémiramis. Je me hâte d'arriver ; ce n'eſt pas le ſang du Peuple, toujours victime innocente des querelles des Chefs ; c'eſt celui de Sémiramis qui doit être répandu —.

Les cymbales ſacrées ayant annoncé l'approche du Grand-Pontife, les deux armées ſe ſéparèrent, & le Peuple ſortit de la Ville, & attendit, à genoux, le Pontife. Il traverſe la foule, qui le ſuivit juſqu'au Temple. Sémiramis, qui ſavoit

que rien n'étoit caché au Grand-Prêtre, se déroba à sa présence, & se retira dans les appartemens les plus secrets de son vaste Palais. Elle fuyoit en vain ; le remords étoit toujours près d'elle : Ninus vouloit être vengé. Des pressentimens l'en avoient avertie ; elle voulut mettre fin à ses mortelles inquiétudes, & descendre dans le tombeau de son époux, pour évoquer ses manes. Elle choisit la première heure de la journée du lendemain ; c'est l'heure où la Nature épurée semble sortir plus fraîche & plus vermeille de son lit nuptial : l'air, dégagé des vapeurs infectes de la veille, pousse, en ondoyant, vers le Ciel, les parfums renaissans des jeunes fleurs. C'étoit l'heure que les Anciens avoient choisie pour les grands sacrifices ; c'étoit la même que le Pontife avoit désignée à Méliſtrate pour s'introduire dans le Temple.

A peine le timbre retentissant avoit annoncé l'heure sacrée, que Méliſtrate, qui se promenoit sous les parvis, fut introduit dans ce vaste Temple, que des ténèbres religieuses & un silence majestueux sembloient défendre des profanations des Etrangers. Sous ces nefs imposantes,

ſantes, la voix du Grand-Prêtre ſe prolongeoit en longs échos; & les voix de deux bandes de jeunes Acolytes, ſe confondant avec la ſienne, formoient un concert de louanges, qui s'élevoit, avec la vapeur de l'encens, juſqu'aux Cieux. Méliſtrate, conduit par un Pontife, ſans armes, & la tête découverte, approchoit avec reſpect de l'autel, où il vit briller un fer encore rougi du ſang d'une hécatombe, qui brûloit ſous les parvis du Temple. Une couronne & un ſceptre étoient poſés dans de riches baſſins de vermeil, conſacrés aux libations purificatoires. L'eau luſtrale avoit déjà été verſée ſur ces ſignes de la domination ſouveraine, pour annoncer que celui qui les porte doit les rendre auſſi purs qu'il les reçoit. Les portes du Temple furent fermées avec ſoin : celles du Sanctuaire furent ouvertes à Méliſtrate; & trois rangs de jeunes Pontifes élevèrent trois barrières de ſéparation entre lui & le reſte du Temple. Le Grand-Pontife parla. — O vous, dit-il, en s'adreſſant aux Pontifes, qui êtes choiſis par le Dieu que nous ſervons, pour donner, en ſon nom, les Couronnes, ſoyez les premiers

à donner l'exemple de la soumission qui est due aux Rois; servez-les, ne les jugez jamais, & commencez d'adorer Méliſtrate —. Tous les Pontifes se prosternèrent devant lui, le Grand-Pontife lui-même. — Vous êtes notre Roi, dit-il; vous êtes le fils de Ninus & de Sémiramis. Avez-vous sur votre sein cette étoile heureuse qui devoit vous servir de signe de reconnoissance —? Méliſtrate découvrit l'étoile qu'il avoit sur son sein. — Vous allez monter sur le Trône de Babylone : mais les premières marches doivent en être rougies du sang du meurtrier de votre père. Vous le connoîtrez bientôt; ou plutôt vous le frapperez sans le connoître. C'est dans son tombeau que cette dernière vengeance doit s'accomplir —. Le Pontife se tut; les flambeaux s'éteignirent d'eux-mêmes; les fondemens du Temple parurent s'ébranler; &, dans cette nuit profonde, une colonne de feu descendit de la voûte; &, sur cette colonne, la main de Ninus écrivoit : *Méliſtrate, venge-moi, venge ton père; obéis aux Dieux.* La foudre éclata, la colonne de feu disparut, un tourbillon de fumée remplit le Temple. On frappoit à grands

coups aux portes des parvis. — C'eſt Sémiramis qui s'approche, dit le Grand-Prêtre ; éloignez-vous : vous reviendrez quand il en ſera tems —. Méliſtrate, revêtu de toutes les décorations de la royauté, ſuivit le Grand-Prêtre, environné de tous les Pontifes, qui chantoient les hymnes pour célébrer le nouveau règne.

Sémiramis, en entrant dans le Temple, ordonna qu'on en fermât les portes, & s'avança ſeule, au milieu de ces vaſtes ténèbres, à la pâle lueur d'une lampe, qui brûloit au pied de l'autel. L'effroi avoit glacé ſes ſens : les remords enchaînoient ſa langue coupable. Elle ſe proſterna ſur les marches de l'autel ; &, n'oſant lever les yeux vers la voûte, elle les tint baiſſés vers la terre : ſes ſoupirs & ſes ſanglots interrompoient ſeuls le ſilence effrayant qui régnoit dans cet auguſte lieu. — Dieu des Aſſyriens, dit-elle, n'eſt-il donc point de terme à mes remords ? rien ne peut-il effacer à tes yeux un crime, quand il eſt ſuivi d'un long & cruel repentir ? O Ninus ! époux infortuné ! un moment de foibleſſe égara ta criminelle épouſe. Ton ſupplice ne

dura qu'un moment ; ton Ombre repoſe parmi les Ombres heureuſes ; veux-tu perſécuter toujours Sémiramis ? Je meurs, l'Enfer eſt dans mon cœur ; mille vautour y ont fixé leur demeure pour le déchirer. Impitoyables Dieux ! quelles victimes demandez-vous ? . . . —. A ces mots, le marbre frémit ſous les genoux de Sémiramis ; les murs du Temple s'ébranlèrent ; ſur la voûte énorme rouloient avec un bruit épouvantable des tonnerres retentiſſans ; les éclairs ſembloient ſortir du ſein du tombeau, & environnoient, en ſerpentant, le corps de Sémiramis. L'Ombre de Ninus ſe préſenta ſur le ſeuil du tombeau, illuminée par un faiſceau de lumière, que répandoit le feu des éclairs. A ce ſpectacle, Sémiramis tomba preſque inanimée ſur le marbre.—Suis-moi, criminelle épouſe, juſqu'au fond de ce tombeau ; là, tu trouveras un terme à tes tourmens —. Sémiramis ſe traîna mourante au-devant du tombeau de ſon époux : une force inviſible l'y précipita ; le tonnerre s'appaiſa, les éclairs s'éteignirent, & le tombeau ſe referma.

Méliſtrate, conduit par les Pontifes,

s'avançoit vers l'autel. Le Grand-Prêtre prit le couteau sacré. « Un grand dessein » va s'accomplir, dit-il ; allez, Méliſtrate, » dans le tombeau de Ninus ; allez, & » frappez. Vous êtes le fils de Ninus ; » vous devez le jour à Sémiramis ; allez, » ne différez plus. Le Peuple eſt averti ; » il environne déjà les parvis : auſſi-tôt » que les Dieux auront reçu leur vic- » time, nos portes ſeront ouvertes ; & » voilà le ſiège où vous devez recevoir » nos adorations » (en lui montrant le Trône). Méliſtrate, armé du fer ſacré, deſcendit dans le tombeau. Les Pontifes élevèrent au Ciel leurs voix pures, & rallumoient les flambeaux de l'autel & du Temple. Méliſtrate, entrant d'un pas mal aſſuré dans le tombeau, glacé d'épouvante, &, pour la première fois, ſaiſi d'une ſecrète horreur, avançoit en tremblant. Des gémiſſemens ſourds lui annoncent ſa victime ; il craint de frapper : ſa main s'y refuſe . . . Il ſuccombe, & ſe ſoutient avec peine, appuyé ſur une des colonnes du tombeau. Un Dieu le pouſſe ; il marche : la victime ſoupiroit ; il enfonce le couteau en détournant la tête. Un cri perçant lui apprend le

nom de celle qu'il vient de frapper : il recule . . . — Dans quel abyme, grands Dieux, m'avez-vous précipité—! Sémiramis reconnoît la voix de Méliſtrate, s'attache à ſa main ſanglante ; & Méliſtrate, voulant s'éloigner, la traîne juſqu'au ſeuil du tombeau. Les éclairs redoublent ; le ſein de la terre ſemble s'entr'ouvrir, & il s'en exhale une odeur douce, qui annonce aux Pontifes que Ninus eſt content. — Je meurs enfin, dit Sémiramis, & c'eſt par vos coups, Méliſtrate ! — Apprends, Reine criminelle, que Méliſtrate étoit Ninias, ce fils que tu avois rejetté de ton ſein, & pour lequel tu brûlois d'une flamme inceſtueuſe. A de ſi grands crimes, les Dieux devoient une grande vengeance.— C'en eſt trop, dit Sémiramis ; & elle ſe plongea un poignard dans le ſein pour hâter une mort trop lente. Les Pontifes l'entraînèrent hors du Temple ; les portes furent ouvertes, le Peuple entra ; Méliſtrate, placé ſur le Trône de Ninus, reçut ſes hommages ; Prazimène fut couronnée avec lui le même jour ; & l'un & l'autre, en faiſant des heureux, firent oublier la mémoire de Sémiramis.

SUITE

DE LA TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

BLANCHE CAPELLO.

MANUSCRIT.

IL seroit à désirer que nos Romanciers eussent fouillé plus souvent dans nos mines historiques. Ils auroient présenté, au lieu de fables très-peu morales, des vérités intéressantes; ils auroient rendu l'étude de l'Histoire plus attachante aux jeunes personnes, en y mêlant quelques fictions ingénieuses, qui, sans toucher jamais au fond ni au caractère des Personnages, auroient répandu de l'agrément sur la narration, & sauvé l'ennui de toujours narrer. Les mœurs nationales n'auroient jamais été défigurées; elles l'ont été dans

nos Romans d'imagination. Eh! combien d'anecdotes secrètes qui méritent d'être connues & qui n'attendent, depuis long-tems, qu'un cadre pour être exposées avantageusement à nos regards! Nos Romans de féerie, nos Romans à aventures, à combats, à bel-esprit, valent-ils les Romans historiques, qui partent d'une vérité, & dont les développemens sont susceptibles du plus grand intérêt, & de toutes les formes qu'on veut leur donner?

Rendons compte maintenant du Roman que nous analysons. Blanche Capello a réellement existé. Elle naquit à Venise en 1534. Nous allons mettre nos Lecteurs à portée de distinguer ce qui est fiction d'avec ce qui est historique, en donnant un précis aussi succinct qu'il sera possible de l'histoire de Blanche Capello. Nous n'avons point trouvé les détails suivans dans le Manuscrit; nous avons été obligés de les chercher ailleurs; & ce n'est pas la première fois que nous avons eu une tâche pareille à remplir.

Blanche Capello, d'une des plus illustres familles Patriciennes de Venise, seconde femme de François II de Médicis, Grand-Duc de Toscane, se vit

élevée au rang suprême par un de ces événemens singuliers qu'on trouve quelquefois dans l'Histoire. Un jeune Florentin, nommé *Pierre Bonaventuri*, d'une famille honnête, mais pauvre, Commis de la Maison de Banque que tenoient à Venise les *Salviati* de Florence, habitoit en face du Palais Capello. Il vit *Blanche*, que la Nature avoit douée d'une beauté rare; & en devint éperdûment amoureux. Il trouva moyen, par la complaisance d'une Duegne, qui accompagnoit la jeune personne lorsqu'elle alloit à l'Eglise, de se procurer une entrevue avec elle, & de lui faire l'aveu de sa passion. Une figure distinguée & très-intéressante parloit en faveur de *Bonaventuri:* il fut écouté. *Blanche* ne put se défendre de l'aimer dès cette première entrevue; & elle hésita d'autant moins à se livrer à son penchant, qu'elle prit, en ce moment, *Bonaventuri* pour *Salviati* lui-même, homme d'une Maison très-considérable à Florence, & à laquelle la sienne pouvoit s'allier sans disproportion. Désabusée sur ce point dans un second entretien qu'elle eut avec lui, elle perdit l'espérance de l'épouser, sans cesser de

l'aimer ; & lui défendit de la voir désormais, en assaisonnant cette défense de toutes les protestations de tendresse qui pouvoient en adoucir l'amertume.

Bonaventuri, plus passionné que jamais, trouva le moyen de lui faire parvenir un billet, par lequel, lui peignant son désespoir, dans les termes les plus touchans, il la conjuroit, avant de prendre une dernière résolution, de profiter de l'obscurité de la nuit, & du tems où tout le monde, dans sa maison, seroit livré au sommeil, pour venir le trouver & lui accorder un entretien ; ce qui lui étoit d'autant plus aisé, qu'elle n'avoit que la rue à traverser. Il la rassuroit en même tems sur les suites de cette démarche, en lui jurant que sa vertu ne seroit point compromise dans ce rendez-vous nocturne, & que sa passion se contiendroit dans les bornes d'un respect infini. Quelque audacieuse que fût cette proposition, elle eut tout l'effet que Bonaventuri pouvoit désirer. Blanche, trop éprise & trop foible pour s'y refuser, sortit de sa maison la nuit suivante, dès qu'elle crut pouvoir le faire avec sûreté, laissant la porte entr'ouverte pour son

retour ; & se glissa dans la chambre de son Amant. Elle en sortit vers la pointe du jour : mais voulant rentrer chez elle, la porte se trouva fermée. Un Boulanger du voisinage, passant cette nuit dans la rue, & voyant la porte entr'ouverte, avoit cru rendre un bon office en la tirant à lui, & la fermant tout-à-fait. Que faire dans cette circonstance ?

Le jour, prêt à paroître, alloit dévoiler une aventure déshonorante pour Blanche, & périlleuse pour son Amant. Il s'agissoit de prendre un parti prompt & décisif. Blanche le prit. Elle engagea sa foi à Bonaventuri, & lui proposa de fuir avec elle ; ce qui fut exécuté sur le champ. Ils se jettèrent dans la première barque, sans même avoir eu le tems de se déguiser ; & étant sortis heureusement des Lagunes, ils prirent le chemin de Florence. Arrivés à Pistoie, un Prêtre leur donna la bénédiction nuptiale. Bonaventuri conduisit sa jeune épouse chez son père, peu accommodé des biens de la fortune, & qui vivoit à Florence dans un état très-voisin de la pauvreté.

Blanche, consolée par l'amour des disgraces de la fortune, partagea, sans

murmurer, avec sa belle-mère, les soins les plus bas & les plus humilians du ménage. Elle vivoit ainsi depuis quelque tems, ne se laissant presque jamais voir hors de sa maison, lorsque le hasard ayant fait passer le Grand-Duc sous ses fenêtres, elle en fut remarquée. L'impression que sa beauté fit sur ce Prince, fut bientôt suivie d'un vif empressement de la connoître : il s'en ouvrit à un de ses Favoris.

Ce Favori avoit une femme adroite & intrigante, qui, ayant accosté un jour à l'Eglise la belle-mère de Blanche, lui fit des offres de service pour sa bru, & entr'autres celle de lui faire obtenir du Grand-Duc telle grace qu'elle auroit à demander. Blanche écouta d'autant plus volontiers cette dernière proposition, qu'elle vivoit dans une inquiétude continuelle du côté de sa famille, dont elle appréhendoit les poursuites, & qu'elle avoit songé plus d'une fois à trouver des recommandations auprès du Grand-Duc, pour en obtenir une sauvegarde qui la mît à couvert. Invitée ensuite par cette Dame, elle se rendit chez elle. Le Grand-Duc s'y trouva comme fortuitement, & se présenta à elle dans un moment où la Dame avoit passé dans un autre

appartement, ſous quelque prétexte, & l'avoit laiſſée. Son premier mouvement, à l'aſpect imprévu du Prince, fut de ſe jetter à ſes genoux, en le ſuppliant de ne point attenter à ſon honneur. Il la releva avec bonté, lui fit une déclaration d'amour pleine de ménagement & de reſpect, & ſe retira auſſi-tôt, la laiſſant ſi interdite, qu'elle ne ſongea point à profiter de l'occaſion pour lui demander la ſauve-garde. Sa ſituation, après cette entrevue, ne tarda pas à changer de face. Le Grand-Duc manda ſon mari, & lui donna un poſte conſidérable à la Cour. Il accumula rapidement ſur ſa tête les honneurs & les penſions, & Blanche ſe vit bientôt élevée à une fortune brillante. Bonaventuri ne jouit pas long-tems de ſa proſpérité; il fut poignardé la nuit dans les rues de Florence, en 1574, par une troupe d'aſſaſſins ſoudoyés.

Nous renvoyons nos Lecteurs au Roman pour le reſte: il eſt exactement conforme à l'Hiſtoire. Le Grand-Duc épouſa Blanche, & ils furent empoiſonnés l'un & l'autre. Le Romancier a préſenté cette intrigue du côté le plus décent, & n'a bleſſé ni les mœurs ni les convenances. Blanche,

dans le Roman, suivant son époux, qu'elle a reçu de la main de Capello, est respectable. « Blanche, comme le dit l'Histoire, » fuyant avec un jeune Aventurier, est un » exemple dangereux ». Dans de semblables circonstances, le Romancier peut altérer la vérité.

Blanche Capello, élevée sur le Trône de Toscane, rappelle le souvenir de Catherine Alexiouna, qui épousa, par un coup de fortune semblable, le Czar Pierre. Nous nous proposons de donner un Extrait du Roman manuscrit de Catherine Alexiouna; & nous sommes persuadés qu'on le lira avec intérêt. Nous aurons soin de le faire précéder par des réflexions sommaires sur la Russie, qui auront droit d'intéresser nos Lecteurs.

BLANCHE CAPELLO.

L'AUTEUR débute par les réflexions qui suivent. « Pourquoi faut-il que nos institutions sociales contrarient si souvent la » Nature ? pourquoi le plus tendre & le plus » vif de tous les penchans n'a-t-il pu encore » trouver grace devant la Société ? L'orgueil » préſidera donc toujours à toutes nos » actions ? S'il a dit : N'aimez pas, il faut » obéir ; s'il a dit : Immolez-vous, il faut » s'immoler. Pour s'épargner la honte de » rougir devant le monde, on deviendra » ſon propre bourreau. Ames ſenſibles, » je vous plains. Jeunes Beautés, qui, » ſemblables à de jeunes roſes, êtes ſou- » tenues comme elles ſur des tiges bien » frêles, & qui cédez involontairement » à des loix ou à des inſpirations, je vous » plains. Un père menaçant & fier vous » dit : Fille indigne de moi, regarde les » effigies vénérables de tes aïeux ; ſem- » blables à ces Dieux Lares des Anciens, » ils protègent tes foyers ; regarde, elles » rougiſſent de tes penchans. Que me

» parles-tu d'amour ? Songe à tes ancêtres ;
» tremble, crains la malédiction pater-
» nelle : crains le mépris de la Société.
» Le Ciel équitable a répandu dans toutes
» les classes une masse de bonheur pro-
» pre à chacune d'elles. Reçois la por-
» tion qu'il t'a destinée, & ne vas point
» en chercher une autre dans un rang
» inférieur. Voilà ce qu'un père répète
» sans cesse à ses filles, aussi-tôt qu'elles
» ont atteint cet âge, où d'une seule
» démarche dépend pour toujours leur
» bonheur ou leur malheur. Des larmes
» secrètes, des mouvemens rebelles, des
» haines même, mille combats, enfin
» l'obéissance : voilà presque toujours la
» pénible tâche que remplit, en murmu-
» rant, un sexe timide qui voudroit être
» heureux. Blanche Capello respecta son
» père long-tems ; elle combattit ses pen-
» chans pendant long-tems : sa vie fut
» un tissu de chagrins. L'amour fut plus
» fort : elle quitta tout, prit la fuite ;
» fuite heureuse ! Si la réflexion lui disoit
» quelquefois que se soustraire à l'obéis-
» sance paternelle c'étoit un crime, le
» sentiment de son bonheur la ramenoit
» bientôt à cette douce pensée, qu'il

»faut s'affranchir d'un devoir, quand la » Nature invite à le violer ». Cette morale n'eſt pas celle du monde ; nous ſommes bien éloignés d'en conſeiller la pratique. Quelque durs que puiſſent être les devoirs de la Société, on doit les reſpecter ; &, puiſque la diſtinction des rangs eſt établie, on doit la maintenir. Il n'eſt point d'état pire que la confuſion & l'anarchie. L'égalité primitive eſt un beau rève ; c'eſt celui des ames neuves & ſimples. Il paroît que l'Auteur avoit une ame de cette trempe.

On n'eſt plus auſſi belle que l'étoit Blanche Capello ; on ne voit plus de phyſionomies ſemblables à la ſienne, qui ſemblent, au premier coup-d'œil, découvrir tous les replis d'un cœur ſenſible & honnête, & qui diſent avec douceur : Demain vous me trouverez telle qu'aujourd'hui ; & engagent à revenir le lendemain. Elle étoit belle ſans le croire preſque ; elle avoit des vertus ſans en avoir l'affiche : elle diſoit des choſes obligeantes preſque ſans motif. Tout avoit l'air chez elle d'un à-propos : elle ne mettoit de la ſuite à rien. La penſée voloit, le procédé étoit auſſi rapide ; on

auroit dit qu'elle n'en étoit que le témoin. On pourroit donner à ce caractère heureux le nom de bonhommie, si les François, quelquefois trop légers, n'avoient attaché du ridicule à cette épithète honorable.

Blanche avoit dix-huit ans; elle sortoit d'une des premières Maisons de Florence. Son père se promettoit une vieillesse brillante auprès d'elle : le Gentilhomme Florentin qui l'avoit vue n'avoit plus qu'un vœu à réaliser, celui d'être son époux. Recherchant peu la Société, elle avoit trouvé le secret de prolonger ses journées; aussi possédoit-elle tous les talens, connoissoit-elle toutes les sciences. Elle avoit semé, dans le printems de sa vie, des germes qui devoient lui préparer un jour une ample moisson de jouissances. Le soleil sembloit se lever tous les jours avec elle; tous les matins on la voyoit consacrer la première heure de la journée à une promenade, qui disposoit ses organes au travail, & rafraîchissoit ses sens. Blanche savoit tout : mais Blanche ne sentoit rien. L'Amour, qui vouloit la rendre entièrement heureuse, avoit permis

qu'elle achevât son éducation avant que d'enflammer son cœur.

L'Italie fut, depuis les beaux jours de l'Empire Romain, le berceau des beaux-Arts; les Génies de plusieurs siècles embellirent ce riche Pays de leurs nombreux chef-d'œuvres. Quand de petits Souverains succédèrent à un grand Peuple, & morcelèrent le tiers d'un grand Royaume en trente petites Principautés, & en autant d'obscures Républiques, on vit les Arts rechercher la protection de ces nouveaux Maîtres, & décorer ces Etats naissans. Florence avoit conservé l'amour des beaux-Arts; les Médicis, qui, de simples Citoyens, s'étoient élevés à la dignité de Maîtres de leur République, ne pouvant plus employer les moyens, qui, dans des tems d'ignorance & de superstition, rendirent Romulus & Mahomet si puissans, avoient voulu en imposer à leurs Concitoyens par de grandes choses, & établir par-là une sorte de supériorité sur eux. Ce moyen noble, préférable sans doute aux conquêtes qui font répandre du sang, valut aux Médicis le titre glorieux de

Chefs de la République, l'eſtime de tous les Princes d'Italie, qui les choiſirent pour leurs médiateurs. La vénération de Bajazet éleva à la Tiare deux de leurs fils, & plaça ſur le Trône de France deux de leurs filles : ainſi de ſimples Marchands, des Banquiers ſe firent un nom célèbre par les beaux-Arts qu'ils protégèrent (1).

Les beaux-Arts (il nous en coûte d'en convenir) amènent le luxe; &, à coup ſûr, la Nation, qui compte dans ſon ſein beaucoup de ſtatues de Vénus, des Graces, de l'Amour, de Pſyché, & beaucoup de tableaux de ſujets mythologiques, beaucoup de ces peintures où *le beau nu* ſemble reſpirer ſous le pinceau ou ſous la correction du deſſin, n'eſt pas la Nation la plus vertueuſe. Tous nos ſens ſe touchent de très-près; les

(1) Bajazet, Empereur des Turcs, voulant marquer ſa conſidération à Laurent Médicis, fit rechercher à Conſtantinople les aſſaſſins de Julien ſon frère, & lui en envoya un qui s'étoit retiré dans cette Ville.

yeux ne ſont jamais ſatisfaits, que l'oreille n'éprouve un beſoin: ainſi des autres ſens. Bientôt on recherche tous les genres de volupté. De-là naquirent ces boudoirs élégans, que tous les ſens, à l'envi, élevèrent, où la Vertu ſe tait, & où l'Amour vient parler un langage ſi preſſant & ſi impérieux. La France étoit barbare encore; l'Italie en étoit déjà au point où nous ſommes enfin arrivés. On comptoit à Florence beaucoup de ſuperbes Palais, & tout autant de petits Temples, d'ordre compoſite, où la recherche & l'élégance étoient pouſſées juſqu'à la dernière délicateſſe. Tous ces alentours parlèrent enfin à l'ame de Blanche. Elle commença à étudier la beauté des formes ſur les ſtatues & dans les tableaux. Cette étude la ramenoit néceſſairement à elle, la reportoit hors d'elle, pour chercher des objets de comparaiſon. L'amour du beau la perdit.

Dans la Maiſon des Salviati, Maiſon illuſtre de Florence, s'élevoit un jeune homme, beau comme on fait Adonis, auſſi modeſte que ce Berger, & plus timide encore. Ses yeux, les plus beaux du monde, ne ſe levoient jamais avec

assurance ; il rougissoit au moindre mot, parloit sans mettre à profit toutes ces graces aisées qu'il avoit ; que dis-je ? il avoit toutes les graces de la timidité, la candeur, le respect pour les bienséances, des complaisances, une honnêteté sans apprêt, qui n'a jamais l'air d'attendre un remercîment en échange d'un léger service. Il devinoit tout ; & si son embarras ne lui permettoit pas toujours de répondre aussi bien qu'il l'auroit voulu, il faisoit sentir qu'il avoit bien entendu, & qu'il avoit envie d'en dire davantage. La Nature, comme on voit, avoit fait beaucoup pour lui. Dans les premiers jours du monde, *Paolo* n'auroit point été criminel de prétendre à la main de Blanche Capello ; une égale mesure de talens & de perfection auroit bientôt établi entr'eux l'égalité : la Société les avoit séparés.

Paolo ne fut point le seducteur ; il étoit trop honnête pour s'oublier à ce point. Il fut séduit ; il ne se tint pas assez en garde contre sa foiblesse. Il aimoit à nourrir son esprit de l'image de Blanche ; il l'aimoit sans s'être rendu compte de ses motifs, & sans avoir un but. Blanche

n'étoit pas plus coupable que lui; elle aimoit Paolo, & n'entrevit pas quelle seroit la suite de ce sentiment: ils n'avoient pas même l'un & l'autre le dessein de s'en faire l'aveu. Tous deux s'étoient devinés depuis long-tems, & ils croyoient être l'un à l'autre une énigme impénétrable. Leur silence les trompoit. L'un avoit pénétré le secret de l'autre, croyant bien avoir gardé le sien. Mais n'anticipons point sur l'ordre des événemens, & commençons par leur faire faire connoissance.

Salviati aimoit Paolo comme son fils, & se faisoit un plaisir de le présenter dans les meilleures Maisons de Florence. Il le conduisit dans celle de Capello; c'est-là que Paolo vit Blanche: il la vit & l'aima. Comment n'auroit-il pas éprouvé ce que tout le monde éprouvoit! Blanche chanta; on ne chante pas mieux: elle joua du clavecin: ses doigts avoient une ame, ses yeux en avoient une aussi, & toute sa personne, à chaque attitude nouvelle, offroit de nouvelles graces. Paolo ne disoit rien, regardoit beaucoup Blanche, ne perdoit pas un mot de tout ce qu'elle disoit,

gravoit dans sa mémoire tout ce qu'elle avoit fait, & brûloit déjà sans savoir s'il brûloit. J'ai peint, d'un seul coup de pinceau, l'un & l'autre. Le même charme opéra sur Blanche, avec cette différence qu'elle vint au-devant de Paolo. Il étoit si timide ! . . . Elle l'interrogeoit pour le faire parler : c'étoit redoubler son désordre. L'organe de Blanche retentissoit dans son cœur. Ainsi se passa la première entrevue.

Un Amant moins timide que Paolo n'auroit pas manqué d'écrire le lendemain, auroit bientôt suivi sa lettre, auroit été pressant, & eût forcé la pudeur à entendre, sans rougir, mille sermens. Paolo écrivit en effet : mais il n'osa point envoyer sa lettre ; la crainte d'offenser l'arrêta. C'étoit la première fois qu'il aimoit ; il ignoroit comment on s'y prend pour le dire. Il n'avoit point de confident. Timide & sans expérience, il se borna au projet : sa lettre resta dans son tiroir. Il sortit pour voir Blanche. Un autre se seroit présenté chez elle, n'importe sous quel prétexte. Un reproche est si peu de chose, quand on peut en solliciter le pardon ! il est si doux d'avoir

un

un prétexte pour être aux genoux de ce qu'on aime, & de lui demander grace! Paolo paſſe, repaſſe ſous la fenêtre de Blanche, ſans oſer entrer chez elle. Le déſir de la voir, & la crainte de lui déplaire avoient allumé dans ſon ſang une eſpèce de fièvre. Il eſt impoſſible de rendre ſon agitation.

Blanche n'étoit pas beaucoup plus tranquille. Elle ne déſiroit pas que Paolo lui écrivît : mais elle auroit eu du plaiſir à lire ſa lettre, eût-elle dû l'acheter par la violence qu'elle ſe ſeroit faite pour ne pas lui répondre. Qu'il s'écoula de tems avant une ſeconde entrevue! Il fallut qu'un haſard terrible s'en mêlât. Paolo n'oſoit point ſe préſenter devant Blanche: mais il ne s'éloignoit plus de ſon Palais : il ſembloit veiller ſur elle, comme un Génie tutélaire. Il ſavoit tout ce qu'elle faiſoit, & les courſes qu'elle ſe propoſoit de faire dans la journée. Toutes les fois qu'elle devoit ſortir, Paolo avoit grand ſoin de ſe dérober à ſes regards, dans le ſeul moment où il lui étoit permis de la voir. Il ſe cachoit, & la ſuivoit de loin. Blanche étoit montée

un jour à cheval pour se promener autour des murs de Florence : la chaleur la força de rechercher l'ombre. Son cheval étoit ombrageux ; un lièvre, qui s'élança d'un buisson, effraya le cheval, qui prit le mors aux dents, & entraîna Blanche. Paolo voit le danger, pique son cheval, & vole sur les traces d'un objet chéri. Il ne put l'atteindre, & la vit tomber dans un bassin d'eau très-profond. Il s'y précipite aussi-tôt ; &, quoiqu'il ne sût point nager, il eut le bonheur de la sauver. Blanche étoit sans connoissance. Paolo craignit qu'elle ne fût sans vie : il la souleva dans ses bras ; &, successivement, ayant gagné le bord, la porta dans une chaumière voisine. Elle étoit habitée par des Payſans si pauvres, qu'il n'y trouva point les secours nécessaires pour la ramener à la vie. L'Amour rend inventif. A force de suppléer à l'art par des moyens formés de tout ce qui se trouvoit sous sa main, il espéra enfin de voir triompher la Nature. Mouillé, dégouttant, tremblant de froid, il ne songeoit point à lui : sa vie n'étoit rien, si Blanche ne vivoit plus. Il fondoit en

larmes, à genoux devant elle, & continuoit ses soins officieux. Enfin, il sentit sous sa main naître (s'il est permis de s'exprimer ainsi) le cœur de Blanche. Un battement, d'abord imperceptible, lui annonça que les sources de la vie alloient se rouvrir pour elle. Blanche respira : sa paupière s'agita ; son œil n'étoit point encore ouvert. — Dieux ! grands Dieux ! s'écrioit Paolo, achevez votre ouvrage ; rendez Blanche à la vie —. Les Payſans s'étoient mis à genoux, & imploroient le Ciel à haute voix. Le Ciel parut exaucer Paolo. Blanche ouvrit les yeux, &, une demi-heure après, reprit connoissance. — Où suis-je, dit-elle — ? Elle paroissoit sortir d'un pénible sommeil. La mémoire lui étant revenue, elle se rappella le danger qu'elle avoit couru. — Qui de vous vient de m'arracher à la mort ? — C'est ce bon jeune homme, répondirent en pleurant les Payſans : sans lui, c'étoit fait de vous. Si vous aviez vu comme il pleuroit, comme il se donnoit de la peine ! Votre frère, votre père, personne n'en auroit fait autant —. Blanche tourna les yeux sur Paolo : — C'est vous,

Paolo? c'eſt vous? . . . . J'aime mieux vous devoir la vie qu'à un autre —. Elle lui préſenta la main: il la baigna de larmes & de baiſers; ſes ſanglots s'ouvrirent un paſſage. — Vous vivez, chère Blanche, vous vivez? de ce moment, je reviens à la vie —. Il ſe taiſoit, la regardoit, & ſe taiſoit encore: mais il ſoupiroit, & il la regardoit toujours. — Je vous dois la vie, diſoit Blanche. J'aime à vous devoir ce préſent. Quel prix mettez-vous à ce bienfait? Parlez: ma reconnoiſſance eſt ſans bornes —. Paolo tomba à ſes pieds, prit les deux mains de Blanche, dans leſquelles il cacha ſa tête, & ſe tut. Blanche entendit ce ſilence. — Je vous entends; tout ce que vous voudrez, Blanche eſt à vous. Voilà ſa main. — Voilà ſa main! s'écria Paolo: voilà ſa main —! Ce peu de mots diſoit tout. Il n'eut pas beſoin d'en entendre davantage. L'heureux Paolo aida Blanche à reprendre ſa robe, & la ramena à la Ville dans une voiture qui leur fut prêtée. Blanche ne voulut point permettre que Paolo la quittât à la porte de ſon Palais. — Je veux, dit-elle, que

mon père sache les obligations que je viens de contracter envers vous ; peut-être il est plus important que nous ne nous l'imaginons, qu'il sache que je vous dois de la reconnoissance —. Blanche le prit par la main, & le présenta à Capello. — Mon père, voilà mon libérateur ; vous m'avez donné la vie, il vient de me la rendre —. Elle raconta l'accident qui venoit de lui arriver. Capello pressa Paolo dans ses bras, le nomma plusieurs fois du doux nom de fils. A ce nom, Paolo soupira. Il lui fut permis de venir souvent dans le Palais de Blanche, & Blanche lui permit aussi de se présenter à toute heure. — Tous mes momens, disoit-elle, sont à vous : tous ceux que vous me donnerez seront les plus doux pour moi. — Tous ceux que vous me donnerez, répondit l'amoureux Paolo, seront aussi les plus beaux de ma vie —.

Capello vit avec plaisir les progrès de leur tendresse : mais il étoit dans une erreur qui préparoit bien des maux à Blanche & à Paolo. Capello & Blanche croyoient que Paolo étoit fils de Salviati ;

les convenances d'état rendoient leur union sortable. Capello ne voulut pas différer de s'acquitter des devoirs de la reconnoissance. — Ils s'aiment, disoit-il; il faut qu'ils soient unis, ils le seront —. Il fit lui-même la démarche, que Salviati, suivant l'usage, auroit dû faire. — Je viens vous demander votre fils Paolo pour ma fille : c'est à ce prix que je puis m'acquitter envers lui; y consentez-vous —?

Salviati aimoit Paolo; s'il n'avoit consulté que l'amitié, il auroit accepté une offre aussi avantageuse. Mais il ne pouvoit se dissimuler que Capello étoit dans une erreur dont il devoit le tirer. Il sentoit aussi qu'un aveu, qui ne seroit point préparé, pourroit perdre Paolo dans l'esprit de Capello. — Donnez-moi, dit Salviati, quelques jours. Je n'en ai pas besoin pour me consulter; vous honorez beaucoup Paolo : Blanche est faite pour rendre un mari heureux; mais je veux le consulter lui-même. Je veux savoir s'il a toutes les qualités qui peuvent convenir à Blanche; je désire fort qu'il ait toutes celles que vous avez droit d'exiger.

— Volontiers, dit Capello ; j'eſtime votre prudence, & j'attends votre réponſe —.

Salviati étoit homme de bien : tromper Capello, lui donner le fils d'un Payſan pour gendre, c'étoit un crime ; il en rejettoit la penſée. Mais il lui en coûtoit beaucoup de déſeſpérer Paolo, de le faire décheoir tout-à-coup dans l'eſprit de Capello. L'adopter pour ſon fils, c'étoit le moyen le plus conciliant. Sa tendreſſe pour Paolo le lui conſeilloit. Mais il avoit d'autres fils ; pouvoit-il leur donner un frère ? Il prit le parti de les aſſembler dans ſa chambre. — Mes fils, leur dit-il, votre père vous a réunis pour vous demander un ſervice : je ne compte point être refuſé. J'aime Paolo, vous le ſavez ; vous connoiſſez, comme moi, toutes ſes bonnes qualités : mes fils, rougiriez-vous de l'avoir pour frère — ? Ils répondirent non, excepté le puîné. — Mon fils, pourquoi refuſez-vous ce bienfait à Paolo ? — Je hais Paolo ; il n'eſt point né mon frère, il n'en portera pas le nom. Je ſais, mon père, quel eſt votre motif. Paolo veut épouſer Blanche ; ſi vous ne l'adoptez, il ne l'épouſera pas. — Il ne l'épouſera

pas en effet, reprit Salviati ; mais souvenez-vous, mon fils, que vous venez de déchirer l'ame tendre de votre père. J'aime Paolo ; c'eſt l'enfant de ſes vertus, c'eſt peut-être le fils des miennes : voilà ce qui me le rend ſi cher. Le haſard vous a donné à moi : mon choix bien éclairé m'attache à lui. Mon fils, vous me cauſez un déplaiſir extrême : Paolo ne l'auroit pas oſé. Vous le voulez ? il ne portera pas votre nom ; il ne ſera point votre frère, mais il ſera mon ami. Laiſſez-moi —. Salviati s'enferma dans ſon appartement, s'attendrit ſur Paolo ; &, après bien des combats, ſe décida à éclairer Paolo ſur ſon origine. Il le fit appeller. — Mon fils, lui dit-il, c'eſt pour la dernière fois que je vous donne ce nom : vous n'êtes pas mon fils ; mais, ajouta-t-il, en le ſerrant contre ſa poitrine, tu ſeras mon ami : promets-moi d'être toujours le mien —. Paolo le ſerra à ſon tour. — Mon père, ai-je beſoin de le promettre — ? Salviati lui apprit qu'il étoit fils d'un Fermier. Paolo ne rougit point. — Mon père, je n'ai rien perdu, dit-il, ſi vous m'aimez toujours. — Si je t'aime, reſpectable enfant!

en douterois-tu ? — J'eusse été flatté de porter votre nom : mais ce n'étoit point le plus doux de vos bienfaits. Vous m'avez donné des vertus ; elles m'ont appris à n'estimer qu'elles. Je n'ai point d'orgueil ; jamais je ne me suis nourri de chimères ; jamais je n'ai demandé aux hommes du respect. Je voulois qu'ils m'aimassent, ils m'aimeront. — Tu ne sais pas encore tout ce que tu perds. — Achevez. — Si je me tais, demain tu es l'heureux époux de Blanche. — Parlez, mon père, parlez : ne trompons point Capello. Le remords me suivroit dans les bras de sa fille ; je ne pourrois point être heureux par un mensonge. Parlez, déclarez tout, J'ai tiré sa fille de l'eau ; je l'ai rappellée à la vie : si cela ne suffit pas, il peut être ingrat, je serai malheureux ; mais je ne murmurerai point, je ne le haïrai point. — Si je parle, cher enfant, tu perds Blanche sans retour. — Perdons-la, mon père, perdons-la, dit Paolo en pleurant, plutôt que de la tromper ; laissons-lui le mérite de descendre jusqu'à moi, & de m'élever jusqu'à elle. Blanche a assez de vertu pour cela ; connoissez mieux son cœur. — Je

connois mieux son père. — Vous me désespérez. — S'il te refuse? — S'il me refuse! — Quel parti te restera-t-il à prendre? — La mort. — La mort! — Oui, mon père; je n'aurai point la bassesse de la révolter contre l'autorité paternelle; je ne viendrai point violer les loix & le respect dû aux conventions: je ne l'armerai point contre la Société. Non, mon père, Paolo sera digne de vous jusqu'au bout. Vous m'aimerez: vous me plaindrez .... Hâtez-vous de me tirer d'une incertitude accablante. — Demain ton sort sera éclairci. — A demain, répondit Paolo —. Il s'inclina respectueusement, & voulut sortir. — Tu me quittes! — Pour quelques instans. — Je n'ai pas tout dit. Lis ce testament: ta fortune est assurée; n'aies point d'inquiétude sur tes besoins. — Mon père, pardonnez; mais j'ai reçu de vous tous les bienfaits que je devois recevoir. Vous avez des fils, votre fortune leur appartient: je ne diminuerai point leur héritage. Ils pourroient me haïr: je veux qu'ils m'aiment. — Tu me refuses? — Vous sentez aussi bien que moi que je le dois. — Que deviendras-tu? — L'époux

de Blanche, ou je cesserai de vivre. — — Tu oserois porter sur toi une main?... — Non, mon père; si j'ai assez de vertu pour respecter la Société, j'en aurai bien davantage pour observer les loix divines. La douleur me fera descendre dans le tombeau; &, en attendant la mort, je m'éloignetai des hommes: je m'ensevelirai dans une solitude profonde, où je pourrai, sans distraction, m'occuper du souvenir de vos bienfaits, de Blanche & de ma douleur. — Que je te plains! que tu m'attendris! Le sort est bien injuste! — O mon père! ce soir, dites-vous, vous verrez Capello? — Ce soir même. — Eh bien! ce soir je verrai Blanche; je lui déclarerai tout. Si Blanche, comme je le crois, n'est point retenue par des considérations étrangères, si Blanche... Ah! mon père! quel moment! comme je vais jouir d'un amour aussi désintéressé! Sans doute elle est faite pour donner des exemples inimitables. — Crois, mon ami, que je le désire autant que toi —. Salviati & Paolo se séparèrent.

Mais déjà une lettre anonyme avoit été remise, par une main inconnue, à Capello. Le mystère de la naissance de

Paolo étoit révélé. L'auteur de cette lâcheté, c'étoit Joſepho, le fils puîné de Salviati. Joſepho aimoit Blanche; il avoit trouvé un rival préféré dans Paolo. La jalouſie lui avoit inſpiré ce moyen pour écarter Paolo. Sans ce ſentiment jaloux, il auroit conſenti à le recevoir pour frère; & il n'auroit pas été capable des plus noirs deſſeins. Blanche étoit encore dans une paiſible ignorance. Elle reçut Paolo avec l'empreſſement accoutumé. Paolo, qui avoit toujours été modeſte & plein de candeur, n'uſa d'aucuns détours, & s'exprima avec ingénuité. — Mademoiſelle, je viens vous tirer d'une erreur où je vous ai plongée involontairement; vous m'avez cru fils, & je le croyois auſſi, de Salviati: il n'en eſt rien. Je dois le jour à un Fermier, & l'exiſtence aux bienfaits de Salviati. Maintenant, me trouvez-vous digne encore de vous? — Paolo, vous m'offenſeriez, ſi je ne connoiſſois votre modeſtie. C'eſt vous que j'aime; votre nom m'eſt indifférent: c'eſt votre perſonne qui peut me rendre heureuſe. Ne parlons plus de ce changement d'état. — Je vous avois bien jugée; j'avois dit à Salviati: Blanche m'aimera;

qu'importe ma naiſſance ! Mais votre père ? — Allons-le voir. Vous venez de me donner un exemple de franchiſe ; je vais vous imiter : je vais lui répéter le même aveu en votre préſence —.

Capello tenoit encore dans ſes mains la lettre anonyme, & n'étoit point revenu de ſa ſurpriſe. — Liſez, dit-il à ſa fille —. Blanche n'eut pas plutôt parcouru les premières lignes, qu'elle lui répondit : — On nous a prévenus. C'eſt cela même que nous avions le projet de vous déclarer. — Vous veniez, Paolo, dit-il, me faire un aveu ſemblable ? — Oui, Monſieur ; votre fille vient de l'entendre de ma bouche, & je viens entendre de la vôtre mon arrêt. Je n'ai jamais trompé perſonne : je ne tromperai jamais ni Blanche, ni vous. — Paolo, fils d'un Fermier, n'eſt donc pas moins reſpectable que Paolo, fils de Salviati ? Dans tout état vous auriez eu des vertus ; que la fortune a été aveugle envers vous ! ou plutôt pourquoi y a-t-il des diſtinctions établies ? Paolo, prononcez votre arrêt vous-même : je n'aurois point la force de vous affliger. Que feriez-vous à ma place ? vous expoſeriez-vous au blâme

public ? Qu'un grand nom eſt un grand fardeau ! Heureuſe obſcurité, où l'on peut diſpoſer de ſoi, ſans craindre d'être ſurveillé ou condamné ! où le bonheur ſeul élève, où le crime ſeul fait déroger ! — Je vous entends, Monſieur ; je connois vos devoirs : voici les miens. Je ne troublerai point la paix dont vous jouiſſez ; je ne ſéduirai point Blanche : il m'en coûtera . . . —. En diſant ces mots, des larmes abondantes couloient le long de ſes joues. —Il m'en coûtera . . . Adieu, Blanche, adieu —.

Blanche s'abandonna à la douleur, & mêla ſes larmes à celles de Paolo.— Mes enfans, diſoit Capello, car vous l'êtes auſſi, vous, par la vie que vous avez rendue à ma fille, je donnerois tout mon ſang pour vous réunir —. Leur douleur étoit muette. Qu'auroient-ils pu dire ? Capello n'étoit point cruel : il n'étoit point injuſte : il pleuroit avec eux ; il donnoit à la Nature tout ce qu'elle avoit droit de demander ; il donnoit aux loix tout ce qu'elles exigeoient. — Ce ſont les loix, mes enfans, qui vous rendent malheureux, diſoit-il ; ce n'eſt pas moi : mais je dois les reſpecter. Et en effet,

rien de plus sacré qu'elles; rien de plus dangereux que les exemples de dérogeance : la confusion gagneroit insensiblement tous les états, & remonteroit jusqu'aux Chefs des Monarchies. Accuser le sort, c'est la ressource des ames foibles, des esprits ignorans & vulgaires. Subir le joug de la fatalité, se taire, ce fut leur partage : c'est celui de ceux qui ont de l'élévation & de l'énergie dans le caractère —. Blanche & Paolo se regardoient tristement en silence, & pleuroient. Capello relisoit la lettre anonyme. — C'est plutôt un ennemi à vous, qu'un ami à moi, dit-il, qui m'a adressé cet écrit. Si je le connoissois! quelle lâcheté de se couvrir du voile de l'anonyme! Etre capable d'écrire des noirceurs, n'avoir pas le courage de se montrer à visage découvert, c'est le comble de la bassesse. Si je le connoissois! Paolo, vous avez un ennemi; tenez-vous sur vos gardes : celui qui commence ses vengeances par ce premier trait, est capable des plus grands crimes. Je tremble pour vous. — Il me rendroit service, répondit Paolo. Croyez-vous que je tienne désormais à la vie? Mais voyons —. Il prit la lettre, & reconnut

aussi tôt l'écriture de Josepho. — Je n'en veux pas lire davantage. Je connois le délateur, & je veux m'abuser encore sur son compte, en me refusant à une conviction cruelle —. Il s'approche de la table, où étoient les bougies. — Qu'allez-vous faire ? — Brûler une lettre qui déshonore celui qui l'a écrite. Ce monument, s'il restoit dans vos mains, pourroit affliger un père vertueux —. A ces mots, il brûla la lettre. Mais pendant qu'il déroboit si généreusement Josepho au mépris de Capello, Josepho méditoit un forfait dont il devoit être la victime.

La nuit étoit avancée. Paolo fut obligé de se retirer ; Blanche & Capello lui firent promettre de revenir le lendemain. — Vous ne serez jamais un vil séducteur, lui dit Capello ; revenez, je ne crains rien de vous. Vous vivrez avec Blanche comme un frère tendre vit avec une sœur chérie. Peut-être l'amitié a aussi ses illusions ; peut-être a-t-elle sa volupté. Que savez-vous, si dans vos ames honnêtes elle ne pourra point remplacer un jour l'amour ? Soyez amis, mes enfans, puisqu'il est trop dangereux pour vous d'être Amans : consolez-vous l'un

& l'autre —. Paolo promit de revenir. Il sortit seul. Au coin d'une rue détournée, il fut investi par des assassins, armés de poignards, & masqués. Il se défendit avec courage ; mais que pouvoit-il contre le nombre ? Adossé contre un mur, il faisoit vainement des efforts pour repousser ceux qui l'attaquoient pardevant. Il avoit déjà reçu plusieurs blessures : son sang couloit de presque toutes les parties de son corps. Il se sentoit défaillir ; des passans survinrent : les assassins prirent la fuite ; Paolo, dans ce moment, en retenoit un par son habit ; son masque tomba : c'étoit Josepho. — C'est vous, mon frère, dit Paolo ? que vous avois-je fait —? & il se laissa tomber d'accablement. Les passans approchoient. La fuite devenoit impossible à Josepho ; s'il étoit pris, quelle honte pour Salviati ! Paolo vit le danger : ses entrailles s'émurent pour le père de Josepho. — Restez, lui dit-il ; si vous fuyez, vous serez arrêté, on vous croira mon assassin ; restez auprès de moi : on vous connoît, on croit que vous êtes mon frère ; on supposera aisément que

vous êtes ici pour me secourir. Ah! Josepho, qui imaginera jamais que vous ayiez été capable de m'assassiner? Ayez l'air de vouloir étancher mon sang —. Tout réussit comme Paolo l'avoit prévu: les passans crurent tout ce qu'il voulut bien leur dire. Il fut porté dans la maison de Salviati.

Salviati l'interrogea vainement sur le meurtre & la figure de ses assassins. Il refusa de répondre; il refusa de signer une plainte pour les poursuivre. — Mon père, disoit-il, je ne suis pas mort: on espère me rendre à la vie. Pourquoi traînerois-je sur un gibet des malheureux qu'un bienfait peut ramener à la vertu? Ils n'oseront pas m'attaquer une seconde fois. — Mon frère, disoit-il à Josepho devant Salviati, sans votre courage c'étoit fait de moi —. Josepho, incapable de remords, soutenoit son personnage avec impudence, osoit prendre la main de Paolo qui serroit la sienne tendrement, & qui sembloit lui dire par ce muet langage: Josepho, ne m'assassinez plus.

Pendant qu'il se rétablissoit de ses blessures, Josepho s'efforçoit de mettre

à exécution d'autres projets. Ce n'étoit plus Paolo qui devoit succomber ; il vouloit enlever Blanche, & aller fixer sa demeure dans un autre Royaume. Blanche, toute entière à sa douleur, ne paroissoit plus dans les lieux publics ; l'accès de son Palais étoit interdit à Josepho ; &, quelqu'audacieux qu'il fût, il n'osoit se présenter devant elle. Un forfait lui devoit procurer l'occasion qu'il cherchoit. Il soudoya des incendiaires, & prit une nuit pour porter le feu dans le Palais de Blanche. La nuit arrive ; Josepho, prêt à tout, donna le signal. Le salpêtre enflammé ébranloit les fondemens : la flamme circula sous les toits, & des fusées, lancées dans les appartemens, portèrent le feu par-tout. Blanche, effrayée, sortit de son lit, eut à peine le tems de se couvrir d'un léger manteau, & se sauva par une porte de derrière. Josepho ne connoissoit pas cette porte, & attendoit sa proie devant la porte principale du Palais.

Le bruit de l'incendie étoit parvenu jusqu'au Palais de Salviati. Paolo, encore foible, tremble pour Blanche, s'habille

à la hâte, & accourt. Une flamme épaisse investissoit le Palais de Capello : les toits s'écrouloient ; Paolo ne craint rien, se jette dans cette espèce de fournaise, & avance dans l'appartement de Blanche. Il n'y trouve que Capello, que le même motif avoit attiré ; mais Capello, suffoqué par la fumée, étoit dans un état de mort. Paolo, malgré sa foiblesse, le prend dans ses bras, & le retire des flammes. Les planchers s'enfonçoient autour de lui, & lui-même fut précipité, avec Capello, d'une hauteur considérable. Comme il sortoit, Josepho accourut à lui, & fit un mouvement pour lui enlever sa proie qu'il ne distinguoit point. — Vous ! encore ici, Josepho ? ô Dieux ! ne vous rencontrerai-je jamais que dans de telles fêtes ? Que voulez-vous ? — Blanche. Ce n'est pas elle. — Ah ! mon frère, si c'est ainsi que vous voulez lui plaire, je doute que vous réussissiez. Que ne m'avez-vous fait part plutôt de vos desseins ? je vous aurois servi auprès d'elle —. Josepho, désespéré d'avoir commis un crime infructueux, s'éloigna ; &, craignant les suites, passa dans le Royaume de Naples.

Paolo fit conduire Capello dans le Palais de Salviati. Il se remit lui-même dans le lit : la fatigue, l'émotion, son incertitude sur Blanche, avoient rallumé sa fièvre : il tomba dans une espèce de délire. Capello étoit revenu à lui, & avoit appris qu'il devoit, à son tour, la vie à Paolo, qui venoit d'exposer la sienne pour lui, & dont l'état étoit très-dangereux. Dans son délire, Paolo ne cessoit d'appeller Blanche. — Où est-elle ? que je la voie ? disoit-il : qu'on me laisse aller ? Blanche, chère Blanche, Capello, mon père ! . . . Ah ! Josepho ! Josepho ! cruel ! cruel — ! Capello serroit sa main, la couvroit de baisers : Salviati essayoit de le rassurer. Enfin, Blanche fit savoir qu'elle s'étoit dérobée au feu. Le porteur de cette nouvelle eut ordre de la prononcer à haute voix. Paolo l'entendit, & ce fut un baume qui se répandit tout-à-coup dans son sang. — Graces au Ciel, dit-il, elle vit — ! Il tourna ses yeux sur Capello : — Ne pourrai-je la voir ? je n'en croirai bien que mes yeux —. Capello la manda sur le champ. — Oui, vous la verrez, vous la verrez . . . . .

Attendez plus de ma reconnoiſſance: ma fille & moi ne vivons que par vous—. Blanche parut. Cette ſcène ne peut ſe rendre. Capello prit leurs mains, &, les preſſant dans les ſiennes: —Mes enfans, ſoyez unis; demain vous prononcerez, aux pieds des autels, les ſermens néceſſaires. Soyez heureux: mais ſoyez-le ſans éclat; c'eſt la ſeule condition que j'y mets. Qu'on ignore à jamais que vous êtes les plus tendres époux. Blanche ne changera point de nom, demeurera chez moi; vous reſterez dans le Palais de Salviati; ou ſi cette contrainte vous pèſe, éloignez-vous: allez vivre dans une de mes Terres —.

Paolo ſe rétablit promptement, & reçut la main de Blanche. Ils préférèrent la retraite de la Campagne, où ils pouvoient vivre ſans contrainte, au ſéjour gênant de la Ville. On ignora à Florence cette union. Blanche & Paolo furent longtems unis & heureux: ils vécurent à la Campagne comme on doit y vivre, quand on veut connoître le ſeul bonheur qu'il ſoit permis d'y goûter, celui de faire du bien, & d'adoucir les travaux des Vaſſaux. La Terre où ils s'étoient retirés étoit

enclavée dans le Duché de Toscane.

François II de Médicis, voyageant dans l'intérieur des terres, s'égara, & vint demander un asyle à Blanche. Blanche, sous le modeste habillement d'une Fermière, sembloit avoir reçu de nouveaux charmes : ne la supposant point d'une naissance plus relevée, il trouva qu'elle avoit une éducation & des sentimens supérieurs à son état. Ses réponses l'étonnoient, ses manières le confondoient, ses graces l'enchantoient. — Quoi ! à l'extrémité de mes Etats tant de beauté, tant de talens sous l'habit d'une Paysanne —! Son étonnement redoubla en voyant Paolo. — Jamais Fermier n'eut une mine aussi distinguée, & tant d'aisance —. Respectueux, sans être humilié, il parloit comme un homme élevé à la Cour, avec noblesse & précision.

Médicis emporta avec lui un souvenir qui ne s'effaça jamais, beaucoup d'estime pour Paolo, beaucoup d'amour pour Blanche. Ses démarches ayant été sans succès auprès d'elle, il mit un frein à ses désirs, & s'imposa le devoir de respecter la vertu. Il appella Blanche &

Paolo à sa Cour, éleva ce dernier aux premières dignités, & lui donna toute sa confiance. Les Seigneurs Toscans ne virent point sans jalousie l'élévation de Paolo. Des refus, que plusieurs d'entr'eux essuyèrent sur des prétentions insidieuses, passèrent pour des mouvemens d'orgueil; &, suivant la coutume des Italiens, Paolo fut poignardé.

Après sa mort, François de Médicis conçut de l'espérance. Il reprit ses assiduités auprès de Blanche, & ne fut toujours auprès d'elle qu'un Amant respectueux. Blanche fut long-tems inconsolable; peut-être n'eût-elle jamais perdu la mémoire de son époux, si Médicis n'avoit été Souverain. Mais voir un Maître à ses pieds, l'y voir tous les jours, n'entendre jamais sortir de sa bouche rien qui annonce le Maître, faire sa destinée d'un regard ou d'un mot, ce triomphe est trop flatteur pour s'y refuser, quand on n'a pas d'autres motifs que le respect dû à des cendres froides. Mais je ferois de Blanche un portrait peu ressemblant, si je disois qu'elle aima le Grand-Duc: lui-même, peut-être, ne s'y trompa point.

Toujours

Toujours retenu dans le respect par des rigueurs, il dut soupçonner les bornes de sa victoire : mais ces mêmes rigueurs ne servirent qu'à l'enflammer davantage.

Ce Prince, devenu veuf par la mort de Jeanne d'Autriche, n'hésita point d'associer Blanche au Trône. Il l'épousa solemnellement le 20 Septembre 1579. Deux Ambassadeurs & le Patriarche d'Aquiléo furent députés à Florence pour assister à la cérémonie de ce mariage. Un diplôme du Sénat, par lequel elle étoit déclarée Reine de Chypre, y fut lu publiquement : & la couronne royale lui fut mise sur la tête par un des Ambassadeurs. Le Grand-Duc vécut toujours avec elle dans la plus parfaite union. Rien n'eût manqué à leur bonheur, si le Cardinal Ferdinand de Médicis, son frère, qui résidoit à Rome, n'y eût mêle de l'amertume.

Ce Cardinal, enorgueilli des alliances de sa Maison naissante avec les Têtes couronnées, ne parloit de Blanche qu'avec les qualifications les plus infamantes. Cependant la famille des Capello étoit beaucoup plus noble & plus ancienne que celle des Médicis. Quoique le Car-

dinal nourrît dans ſon ame une haine mortelle pour ſa belle-ſœur, dans ſes voyages de Florence, il n'en vivoit pas moins avec elle dans toutes les apparences de cordialité.

Ici le Romancier va plus loin. La haine du Cardinal contre Blanche n'avoit point pris ſa ſource dans la méſalliance de Médicis. Blanche étoit belle (nous l'avons dit bien des fois), le Cardinal étoit jeune; ajoutons que Blanche étoit vertueuſe. Il oſa trop : elle le fit rougir. Tandis qu'elle couvroit des voiles de l'oubli une ſcène odieuſe, & qu'elle s'efforçoit de l'effacer de ſa mémoire, le Cardinal inveſtiſſoit le Grand-Duc, & la noirciſſoit par des calomnies atroces. Le Grand-Duc, impénétrable aux traits de la calomnie, continuoit d'aimer Blanche : & c'étoit un ſupplice pour le Cardinal d'être témoin du bonheur de Blanche.

Des affaires ayant rappellé le Prélat à Rome, Blanche crut que le long ſéjour qu'il y faiſoit l'auroit ramené à des ſentimens de paix. Elle ſe trompoit : il revint en 1585, pour paſſer l'automne à Florence. Le Duc l'invita à une partie

de chaſſe dans ſa belle maiſon de *Poggio a Cajono*. Là, ce Prince reçut un billet avant de ſe mettre à table. Ce billet l'avertiſſoit de craindre le poiſon, & de ne point dîner avec le Cardinal ce jour-là. Le Grand-Duc préſenta l'écrit au Cardinal. *Liſez, mon frère, que dois-je faire?* Pendant que le Cardinal liſoit, le Grand-Duc l'obſervoit attentivement : il ne pâlit ni ne rougit; & répondit en ſe poſſédant: *Croyez-vous cela, mon frère? — Si je le croyois, vous ne ſeriez plus; mais je ne dois pas ſuppoſer tant d'atrocité dans l'ame de mon frère. Aſſéyons-nous, & dînons.* Le Cardinal prit place, & mangea des mêmes plats que le Grand-Duc. Cependant, ſur la fin du repas, la Grande-Ducheſſe & preſqu'au même moment le Grand-Duc furent pris ſubitement de cruelles douleurs dans les inteſtins, & ſuccombèrent, en peu d'heures, à la violence du poiſon. Le Cardinal, ſoit qu'il eût pris des précautions, ou qu'il eût recouru promptement à des remèdes efficaces, ſurvécut à ſon frère & à Blanche. Il eut même aſſez de bonheur pour écarter le ſoupçon qui le flétriſſoit. « Qui fut l'auteur de cette ca-

» tastrophe » ? dit un Historien. C'est un problême historique qui reste encore à résoudre.

CINQUIÈME CLASSE.

ROMANS MYTHOLOGIQUES.

SUITE

DES AMOURS DES DÉESSES.

AMOURS

DE VÉNUS ET ADONIS.

Il est inutile de dire que la Serre a bien peu de gloire à recueillir de ces nouvelles Amours. Qui ne sait pas qu'il n'a point le mérite de l'invention ? Ceux qui liront son Ouvrage dans l'original, ne s'appercevront que trop combien il est au-dessous de son sujet. Quant à son style & à sa manière, c'est toujours *La Serre*, qui, pour parler le langage de *Gueret* (Auteur du Parnasse réformé), *composoit un Livre en une*

soirée, auquel il n'avoit pas même songé deux heures auparavant. Gueret fait accuser de la sorte la Serre par Sénèque qu'il avoit osé traduire : *Un homme qui ne sut jamais un mot de Latin, qui n'avoit pas même les élémens de la Philosophie stoïcienne; un misérable, qui avoit mis en trafic le galimathias; enfin, la Serre a fait mon esprit sans me connoître. Sous le titre spécieux d'Esprit de Sénèque, il a fait passer dans son Livre toutes les extravagances de son imagination déréglée. Tacite prit la parole, & accusa la Serre d'avoir osé travestir, en mauvais François, un Livre de ses Maximes politiques qu'il n'avoit jamais lues*, &c., &c. Au moyen de la Notice qui précède le premier Extrait des Amours des Déesses & de celle-ci, les Lecteurs sont en état de prononcer hardiment sur le mérite de ce la Serre, qui (pour finir par le trait de Saint-Amand) *Livre sur Livre déserre.* Il est à notre connoissance qu'il a composé quarante-neuf Volumes ; & nous ne nous flattons point de les avoir tous lus. Nous sommes très-certains qu'il en a composé d'autres que nous n'avons pu retrouver dans les Bibliothèques publiques, & qui ne sont point indiqués dans les Bibliographes. La Bibliographie, cette partie élémentaire de la Littérature, puisqu'elle sert de

guide bien nécessaire aux Gens-de-Lettres, est encore à faire. Nous possédons sans doute de très-bons Catalogues : mais rien n'est complet.

Venons à Adonis. La Serre, qui, probablement, ne savoit pas le Latin, & qui ne pouvoit lire Ovide, auroit pu tirer parti du Poëme d'Adonis (*l'Adoné*), du Cavalier Marin. Lui, qui aimoit les riches descriptions, auroit pu moissonner à son aise. Il a été publié une Traduction de ce Poëme en 1774.

IL faut aimer : le Destin le veut, la Nature nous y convie. Tout nous répète : Il faut aimer. Au nom d'Adonis, est-il une Belle, Bergère ou Princesse, qui ne soit tentée d'aimer ? Au nom de Vénus, qui de nous peut se défendre de brûler ? Eh ! qui ne rencontre pas une fois dans la vie un Adonis ou une Vénus ? Ah ! tout nous dit, tout nous répète : Il faut aimer une fois dans la vie.

Fils du Roi de Chypre, il n'y avoit pas sur la terre de Prince aussi beau qu'Adonis : dans les Cieux, il n'y avoit

que Vénus qui pût l'égaler en beauté. La Déesse étoit depuis long-tems dans les bras de Vulcain ; union mal assortie, ou plutôt emblême sinistre de l'hymenée ! La mère des Amours pouvoit-elle enchaîner ses désirs ? Vulcain n'étoit pas aimé ; Vulcain étoit trompé. Ah ! qu'il payoit cher l'honneur d'être l'époux de la Beauté ! que de plaintes il adressoit aux Destinées ! — C'est en vain, disoit-il, que vous avez donné des chaînes à l'Hymen, si les épouses peuvent devenir infidelles ! Ah ! quelle cruauté de faire rejaillir sur nous la honte de leur infidélité —! Les Destins étoient muets ; Vulcain, malgré sa divinité, devoit subir cette loi cruelle. — Que Vulcain gronde, disoit Vénus, aussi-tôt qu'elle eut apperçu Adonis ; en me donnant à lui, je ne lui ai pas engagé mon cœur : il est à moi ; j'en dispose sans réserve en faveur d'Adonis. Que Vulcain forge tant qu'il voudra des foudres à Jupiter, je forgerai des traits à l'Amour. S'il sait l'art d'épouvanter les Mortels, je possède celui de les enflammer. Il n'est bon que pour entretenir les guerres : je sers également à

la guerre & à la paix ; mère de Cupidon, je dois en être la première Sujette, & en étendre l'Empire —. Elle a déjà juré d'aimer Adonis, & de brûler pour lui d'une flamme éternelle. Elle descend de son char de nacre, tiré par deux blanches colombes. Une vapeur de rose annonce la Déesse à la Terre enchantée. On accourt pour la saluer ; Adonis se pressoit sur les pas de Vénus ; elle jettoit sur lui ces regards amoureux qui surent embraser le Dieu des combats de tant de feux. L'instant n'étoit point venu encore : Adonis ne brûle point.

Ce Prince n'étoit point né farouche : une autre Beauté ne l'occupoit point. Elevé comme l'étoient tous les Princes de la Grèce, loin du commerce enchanteur des Dames, parmi l'essaim brillant des jeunes Guerriers de la Cour, entraîné vers des plaisirs étrangers à l'Amour, Adonis étoit aussi indifférent que le sont la plupart des Princes qui aiment trop la chasse. Dès le point du jour, on le retrouvoit dans les forêts. L'écho du matin étoit réveillé par les sons de sa fanfare, & par les aboiemens de sa meute

nombreuſe. Au bruit du cor, aux cris des Piqueurs, ſon ame guerrière s'exaltoit ; ſon ſuperbe courſier, piqué dans les flancs, l'entraînoit ſur les traces du cerf lancé : la ſoif du ſang, l'amour de la chaſſe, la mort du cerf ou du ſanglier, c'étoient-là tous les plaiſirs d'Adonis. Qu'il y a loin de ces jeux, moitié ſauvages, aux paſſe-tems amoureux ! qu'il y a loin du langage d'un Chaſſeur à celui d'un Amant ! Il n'eût jamais pu deviner ce que vouloient dire les regards de Vénus ; c'étoit à elle, c'eſt toujours à l'ame la plus tendre à parler la première. Une Déeſſe n'eſt pas auſſi timide qu'une Bergère. Vénus n'avoit pas rougi d'aimer ; devoit-elle craindre de dire : *J'aime ?* Déeſſe, &, par le privilége attaché à ſa divinité, accoutumée à jouir, ſans être obligée de ſoupirer, elle devoit cueillir, ſans peine, toutes les roſes de l'Amour. C'eſt pour nous, foibles mortels, que naiſſent les épines ; c'eſt pour nous que ſont faits les déſirs. Combien d'avantages n'avoit-elle pas ! pouvoit-elle craindre de ne pas plaire ? les Graces l'accompagnoient. Pouvoit-elle redouter

de n'être pas aimée ? elle avoit choisi l'Amour pour être l'interprète de ses feux. — Viens, Amour, disoit-elle, anime le cœur d'Adonis ; & si tu lui dis que je l'aime, fais si bien que je sois aimée—. Elle lui remet une lettre : le Dieu prend son arc, son bandeau, son flambeau ; étend ses aîles, & part. « Les Destins, » écrivoit Vénus à Adonis, te rendent » aujourd'hui maître de mon cœur : j'aime » mieux vivre sur la Terre ton Esclave, » que dans le Ciel en qualité de Déesse. » Je trouve tant de douceur à m'entre- » tenir dans la pensée du choix que j'ai » fait, que, pour être toujours contente, » il faut que j'y pense toujours. Tu ne » peux me refuser le don de ton cœur. » Quelle apparence que tu vouluſſes haïr » tout ce que la Nature a de plus beau ! » Les plaisirs de l'Amour sont si grands ! » Je n'essaierai point de les peindre ; il » faut se baigner dans leur source pour » en goûter les douceurs. Je t'aime, » Adonis ; je jure, par le grand serment » des Dieux, d'épouser tes humeurs, » tes inclinations, pour te ressembler en » toutes choses ; &, dans les rapports

» que nous aurons, & des volontés, & » des penſées, nous reſpirerons enſemble » l'air amoureux d'une vie charmante ». (*Style de la Serre*).

Cupidon rencontre Adonis à la chaſſe, au milieu des jeunes Princes de ſon âge. Il épie le moment favorable pour lui remettre la lettre de Vénus. Au nom de la Déeſſe, Adonis eſt ſaiſi d'un étonnement religieux ; & ſon viſage décèle en même tems le ſecret plaiſir qu'il éprouve. Cupidon lui demande une réponſe . . . Il héſite : il repréſente l'incommodité du lieu. Cupidon, déjà enhardi par la lecture qu'Adonis avoit faite de la lettre, parle, preſſe, l'égare du chemin, le conduit dans une ſolitude éloignée du bruit & du paſſage. Ici, la Serre a ſans doute voulu perſonnifier par les inſtances de Cupidon ces inſtances ſecrètes que l'Amour ne manque jamais de faire dans nos cœurs, après un aveu ou après une lettre. On n'oſe écrire, on craint, on tremble, & on écrit ; & la réponſe arrive, & on s'eſt expliqué ; & l'on croit n'avoir rien dit ni rien fait : voilà l'Amour. Doux tyran ! erreur charmante !

Le jour baissoit; depuis long-tems le soleil avoit livré l'hémisphère aux ombres avant-courières de la nuit. Cupidon allume son flambeau, prête une de ses flèches à Adonis, & lui présente une écorce d'arbre polie. Adonis écrit sa réponse à la lueur du flambeau de l'Amour; & les caractères qu'il trace avec sa flèche sont autant de traits qui vont blesser Vénus. O vous tous, qui voulez aimer & toucher, c'est aux clartés de ce flambeau céleste que vous devez écrire; malheur à ceux que l'Amour n'éclaire point, & dont la plume n'est point changée en flèche brûlante! leurs lettres, froides & sans vie, ne persuaderont point. On n'éprouvera, en les lisant, ni peine ni plaisir. Détrompez-vous; l'esprit ne produit que des étincelles fugitives; l'éclair de la pensée brille & s'éteint aussi tôt; le sentiment, l'amour peuvent seuls allumer ces feux nourriciers qui se communiquent sans s'éteindre.

Adonis ne peut cependant entièrement surmonter sa timidité. Il répond en Amant timide. « Grande Déesse, le présent de » votre cœur est un bien si grand, que

» Vulcain, votre époux, ne forge point
» assez de foudres pour punir la pensée
» audacieuse de le mériter. Vous me
» commandez de croire que vous m'ai-
» mez. Si j'obéis, vous m'engagez dans
» un crime pareil à celui d'Ixion. Su-
» perbe, il emprunta des aîles pour voler
» aux Cieux : mais la hauteur de son
» vol fut la mesure de la profondeur des
» abymes où il fut précipité. Ce n'est
» pas que je ne m'estime le plus heureux
» du monde de jouir de la peine que
» vous avez prise de m'écrire : mais vous
» daignez me prêter les perfections que
» vous possédez seule ; mon illusion ne
» peut aller jusques-là. Je ne serai ce-
» pendant jamais à moi-même autant
» qu'à vous. Les loix que vous m'impo-
» serez seront toujours révérées & chéries ;
» tous les vœux qu'on pourra vous offrir
» seront profanes, s'ils sont comparés
» à la pureté des miens. Voilà le portrait,
» grande Déesse, de mes purs sentimens ;
» il vous est fort aisé d'en voir l'original
» dans mon cœur, puisque vous y logez
» de même façon qu'une idole loge dans
» un Temple. Si j'ai pris la qualité de

» Prince dès le berceau, je porterai celle » de votre Eſclave dans la ſépulture ». (*Style de la Serre*).

L'Amour, qui tenoit le flambeau, liſoit tout ce qu'Adonis écrivoit, à travers ſon bandeau. Il y a plus longtems qu'on ne penſe que le bandeau de l'Amour eſt devenu tranſparent. Auſſitôt qu'Adonis eut achevé d'écrire, il plia ſa lettre le plus délicatement qu'il put, & l'entoura d'un tiſſu de ſes cheveux dorés, plus précieux que l'or & les perles.

Vénus attendoit Cupidon avec impatience. Auſſi-tôt qu'elle le voit entrer dans ſon Palais, elle le preſſe de ces queſtions qu'une Amante fait preſque toujours au confident meſſager de ſa flamme. — Où l'avez-vous rencontré? Etoit-il ſeul? De quel air a-t-il reçu ma lettre? Son viſage s'eſt-il couvert d'une aimable rougeur en la liſant? Qu'a-t-il dit après l'avoir lue? S'eſt-il défendu d'écrire? Ne vous a-t-il point chargé de me dire quelque choſe de plus? Ne me célez rien: je veux tout ſavoir —. Ces interrogatoires, comme on ſait, ſont ſi rapides, ſi preſſés, qu'ils

ne permettent guères de répondre en détail. Cupidon se contenta de remettre sa lettre. Vénus lut. Laissons-la dans cette lecture, & rendons ce qui se passe dans l'ame d'Adonis.

Les premiers instans de l'amour ne sont pas les plus paisibles; mille pensées se succèdent & se détruisent tour-à-tour; une ivresse excessive, des craintes, les désirs, les plus piquans de tous les traits, agitent l'ame d'un Amant qui commence d'aimer. Adonis se livre d'abord au désir d'aimer : bientôt il change de résolution. — Heureuse liberté, s'écrie t il ! qu'il est doux de vivre affranchi de mille chaînes — ! Il s'enfonçoit dans la forêt, & disoit en soupirant: — Ah! la chasse est préférable —! Puis, devenu plus sensible, il disoit : — S'il faut que j'aime, c'est assez d'une Princesse. Mais Vénus! Ah! elle est si belle! ah! non, non, la chasse est préférable à l'Amour; j'en reviens bien plus tranquille —. Cependant il s'arrêtoit, de distance en distance, pour relire la lettre de Vénus. Chaque ligne ajoutoit une nuance de plus à la couleur de son visage. — Ah ! Vénus !

Vénus !... —. Il n'osoit plus dire : —Ah ! la chasse est préférable —.

Vénus étoit moins agitée, sans être fort tranquille. Adonis n'avoit pas répondu comme elle eût désiré. Sa lettre lui laissoit entrevoir un rayon d'espoir : mais espérer n'est pas jouir. Elle parloit à l'Amour le langage d'une Déesse amoureuse. — Le Ciel, la Terre, les Dieux & les Mortels n'ont plus rien qui m'attache : rien n'égale la beauté d'Adonis. Combien ce moment me désabuse sur mes amours passées ! Ah ! par tout ce que je sens, sans doute c'est ici mon premier amour. Amour ! favorise mes désirs. Je t'ai donné le pouvoir de tout dompter : il te reste un laurier à cueillir ; hésiterois-tu de le cueillir sur le front du bel Adonis ? Je t'ai donné des flèches pour blesser son cœur, un bandeau pour l'aveugler, un flambeau pour le conduire : va, vole, Amour ; procure-moi le repos que je cherche, ou plutôt le bonheur que j'attends —.

La Beauté l'ordonnoit : un seul mot de la Beauté suffit pour donner des aîles à l'Amour. Il retrouve Adonis dans la

même forêt, sur le même lieu : l'un & l'autre lui étoient devenus bien chers. — Il y a si loin, lui dit Adonis, d'une Déesse à moi, que, quand j'y pense, je m'égare. Vous m'y voyez rêver. Mais parlons, je vous prie, des plaisirs de la chasse. Le calme de cette vie champêtre est sans orage, & l'Amour .... Ah! la chasse, qu'en pensez-vous? la chasse est préférable. — Si vous aviez goûté les douceurs de l'Amour, lui dit Cupidon, vous préféreriez à la chasse une plus douce poursuite. Quel triomphe vaut l'hommage d'un cœur qui se rend, d'une Belle dont le regard baissé & incertain, & dont le sein ému annoncent tout bas une tendre défaite! quel moment quand, jusques-là esclave & timide, on devient, à son tour, souverain d'un cœur digne d'être aimé! Charmante égalité! bonheur suprême? — Je veux le croire; mais, si vous le voulez, courons à la chasse —. Adonis ajuste si bien ses flèches, qu'il les attache toutes dans le flanc des bêtes : chaque coup est mortel. L'Amour tiroit bien loin du but: son bandeau lui servoit d'excuse.— Chan-

geons d'arc, dit-il ; voyons si je serai plus heureux avec le vôtre —. Adonis prend l'arc de l'Amour, son bandeau, sa trousse & ses traits. Il n'a pas plutôt le bandeau sur les yeux, que, voulant tirer, le trait recule vers son sein, & le blesse. Il rend à Cupidon son arc indocile, & reprend le sien. Mais l'Amour avoit fini son message : le trait étoit bien avant dans le cœur d'Adonis. — Sans doute, dit Adonis (& sa voix annonçoit déjà un changement dans sa pensée), sans doute la chasse a des douceurs : mais l'exercice en est un peu trop violent. — D'ailleurs, dit l'Amour, c'est un objet fort déplaisant que d'avoir toujours les mains teintes du sang de ces bêtes innocentes. — Il est vrai qu'il y a un peu de cruauté. — Ces bois ! qu'ont-ils de si beau ? Après tout, vous les ravagez, plutôt que vous ne jouissez de leur ombrage. Sous les pas de vos coursiers le sable s'élève, vole, blanchit le verd feuillage & le gazon naissant ; la fleur, blessée, se penche sur sa tige, & se dessèche. Les bois sont réservés aux Amans & aux ames amoureuses du repos. Les

Driades tremblantes se cachent sur le sommet des arbres, & les Naïades en pleurs vous adressent des plaintes touchantes, quand vous y portez le carnage & le tumulte. — Vous dissipez mon erreur; sans doute les bois sont faits pour un plus noble usage. Vous me les faites chérir encore plus. Pour jamais je dépose mes flèches au pied de ce chêne; désormais vous pourrez, caressantes tourterelles, sautiller sur la feuillée, & roucouler vos amours; je ne troublerai plus vos ébats. Levez votre tête enorgueillie d'un diadême, cerfs timides; je ne précipiterai plus votre course. Rossignols amoureux, vos concerts mélodieux ne seront plus interrompus par les cris perçans du cor. — Vous commencez à connoître l'Amour? — Oui, je vous reconnois volontiers pour mon Souverain; j'abandonne les autels de Diane: les vôtres seront dorénavant couverts de mes offrandes. — Je renverrai votre encens à la Déesse dont les volontés ne respirent que votre bien. — Eh quoi! serois-je assez heureux? . . . . — Si je n'étois l'Amour, je voudrois être Adonis,

tant votre sort est digne d'envie. L'heure m'appelle aux Cieux : adieu, trop heureux Adonis —. L'Amour, à ces mots, s'envole, & le laisse plongé dans une aimable mélancolie. La joie de Vénus ne peut s'exprimer ; elle voudroit être déjà auprès d'Adonis : mais la nuit l'empêchoit de satisfaire ses désirs. Elle attend avec impatience le lendemain, & accuse le soleil de lenteur. Adonis partage son impatience ; il brûle d'être aux pieds de Vénus.

Dès le lever du soleil, Adonis avoit repris le chemin de sa chère solitude. Il y étoit à peine arrivé, que l'Amour, qui l'y avoit conduit, en avertit la Déesse. Vénus avoit confié le soin de sa parure aux Graces, & l'Art n'atteignit jamais à tant de perfection. Elle portoit la même robe sous laquelle elle parut si belle à tous les Dieux, le jour de sa naissance. Elle s'avance vers la forêt, & trouve Adonis couché sur l'herbe, la tête appuyée sur son bras. Adonis, à son approche, est saisi d'un tendre effroi ; il ne peut soutenir l'éclat de tant de beauté : il est muet, & se prépare à l'adorer,

Vénus précipite sa marche, & lui tend les bras. — Que faites-vous, Adonis? je ne viens point à vous pour en être adorée. J'ai laissé ma divinité dans le Ciel; vous ne voyez ici qu'une Amante. Je veux être aimée de vous. Aimée! ... c'est bien plus que d'être adorée —. Vénus donnoit au mot *aimer* une signification plus étendue que nous ne lui en donnons. Nos Dames, peut-être parce qu'elles n'aiment guères, veulent être adorées.

Ces paroles de Vénus rassurent Adonis, & lui rendent l'usage de sa voix. — Vous descendez exprès du Ciel pour moi! O Déesse! je n'ose poursuivre.... Tant de bonté! . . . Vous me donnez un nouvel être . . . . Pourrai-je suffire? . . . — Qu'il vous suffise, cher Adonis, que je vous aime, & que je brûle de détruire jusqu'au moindre doute —. A ces mots, elle s'assied à ses côtés. Que sa divinité lui parut un présent précieux! Adonis étoit timide: mais elle avoit le pouvoir de l'enhardir, & de faire passer dans son ame une volonté conforme à la sienne. Vouloit-elle en-

tendre de la bouche d'Adonis des ſons enchanteurs ? Elle faiſoit paſſer dans ſon ame la volonté de chanter : ainſi tous ſes déſirs ſe changeoient, par degrés, en jouiſſances. Combien d'Amantes voudroient être Vénus ! Diſpenſées de ſolliciter, en exigeant elles n'auroient jamais que l'air de céder, & le droit ſuperbe d'accorder un pardon en échange d'un plaiſir : mais il eſt bien peu de Déeſſes ! Adonis étoit devenu muet : avoit-il beſoin de parler ? Ah ! ce n'eſt pas toujours le plus bel emploi des momens. Le Soleil, témoin du long raviſſement de la Déeſſe, & jaloux du bonheur d'Adonis, fit avertir Vulcain, qui, écumant de colère, monte, d'un pas boiteux, juſqu'au char du Soleil, &, de cette hauteur, contemple ſon affront. Il lance auſſi-tôt les foudres dont il s'étoit muni : mais elles ſe diſſipent en l'air par la foibleſſe du bras qui les lance. Il n'appartient qu'à Jupiter de diriger la foudre. Vulcain reconnoît ſon impuiſſance, deſcend dans les cavernes de Lemnos, pour y prendre les filets ſous leſquels il avoit enveloppé Mars & Vénus : il marche enſuite vers la Déeſſe.

Vénus, prévenue de ses desseins par un Zéphyr, a recours à la ruse : la ruse fut toujours la ressource de la Beauté. Elle fait à l'instant même prendre à Adonis les habits, les ailes & le bandeau de l'Amour. Il ne lui manquoit que ces marques extérieures, pour ressembler parfaitement au Dieu. Vulcain arrive en grondant : ses cris annoncent la présence d'un époux & d'un maître. Il veut foudroyer Vénus & Adonis ; il voit la Déesse : la foudre s'échappe de ses mains, & va frapper, en serpentant, un tremble qu'elle n'a pas même la force d'abattre. Il voit Adonis : trompé par les apparences, il le prend pour Cupidon ; &, charmé de son erreur, il l'embrasse, en se félicitant de ne point trouver Vénus coupable. Vulcain, que faites-vous ? quelle erreur ! Que dis-je ? est-ce la première fois qu'un mari trompé appella du doux nom d'ami l'Amant de sa femme ? Combien d'infidelles épouses ont renouvellé la ruse de la Déesse ! Vulcain songe à partir ; car il n'ose s'arrêter. C'est assez d'avoir manifesté des soupçons, & de n'avoir pu convaincre Vénus, pour qu'elle tire un parti

parti cruel de sa mépriſe. Elle l'accuſe à ſon tour, ſe plaint & menace. Vulcain s'étoit mis en vain à ſes genoux : ce n'eſt pas devant Adonis qu'elle auroit pu s'attendrir. Il fut obligé de s'éloigner. Adonis quitta la dépouille de l'Amour.—Vous n'en avez pas beſoin, lui dit la Déeſſe —. La nuit les força de ſe ſéparer. — Pourquoi, dit-elle, les Dieux me forcent-ils de prendre place, tous les ſoirs, au banquet céleſte, à côté de Jupiter? — Eh! répond Adonis, Jupiter ne fait qu'obéir lui-même au Deſtin. A quelle autre qu'à la Beauté appartient le droit de s'aſſeoir à côté du Maître du tonnerre? Allez, remontez aux Cieux; reprenez-y votre place glorieuſe. Enchaînez dans vos fers tous les Dieux; il me ſera doux de penſer, il me ſera doux de dire : Je ſuis préféré à tous les Dieux de l'Olympe. Allez, Déeſſe : vous voyez cette allée de peupliers, c'eſt-là que je vais rêver. Regardez cette grotte : Echo m'y devance; Echo, ma ſeule Confidente, y répète à voix baſſe ce que je lui dis tout bas. — Sans doute, dit Vénus, elle ne répète point vos ſoupirs; & cette

grotte ne voit point vos pleurs couler? — Ce ne ſont du moins que les pleurs cauſés par les tourmens de l'eſpérance. Remontez aux Cieux : vous ne me laiſſez pas ſeul ; je reſte avec votre image ; elle va errer, avec moi, à travers ces jeunes peupliers —.

La nuit étoit, depuis long-tems, très-profonde. Adonis n'étoit pas encore entré dans ſon Palais, où il étoit attendu. Un Palais où l'on vit ſeul, où l'on ne reçoit que des hommages intéreſſés, où des voix mercenaires frappent ſans ceſſe nos oreilles d'un *vous* importun, vaut-il ce clair berceau de blancs peupliers, cette pelouſe, ces feſtons de lierre ſous leſquels la voix d'une Bergère aimée vous dit un *toi*, qui porte le délire dans l'ame, & qui établit cette égalité précieuſe qui doit toujours ſubſiſter entre l'amour & la beauté? Heureux, bien heureux celui qui, ſans fortune, ſans ambition, mais aimable, mais aimé, entend & prononce ce mot du cœur !

Adonis entre enfin dans ſon Palais. Le Soleil revient bientôt l'éclairer. Il ſalue l'Aſtre du jour. Adonis, vous l'avez vu

pour la dernière fois. Vos myrtes se changent déjà en cyprès ; les Heures fugitives de cette journée vont emporter sur leurs aîles le songe brillant, mais trop court, de votre vie. Dans le Temple voisin, l'airain sacré a retenti ; le Grand-Prêtre, effrayé, trois fois a levé les mains étendues vers la voûte ; poussé par l'enthousiasme prophétique, trois fois il a fait le tour des murs, au son des cymbales retentissantes : un coup de tonnerre est parti, un silence profond a plongé les assistans dans la consternation ; enfin l'Oracle a parlé. — Vos jours, dit-il, sont menacés de mort, aimable Prince, si vous osez franchir aujourd'hui le seuil des portes de votre Palais —. Un Berger, qui avoit entendu l'Oracle, avoit pris le prétexte d'apporter au Prince les prémices des fruits de son champ, pour parvenir jusqu'à lui, & pour lui donner un avis salutaire. Mais ne point voir Vénus pendant une journée entière, ne point sortir du Palais, quand, pour le voir, elle descend exprès du Ciel ! Dussent mille trépas fondre à traits aigus sur sa tête, il n'écoutera point la voix

de la Prudence. La voir & mourir, ce ſort eſt ſi beau ! — Courez, volez, s'écria-t-il, inſtans qui retardez mes plaiſirs ; amenez l'heure charmante que j'attends : amenez Vénus —. Les pleurs de ſa Cour ne ſauroient l'arrêter. Il prend ſa trouſſe & ſon arc, & ſort. Il retourne dans la forêt. C'eſt à ce ſeul point du monde qu'il a rapproché les limites de l'Univers animé : tout le reſte eſt déſert à ſes yeux. Le monde, en effet, n'eſt que là où l'on eſt heureux. Adonis n'a qu'une crainte, c'eſt de perdre l'amour de la Déeſſe. S'il éprouve des peines, ce ſont les peines de l'attente. — Attendez, diſoit-il, aux roſes & aux violettes naiſſantes ; attendez pour épanouir, la préſence de Vénus : n'entr'ouvrez que pour elle vos calices odorans. Oiſeaux légers, qui ramagez ſous ces feuillages, taiſez-vous, & attendez Vénus pour recommencer vos concerts. Ce n'eſt point le Soleil, c'eſt elle que vous devez célébrer. Que ſeroit le Jour, ſi la Beauté ne venoit faire ſentir le prix de la lumière ?

Vénus n'arrivoit point. Si elle n'avoit

été qu'une Bergère, auſſi fraîche, auſſi matinale que l'Aurore, elle auroit devancé Adonis. Elle étoit Déeſſe : les Graces vont quelquefois en ſimple négligé ; les Déeſſes ne marchent jamais ſans l'étalage de la parure. Vénus avoit tort : ſa parure, c'étoit la beauté ; l'Art ne pouvoit l'embellir. Elle n'arrivoit point. Dans ces intervalles, un ours avoit été lancé : ſa dent tranchante faiſoit tomber les taillis qui s'oppoſoient à la rapidité de ſa courſe. Adonis, belliqueux & chaſſeur, court à lui, & lui décoche une flèche. Le trait entre dans les flancs de l'animal : la douleur qu'il en reſſent ranime ſa rage ; il revient ſur Adonis, qui l'attend, & lui lance une ſeconde flèche. La bête ſe jette ſur lui avec une gueule béante. Adonis ſoutint quelque tems cette lutte inégale. Son corps ſe couvre de bleſſures, ſon ſang ruiſsèle : il ſe ſent foiblir, & tombe preſque ſans vie ſur l'herbe. Il n'a qu'un regret en perdant la vie ; c'eſt de ne revoir plus Vénus.— Hâtez vous, diſoit-il ; hâtez-vous, venez cueillir mes derniers ſoupirs & mes derniers adieux. Si ma mort eſt un châti-

ment du Ciel pour vous avoir trop aimée, il m'eſt glorieux de mourir —. Sa bouche & ſes yeux ſe ferment pour toujouts.

Vénus arrive enfin : les Amours la précèdent dans la forêt ; ils appellent à haute voix : — Adonis, Adonis, où êtes-vous — ? Ils le trouvent étendu ſur l'herbe rougie de ſon ſang. Ils s'arrêtent, ſe penchent ſur leur arc, & ſe taiſent. Leur ſilence & leur conſternation effraient Vénus : elle hâte ſes pas. Trop de douleur la rend preſque inſenſible : elle n'a que la force de tomber auprès du corps d'Adonis, & de mêler ſes larmes à ſon ſang. A cet abattement profond, bientôt la plainte ſuccède. Que ne dit-elle point ! Jupiter, le Deſtin lui pardonnèrent ſes plaintes. Elle réſoud de deſcendre aux Enfers, d'aller ravir aux Morts l'ame de ſon Amant, & de la ramener au ſéjour des vivans. — Adieu, le plus beau corps, dit-elle, que la Nature ait jamais formé ; je deſcends dans les Enfers : j'y vais chercher cette ame tendre qui m'aimoit, pour te rendre à la vie. Amour, fais briller devant moi ton flambeau, & fais ouvrir les portes du Ténare —.

L'Amour & Vénus arrivent bientôt sur les bords du Styx : l'Amour trempe son flambeau dans ce fleuve redouté, qui devient tout en feu. Caron craint de voir sa barque s'embraser, & se hâte de les conduire auprès des trois Parques, qui, d'une main infatigable, tournent le fuseau de la trame des Mortels. Amour leur ordonne de renouer celle d'Adonis : elles obéissent. Adonis renaît & respire dans les Enfers. Eh ! qui ne voit point dans cette renaissance l'emblême de l'Amour ! n'est-ce pas renaître que d'aimer ? Vivre sans aimer, n'est-ce pas être mort ? Cerbère retient béantes ses trois gueules devant l'Amour : impitoyable jusqu'alors, le Dieu l'a rendu sensible. Les Morts sont ravis à l'aspect de Vénus ; Tantale n'est plus dévoré d'une soif brûlante ; Sisyphe ne sent plus le poids du rocher qu'il roule ; les vautours, qui béquetoient le cœur de Promethée, sont immobiles ; Ixion ne gémit plus ; l'ambitieux, loin d'être corrigé par ses malheurs, aime Vénus. Pluton & Proserpine lui offrent de s'asseoir sur leut Trône. Elle fait entendre une voix suppliante : Pluton l'arrête, lui rend l'ame d'Adonis, & lui accorde un

siècle de vie : mais il exige que Cupidon reste en ôtage : autre emblême ingénieux ! car on oblige la Beauté, mais qui de nous n'exige pas d'elle un peu d'amour ? Le pacte est fait : l'Amour reste, Vénus retourne sur la terre avec l'ame d'Adonis. Pluton mit l'Amour sous la garde du Désespoir, de la Colère, de la Jalousie. Il ne fut pas étonné de se voir livré à ces Furies : il s'étoit souvent trouvé parmi elles sur la terre. La plus cruelle de toutes, c'étoit la Jalousie ; il pria Pluton de l'en délivrer. Le Dieu vouloit, & ne put l'exaucer. — Amour, dit-il, les Destins ont voulu t'associer la Jalousie : mais je peux la rendre moins cruelle —. Il l'adoucit en effet ; & l'Amour convint qu'une douce Jalousie ne pouvoit que le flatter, au lieu de lui déplaire.

Les Destins se proposoient de tromper l'attente de Vénus. Ces Dieux impitoyables ne voulurent point permettre qu'Adonis retournât sur la terre pour y reprendre sa première forme. Aussi-tôt qu'elle eut franchi les dernières limites du Royaume des Morts, Venus jette les yeux sur cette Ombre qu'elle tenoit enlacée dans ses bras ; &, voulant la saisir, elle ne sent plus

qu'une fleur sous ses doigts. Vénus, pour conserver le souvenir d'Adonis, voulut que toutes les Belles, Déesses ou Mortelles, se couvrissent désormais de la couleur de cette fleur, toutes les fois qu'on prononceroit le nom d'Amour devant elles. La Pudeur la broya sur ses palettes ; & c'est depuis la mort d'Adonis que toutes les Belles rougissent si souvent, & colorent leur visage de cette teinte de rose qui les embellit.

Le corps d'Adonis fut enseveli dans la même forêt, où il avoit été si heureux & si malheureux. Les Dames de la Grèce pleurèrent sa mort, & consacrèrent une fête à son souvenir.

AMOURS DE NARCISSE.

JUPITER, a dit le galant Ovide, ce Législateur charmant des plaisirs de l'Amour, a des foudres particuliers pour frapper les Amans. S'il réduit en cendres, quand il lui plaît, les faîtes superbes des Palais des ambitieux, il épargne l'humble toit sous lequel repose un Amant ; & si c'est un infidèle, il borne sa vengeance à l'effrayer. En effet, de toutes nos erreurs, l'amour est la plus pardonnable. Oh ! si Jupiter foudroyoit tous les infidèles, combien de victimes dans l'Univers ! Mais ce n'est point d'une de ces infidélités si communes que j'ai à raconter l'histoire. La passion de Narcisse est d'une espèce toute nouvelle. Le malheureux n'aimoit que lui ; il adoroit

ſon image dans Echo, & lui fut infidèle, croyant l'aimer toujours. Au nom ſeul de Narciſſe, n'avez-vous pas déjà preſſenti ſon crime & ſon châtiment ?

Il étoit Berger, fils de Céphiſe & de Lyriope. La Nature, prodigue d'un côté envers lui, avoit été avare de l'autre. Elle l'avoit abondamment pourvu des plus belles formes & de tous les agrémens extérieurs. Il n'en fut pas de même de ſon ame & de ſon cœur. Avec de la ſenſibilité, ſon ame n'étoit point expreſſive. Hors le cercle étroit de ſes beſoins, Narciſſe étoit indifférent à tout. On eût dit que la Nature s'étoit plu à créer un être iſolé, entièrement détaché de l'eſpèce, n'exiſtant que pour lui ſeul, & ne trouvant des plaiſirs que dans ſes goûts ſinguliers. Depuis qu'il étoit né, on lui avoit dit ſi ſouvent qu'il étoit le plus beau des Bergers, qu'il le croyoit, & qu'il s'en aimoit davantage. Comme le ſoin de ſa figure & de ſa perſonne lui étoit devenu cher ! Narciſſe, unique objet lui-même de toutes ſes complaiſances, n'employoit point ſes momens comme tous les autres Bergers. Cent fois

le jour il relevoit ſes cheveux épars, & les nouoit ou treſſoit cent fois par jour d'une manière différente. Il baiſſoit ſa ceinture, ou la ſerroit davantage, pour bien prononcer ſa taille, ou pour avoir un air plus négligé. Il aimoit beaucoup les fleurs : plus inconſtant qu'une abeille, à peine avoit-il reſpiré le parfum d'une roſe, qu'il l'éfeuilloit, & cueilloit enſuite une autre fleur. La chaſſe, exercice commun à tous les jeunes gens de la Grèce, lui paroiſſoit trop fatigante. Jamais ſa main n'avoit ſoulevé un arc, dont il craignoit que le bois ne fût trop peſant. Il manioit à peine un léger roſeau. Dans ſa démarche apprêtée, on ne trouvoit point cette alure & cet à-plomb majeſtueux de l'homme fier & robuſte ; il paroiſſoit plutôt former des pas cadencés & gracieux. Il danſoit auſſi moëlleuſement que les Nymphes : il ne chantoit & ne jouoit ſur ſa lyre que les airs qu'il avoit compoſés lui-même, & qu'il croyoit ſupérieurs aux chants de Linus. Les Bergères vouloient-elles louer une de leurs Compagnes, elles diſoient auſſi-tôt : Elle eſt belle

comme Narciſſe. Mais tandis qu'elles louoient toutes ſa figure & ſes graces, il n'en étoit pas une ſeule qui fît l'éloge de ſon cœur. — C'eſt dommage, s'écrioient-elles, qu'il ſoit ſi peu tendre : il eſt ſi beau— !

Echo répétoit depuis long-tems : *Narciſſe, Narciſſe ! il eſt ſi beau !* qu'elle voulut le voir. Elle le vit, & l'aima. Cloris, Nymphe aimable, & ſa Compagne, lui tint en vain ce ſage diſcours. — Vous courez à votre perte en courant au-devant de Narciſſe : ſa beauté n'eſt qu'un piége que les Dieux ont tendu aux femmes crédules, qui ſe laiſſent prendre aux agrémens extérieurs. Narciſſe n'eſt ſenſible qu'à ſes propres agrémens. — Ma chère Cloris vous auriez dû me tenir ce langage avant que je l'euſſe vu. J'ai maintenant beaucoup d'amour ; je n'ai plus de raiſon. Heureuſe ou malheureuſe, j'aimerai Narciſſe : il eſt ſi beau ! — La véritable beauté, c'eſt la ſenſibilité ; la perfection des traits n'eſt qu'une image froide, qu'on voit toujours telle qu'on l'a vue la première fois. Qu'il y a de différence de cette beauté-là, à

celle d'une physionomie animée par une ame sensible ! Le sentiment semble lui donner, de moment en moment, une forme nouvelle & plus intéressante. Faut-il que je rappelle à votre mémoire ce que nous avons lu dans le Livre des Destins ? N'aimez jamais, est-il écrit dans ce Livre d'airain, un homme ni trop beau ni trop difforme. Celui que la Nature a trop disgracié, a trop d'efforts à faire pour qu'on oublie sa laideur ; l'Amour, qui se nourrit quelquefois d'orgueil, est souvent humilié d'entendre dire : Le laid couple ! les laides amours ! N'aimez pas non plus un objet trop beau, un Narcisse : ceux qui lui ressemblent sont trop occupés d'eux-mêmes. Pour bien aimer, il faut être plus occupé d'autrui que de soi. Un Narcisse veut être flatté, prévenu, excusé : les femmes veulent & doivent être prévenues. N'aimez pas le Dieu du Jour : l'Amour ne vit & ne se plaît que dans le mystère. Un Dieu puissant traîne à sa suite un cortège trop nombreux ; & l'idée de puissance s'allie mal avec l'idée d'égalité, si nécessaire en aimant. Ah ! si

j'aimois un jour, poursuivit Cloris, ce seroit Mars. Beau, sans l'être trop, au teint bruni, à l'air martial & robuste, à l'œil brillant & vif, à la démarche ferme & délibérée, aux manières brusques, mais tendres, au ton galant & respectueux, modeste dans sa parure, le casque ombragé de plumes noires, discret, ennemi du bruit, prêt à couvrir une Amante de son égide; c'est là l'unique Dieu qu'il soit excusable d'aimer. Mais un Narcisse, un être amoureux de lui-même, qui ne pense aux autres qu'après s'être occupé de lui, ce n'est point l'Amant que vous deviez préférer. — Le sort en est jetté: je vous l'ai dit je ne puis que l'aimer. — Vous le voulez? je vous plains. — L'Amour est un grand maître, Cloris; je ramenerai, par lui, Narcisse à des jouissances plus vraies.— Ah! vous l'aimez; vous n'écoutez plus rien: vous aimez à vous flatter —.

Echo, après bien des journées perdues & bien des courses inutiles, rencontre enfin Narcisse. A son approche, Narcisse étale, comme un paon, par son attitude, la richesse de sa taille, la

fineſſe de ſa jambe & les graces de toute ſa perſonne. — Narciſſe, lui dit Echo, que vous êtes beau ! je n'ai rien vu ſous le Ciel qui vous reſſemble : le Printems n'eſt pas plus frais ni plus jeune que vous ; Flore offre de moins vives couleurs que celles de votre teint ; & ſi vous vouliez aimer, on vous prendroit pour l'aimable frère des Graces. Beau Narciſſe, arrêtez-vous —. Narciſſe ſe ſourit alors avec complaiſance, ſe penche affectueuſement vers Echo, & s'arrête. — Repoſez vous ſur ce gazon —. Il s'étend nonchalamment ſur l'herbe, & ſe place de la manière la plus avantageuſe ; il s'écoute parler, & meſure ſon haleine en ſoupirant. Il cueilloit, comme par diſtraction, quelques violettes, qu'il jettoit auſſi tôt pour un œillet ou pour une renoncule. A ſa ceinture, pendoit une lyre. — Cet inſtrument du Dieu des vers ſe métamorphoſe ſans doute, lui dit Echo, en luth touchant ſous vos doigts — ? Narciſſe trouve que ce ſeroit trop y perdre que de deſcendre de la lyre au luth. — Ma lyre, dit-il, ſera toujours une lyre. — Vous ne chantez donc

jamais l'Amour ? — Jamais. — Qui célébrez-vous donc, Flore, le Printems, le Dieu des Bergers ? — Ni les uns ni les autres. — Bacchus ? — Encore moins : on ne me vit jamais à la table de Sylène. Je ne bois que du lait, & ma coupe n'eſt jamais entièrement remplie. — Chantez donc, beau Narciſſe ; célébrez la Beauté qui vous retient dans ſes fers. — Je ſuis libre, Déeſſe : mes chants n'ont point d'objet, & c'eſt pour moi que je chante. — Quoi qu'il en ſoit, commencez, beau Narciſſe ; faites parler cette lyre divine —. Narciſſe trouva l'invitation aſſez flatteuſe, prit ſa lyre, & en fit frémir les cordes. Echo ne pouvoit trouver les airs de Narciſſe bien touchans : une main indolente les cadençoit, une tête froide les avoit compoſés ; &, dans ſa perſonne, Narciſſe n'offroit point ce tableau d'un perſonnage ſenſible, qui laiſſe échauffer ſon ame par un inſtrument flexible & harmonieux. Il ne portoit pas un ſeul regard ſur Echo ; ou, s'il la regardoit, c'étoit pour lui dire : — Comment me trouvez-vous ? Orphée, Linus étoient-ils

des Dieux ou des hommes tels que moi? Pan tira-t-il jamais d'auſſi beaux accords —? Il agitoit, par intervalles, ſa blonde & longue chevelure. Echo, charmée, feignoit de l'être davantage; &, par ſes exclamations réitérées, alimentoit l'amour-propre de Narciſſe. Pendant qu'il jouoit, & tout en l'écoutant, Echo avoit fait un bouquet de fleurs qu'elle lui préſente. — Vous aimez les fleurs, je n'ai rien de plus précieux à vous offrir; que dis-je? Narciſſe croiroit-il que je n'ai rien de plus précieux? Ah! beau Narciſſe, pourquoi ne m'entendez-vous pas —? Il ne la comprit point: elle fut obligée de le louer de nouveau. Il entendit beaucoup mieux ce langage; & c'étoit le ſeul en effet qui pût le flatter. La Nuit vint: Echo prolongeoit l'entretien; Narciſſe n'oſoit le terminer: il lui étoit trop doux de s'entendre louer. Mais les ombres s'épaiſſiſſant, & ayant ceſſé de ſe diſtinguer l'un & l'autre dans l'obſcurité, ils furent contraints de ſe ſéparer. — A demain, beau Narciſſe, dit Echo. — A demain —, répondit Narciſſe.

Cloris, qui avoit entendu de loin cette froide entrevue, gronda Echo. — Ne vous l'avois-je pas dit? Narciſſe n'aime que lui : tant que vous le louerez, il vous écoutera ; quand vous ne lui parlerez que de vous, il ceſſera de vous écouter. L'avez-vous bien obſervé ? eſt-on ainſi quand on eſt un peu ſenſible ? — Que voulois-tu qu'il fît? . . . Une première fois . . . . dans la première entrevue . . . la timidité . . . . Moi-même, quoique Déeſſe, je ne te cèle point que j'ai éprouvé de l'embarras. Cent fois la parole a volé ſur mes lèvres : une certaine crainte m'a arrêtée. Crois qu'il en coûte à dire : J'aime. Se pourroit-il que Narciſſe fût condamné à être toujours inſenſible ? Il eſt ſi beau ! As-tu bien remarqué ſes traits ? En eſt-il de plus accomplis ? Ce ſont les plus beaux yeux du monde ! c'eſt le plus joli ſourire ! Quelle voix ! un peu plus d'expreſſion, elle ſeroit divine. Ah ! Narciſſe ! beau Narciſſe ! — De quel ingrat occupez-vous votre ſouvenir ? dit Cloris : votre nuit ſe paſſe à prononcer ſon nom ; la ſienne eſt bien plus tranquille, il ne

ſonge point à vous. — Peux-tu le croire, & le dire, cruelle ? — Interrogez le Dieu du Sommeil & des Songes —. Morphée s'empreſſa d'obéir aux ordres de la Déeſſe. — Suivez-moi, dit il ; venez lire vous-même dans l'ame de Narciſſe ; ou plutôt venez connoître ſa penſée par la nature de ſes ſonges. Ces enfans du cerveau de l'homme prennent le caractère que ſes paſſions ou ſes déſirs veulent bien leur donner —.

Echo & Cloris s'acheminent vers le Hameau de Narciſſe ſur les pas de Morphée. La curieuſe Cloris eut envie d'entrer dans quelques-unes des chaumières qui ſe trouvoient ſur leur route. — Je le veux bien, dit Morphée —. La première renfermoit, dans ſa modeſte enceinte, une jeune Bergère ; quinze ans formoient ſon âge ; une exceſſive propreté donnoit un prix à la ſimplicité de l'ameublement. Sur une chaiſe de jonc étoit ſon jupon & ſon corſet blanc pliés avec ſoin : auprès, une guirlande fraîche, nouée avec des rubans ; plus loin, ſon chapeau de paille, doublé d'une étoffe couleur de roſe, & garni de plumes

du plus beau paon de la contrée. — Quel eſt ſon nom? dit Cloris à Morphée. — Cloé. — Ah! Cloé veut plaire? — Vous l'avez dit. — Elle m'intéreſſe. — Elle eſt intéreſſante en effet; approchons de ſon lit —. Cloé n'étoit point étendue ſur le duvet: hélas! la laine eſt tout ce qui convient à une Bergère, quelque belle qu'elle ſoit. La blancheur de ſon corps efface la blancheur du linge qui la couvre. Son lit étoit rempli de roſes nouvellement effeuillées; ſa tête repoſoit ſur un de ſes bras, l'autre retomboit le long de ſon corps: ſon ſein étoit ému. — Regardez, dit Morphée; voyez vous cet Amour qui agite ſon ſein, & qui promène autour d'elle la pointe de ſa flèche? — Cloé aime, dit Cloris. — Non, elle a ſeulement de l'amour. Approchez de plus près —. Une foule de petits Songes s'agitoient autour de ſa paupière; l'un diſoit: Aimez Daphnis l'autre: Aimez Tyrcis, Palémon, Lycidas —. Cloé, reportée de l'un à l'autre, incertaine, avoit beaucoup d'amour, & n'avoit point encore d'Amant. Cependant Cloris s'apperçut que le Songe,

qui disoit : Aimez Daphnis, étoit rappellé plus souvent que les autres. — Je crois, dit Cloris, que Daphnis obtiendra la préférence. — Peut être ; peut-être aussi, tant le moment est critique, le premier qui demain offrira une fleur à Cloé, sera l'Amant préféré. — Dormez, dit Cloris ; dormez, Cloé. Puissiez-vous n'être jamais livrée à des Songes cruels ! Morphée, je vous en conjure, ayez pitié d'elle. — Mon pouvoir se borne à disposer des Songes ; c'est aux Mortels à les choisir. — Je voudrois voir Daphnis. — Voici sa cabane —. Quoi ! si près l'un de l'autre ? — Un charmant voisinage ; en faut-il plus pour donner naissance à l'Amour — ? Daphnis n'avoit que dix-huit ans : à peine un léger coton veloutoit son menton ; ses cheveux noirs retomboient épars sur son front doré. Il dormoit, & dans sa main il tenoit un bouquet, que la chaleur avoit fané : c'étoit le bouquet qu'il avoit volé le soir à Cloé, en lui baisant la main. Cloris ne vit que deux Songes auprès du lit de Daphnis. — Heureux Berger, dit-elle, que deux Songes — ! L'un lui rappelloit

le ſouvenir du larcin du bouquet & du baiſer ; l'autre, lui diſoit : Cloé eſt la plus belle des Bergères. — Daphnis & Cloé ſont faits l'un pour l'autre, dit Cloris ; pourquoi ne ſeroient-ils point unis ? — Leur ſort dépend de leurs parens. Vous ſavez qu'au Village un père a une autorité ſacrée ſur ſes enfans ? — Voyons le père de Daphnis —. Morphée conduiſit Echo & Cloris auprès de ſon lit. C'étoit un Vieillard vénérable ; ſa tête étoit chauve, ſon viſage brûlé par le ſoleil ; ſes mains étoient endurcies par les inſtrumens du labourage ; il dormoit auprès de ſa Baucis, auſſi vieille que lui, auſſi deſſéchée par le hâle de ſoixante ſaiſons qu'elle avoit paſſées en pleine campagne, ſoit en taillant la vigne, poſant des échalas, nouant des gerbes, ou en traînant le rateau dans les prairies. Ces vieux époux s'étoient aimés au printems de leur âge : l'Amour, plus que l'Hymen, les avoit unis. Pour toute fortune, ils n'avoient reçu du Ciel que de la ſanté & de la patience ; pour conſolateur, que leur tendreſſe mutuelle. Ils avoient éprouvé tant de misère ! ils

avoient été accablés de tant de fléaux ! l'Amour même avoit eu quelquefois si peu de consolations à leur offrir ! Ils s'étoient promis de préparer le bonheur de Daphnis, en contrariant son inclination, si jamais il en avoit une. Ils ne le destinoient point à Cloé ; elle ne possédoit rien, pas le plus petit champ. La mort de son pere devoit la laisser pauvre orpheline. Ils destinoient Daphnis à une Veuve, qui n'étoit plus jeune, & n'avoit jamais été aimable ; mais qui, par la mort de son mari, avoit uni à son patrimoine une assez riche succession. La Veuve aimoit Daphnis, qui ne l'aimoit point. Cette considération n'arrêtoit point ses parens. — Eh ! disoient-ils en songe, qu'est-ce que l'Amour ? Deux années de mariage le font bientôt disparoître ; l'habitude d'être ensemble fait bientôt, dans une ame honnête, ce que fait l'Amour dans les autres. Point de Cloé pour Daphnis. Il gémira peut-être : mais il aura moins de besoin. Il travaillera moins, & le bonheur de sa situation le dédommagera des douceurs dont il aura été privé. — Je plains Cloé & Daphnis, dit Cloris ;

Cloris ; cruels parens ! — Il en eſt beaucoup, dit Morphée, qui penſent de même. A votre âge, à celui de Daphnis, on ne calcule point : on prend ſes déſirs pour la règle de ſa conduite. Comme on s'égare ! Dans un âge plus vieux, on ne fait plus de faux pas ; on réfléchit, & l'on compare —. Ils quittèrent la cabane de Daphnis.

Ils paſſoient devant un Château : c'étoit celui d'un riche Seigneur. — Entrons ci, dit Cloris : la ſcène doit y changer. — Oui, dit Morphée ; c'eſt un autre théâtre. Venez, vous ſerez étonnée. — Que de luxe ! tant de magnificence ſi près des chaumières, & de Bergers ſi pauvres ! un partage plus égal. — Taiſez-vous, reprit Morphée : c'eſt s'en prendre aux Deſtins ; c'eſt la faute des hommes. Quand ils s'échappèrent des mains de la Divinité, un Dieu bon les plaça dans un âge d'or, âge de paix & d'amour. Des ruiſſeaux de lait, vous le ſavez, ſerpentoient dans les plaines ; de gras pâturages fourniſſoient abondamment aux beſoins des animaux, des guérets féconds à ceux des hommes ; les arbres plioient ſous le poids des plus beaux fruits. Les hommes

se dégoûtèrent bientôt de cette heureuse indolence ; des plaisirs, qui n'étoient point achetés par de nombreux désirs, leur parurent insipides. Ils abusèrent des dons de la Nature ; & celui qui avoit reçu la force s'en servit contre la foiblesse. Le siècle d'argent ne fut pas d'une plus longue durée que l'âge d'or. Ils murmurèrent ; les crimes germèrent sur la terre : le Ciel, pour les punir, ordonna aux Destins de leur donner un siècle de fer, & dont ils ne sortiroient jamais. Le Dieu jura, les Destins écrivirent : l'arrêt est immuable. De-là cette inégalité, Cloris, qui vous afflige & vous étonne ; de-là tant de vices & tant de maux. C'est aux hommes à rendre leur condition la moins mauvaise possible. Avançons —. Ils traversoient d'immenses corridors : là, dormoient sur de riches tapis ces êtres vendus à la servitude, & qui, Citoyens dans les Campagnes, déposent la faux de Cérès, pour grossir dans les Villes le cortège importun des Esclaves qu'un grand Seigneur traîne, par faste, après lui ; portion d'hommes qui seroit utile, & qui vient courber inutilement son front sous un préjugé qui les déshonore. Quels

Songes les environnoient ! les uns étoient agités par les Remords ; ces Furies impitoyables leur reprochoient leur baſſeſſe, leur indolence, leurs nombreux larcins, & ces calomnies qu'ils ne ceſſent de répandre contre l'homme fortuné qui les entretient —.

Ils montèrent dans les appartemens. Le premier étoit couvert d'une moire bleu céleſte ; les parfums de l'Arabie y répandoient une odeur ſuave & printanière. Sur le duvet, & ſous les brocards d'or & d'argent, ſommeilloit un jeune homme, déjà deſſéché par la chaleur de ſes déſirs, & par les excès. Il rêvoit à la Beauté trompeuſe qui lui vendoit ſes faveurs à prix d'or, & lui faiſoit payer cher de courts plaiſirs & de longs regrets. Ce fils dénaturé, au matin de ſa vie, déjà plus vieux que ſon père, convoitoit l'opulente ſucceſſion de l'auteur de ſes jours, & faiſoit des vœux pour ſa mort. Quel étoit le crime de ſon père ? de mettre un terme à ſes folies, & de l'empêcher de les faire ſi éclatantes. Mais il y a de la vanité par-tout ; ce jeune débauché mettoit ſa gloire à ſurpaſſer ſes concurrens, & à ſe faire une réputation dans

cette classe d'étourdis mépriſables, qui croient avoir de l'amour parce qu'ils ont des Maîtreſſes, & avoir des plaiſirs parce qu'ils les payent. — Paſſons, paſſons, dit Cloris : il eſt déjà puni, car il ne dort preſque plus. Quel eſt cet appartement-ci ? — Celui de ſa ſœur : elle n'a que ſeize ans. — Entrons. — Vous la voyez : elle n'eſt point belle ; elle n'eſt plus fraîche. Elle a de l'eſprit ; &, malheureuſement pour elle, trop de cet eſprit du monde, qui dénature un caractère heureux pour en compoſer un artificiel, & ſacrifie un riche fonds à l'élégance des formes. Dans cette claſſe, l'éducation n'eſt point l'art d'enſeigner la pratique de la vertu ; c'eſt l'art de cacher tous ſes vices, & de découvrir ceux des autres : voilà l'eſprit du monde ; voilà ce qui a commencé à gâter ces jeunes têtes. De mauvaiſes lectures ont achevé le reſte : elle rêve honneur, mariage, intrigues, monde, plaiſirs ; en un mot, elle eſt précoce. — Sortons : elle ſera punie un jour. Qui repoſe dans cette chambre ? — Son père, ce grand Seigneur. Il eſt, dans ces momens, tourmenté par les Songes de l'ambition ; Songes noirs, La Cour l'a

oublié ; il a des ennemis dont il veut renverser la fortune. Il est rempli de projets sinistres. Demain, dès le point du jour, il va prendre la plume ; &, s'il est écouté, malheur à bien du monde ! Autour de lui vous ne voyez point voltiger ces Songes paternels, ces Songes caressans de l'hymenée. Epoux par convenance, il est devenu père par nécessité : il est jaloux par orgueil —.

Ils entrèrent dans l'appartement de son épouse. Elle étoit bercée par des Songes hypocrites, qui se jouoient du masque de vertu, qu'elle déposoit tous les soirs sur sa table. Pendant qu'ils la considéroient, elle s'éveilla, prêta une oreille attentive pour s'assurer si elle n'étoit pas surveillée, tira une lettre qui étoit sous le chevet de son lit, la posa contre sa bouche, soupira, l'ouvrit & lut. « Je peux donc, cher » Amant, s'écria-t-elle ; je peux donc » converser avec ton esprit, & descendre » dans ton ame ! Quelle contrainte ! Ah ! » que cette réputation de vertu, que m'a » acquise une longue indifférence, m'est » devenue un fardeau pénible » ! Cloris, Morphée & Echo, qui avoient le pouvoir de se rendre invisibles, voulurent effrayer

cette femme hypocrite, & firent du bruit. Elle ne se déconcerta point. De crainte de surprise, elle brûla la lettre avec sang-froid. — Monseigneur & cher époux, s'écria-t-elle, est-ce bien vous? — J'en ai assez vu, dit Echo; conduisez-nous vers Narcisse —.

La cabane de Narcisse ne ressembloit point à celles des autres Bergers. Elle étoit entourée, en dehors & en dedans, d'une charmille sur laquelle s'alongeoient en festons des jasmins, des roses & des tulipes. Un cordon de renoncules sembloit former un cadre à cette tapisserie charmante : des oiseaux voloient dans cette espèce de volière, & siffloient les airs que Narcisse aimoit à jouer sur sa lyre; & il s'endormoit au bruit de leur ramage gracieux. Le sol étoit jonché d'une fraîche & tendre feuillée; des cruches étoient remplies de lait & de crême; &, sur des tables, étoient amoncelés les plus beaux fruits de la saison. Le lit de Narcisse étoit suspendu par des tresses d'osier. Il dormoit : Echo vit des Songes, qui lui répétoient tout ce qu'elle lui avoit dit pendant la journée. Il sembloit sourire à ces éloges répétés. Pas un Songe ne l'invitoit à aimer Echo, ne l'occupoit de sa tendresse. C'étoient de

petits Songes orgueilleux, qui reportoient sans cesse Narcisse vers lui, & ne le rempliſſoient que de lui-même. Echo ſoupira. — Eh bien! dit Cloris, voilà Narcisse; vous voyez qui il aime —. Echo s'approcha plus près de ſon lit: — Beau Narcisse, dit-elle, vous ne ſeriez ſenſible qu'au plaiſir d'être loué! Vous n'aimez que vous, & vous vous priveriez du bonheur d'être aimé!... Cela ne ſe peut pas. De tous les êtres, celui que le Ciel a fait le plus beau, doit en être le plus aimable. Votre heure n'eſt pas encore venue; c'eſt à moi de la précipiter. Echo ſera ſi tendre! Vous l'aimerez, beau Narcisse....—. Elle apperçut ſous ſon oreiller un petit Amour caché. — Je reſpire, s'écria-t-elle avec joie; approchez, & voyez l'Amour. — Oui, dit Morphée: c'eſt bien-là un Amour, mais ce n'eſt point le fils de Vénus; il n'a point pris naiſſance dans les Cieux; il eſt ſorti tout formé du cerveau de ce Sybarite, dont le ſommeil fut interrompu pendant une nuit entière par les plis d'une feuille de roſe. Conſidérez-le mieux; il n'a ni bandeau, ni flèches, ni flambeau, ni aîles. Il ſe mire dans une glace, pour affermir ſa puiſſance; il ne porte d'autres armes

qu'un miroir flatteur. Si vous saviez combien il est fort avec un si petit moyen! si vous saviez qu'il n'y a Bergère ni Princesse qui ne l'emploie cent fois pendant le jour, & qui se croie belle, quand un miroir ne le lui a pas dit & répété. Vous reconnoîtriez l'empire de l'amour-propre: c'est le nom de cet Amour que vous venez d'appercevoir sous l'oreiller de Narcisse. Que les femmes se plaisent à contempler leurs appas, & à calculer sur eux le nombre de leurs victimes, cet amour-propre est pardonnable; c'est par les sens qu'elles veulent commencer le prestige: le cœur vient après y mettre le comble. Mais qu'un homme descende à ces détails efféminés, cet excès d'amour-propre est impardonnable, & digne de l'espèce de mépris qui l'accompagne. — Ah! Narcisse, s'écria douloureusement Echo, on n'est point heureux quand on n'aime que soi. Le Ciel nous fit pour aimer & pour être aimé: qu'on est coupable quand on refuse à un être sensible cette portion d'intérêt qui nous fut accordée, & de laquelle son bonheur dépend —! L'espérance fut prompte à la consoler. — Demain, dit-elle, à demain. Tant de soin, tant d'amour, ô Dieux, seroient-ils si mal récompensés —? Elle

remercia Morphée, & se retira, affligée, dans sa grotte, où Cloris la suivit. Vainement celle-ci combattit encore sa passion; ne pouvant l'éclairer, elle fut obligée de la flatter.

Au point du jour, Echo commença à remplir ses corbeilles de fleurs & de fruits, & elle descendit dans la Campagne. Narcisse, que la fraîcheur du matin incommodoit, ne se hâta point d'arriver. Il attendit que l'Aurore, échauffée par sa course, répandît des feux plus vifs sur la terre. Echo l'apperçut enfin, se promenant lentement sur une terrasse élevée, exposée au soleil levant. Elle courut au-devant de lui. Narcisse reçut les présens d'Echo, du même air qu'on reçoit un tribut: il voulut bien prendre de ses mains le plus beau des fruits, & boire dans sa coupe le lait qu'elle lui versoit.—Beau Narcisse! avez-vous songé à moi cette nuit?—Oui, Déesse. — Vous me flattez peut-être? la vérité auroit bien plus de prix pour moi—. Narcisse n'insista point sur le compliment; il lui paroissoit aussi insipide de louer les autres, qu'il lui étoit doux de s'entendre louer. Il prit sa lyre, & fit entendre des airs nouveaux. Les Bergères accoururent:

Echo n'auroit pas pu se défendre d'un mouvement de jalousie, si Narcisse avoit pu être occupé d'un autre que de lui-même. C'est ainsi que se termina cette journée. Le lendemain, Echo recommença la même tâche : elle en devint de jour en jour plus triste. Par les conseils de Cloris, elle manqua, pendant deux jours, au rendez-vous. Narcisse ne s'apperçut point qu'Echo lui manquoit ; il s'apperçut seulement que deux jours s'étoient passés sans avoir été loué par Echo. Cloris, qui le guettoit, apprit à Echo que Narcisse, sans autre motif que la vanité, s'arrêtoit auprès de toutes les Bergères qui le louoient. Celle qui le flattoit le plus, étoit celle qu'il recherchoit davantage —. Je le sens trop bien, dit Echo ; mon destin est d'être malheureuse : aimons & souffrons, puisqu'il le faut —.

Dans ces intervalles, les Habitans de Samos, ennemis, depuis long tems, des Miniens, avoient pris les armes, & ravageoient la Minie : on se préparoit à les repousser ; les Bergers abandonnoient leurs champs, laissoient la garde de leurs troupeaux à leurs femmes & à leurs enfans, & couroient sur la frontière en armes. Narcisse ne se disposoit point à paroître au

milieu des Bergers guerriers. Le soin de sa vie lui étoit plus cher que le soin de sa gloire ; l'amour-propre ne lui permettoit pas d'affronter les dangers, & de courir des hasards : il laissoit voler les autres à la gloire ; il restoit en paix dans le Hameau, au milieu des jeunes Bergères, qui avoient contracté la douce habitude de le louer.

Echo rougit de la lâcheté de Narcisse : mais elle l'aimoit, & ne put souffrir qu'il se couvrît d'un mépris ineffaçable. Elle pénétra dans sa cabane, de laquelle il sortoit moins fréquemment, pour éviter la rencontre des Bergers, qui l'auroient entraîné sur leurs pas au-devant de l'ennemi. — Vous fuyez, lui dit-elle, vous fuyez le danger, beau Narcisse ! & vous avez raison. La Gloire est une Divinité cruelle ; on n'achète ses brillantes faveurs que par du sang : le vôtre est trop précieux ; gardez-vous de le répandre ; conservez-le pour l'Amour ; conservez-le pour Echo. Vivez pour aimer : mais, vous le savez, un danger pressant menace votre Pays. Si tous les Bergers suivoient votre exemple, beau Narcisse, vous seriez, avec eux, mené en servitude. Vous verriez votre père courbé

ſous le poids des chaînes, & votre mère expirant de douleur ſur la pierre. Tandis que, pour prévenir ces malheurs, les Bergers vont combattre, il y a de la honte, à vous, de ne pas les ſuivre ; il y a de la lâcheté à profiter de l'effuſion de leur ſang, ſans y avoir mêlé le vôtre. Ne croyez pas cependant que je veuille vous inviter à courir à la mort ; non, vos jours me ſont trop précieux. Mais, pour concilier la Gloire avec l'Amour, j'irai moi même aux combats pour vous. N'évitez point la préſence des Bergers ; annoncez que vous êtes prêt à les ſuivre : je vais monter aux Cieux ; je vais prier Jupiter de me permettre d'emprunter vos traits. Je combattrai ; mon ſang coulera pour vous ; les Bergers, trompés par l'apparence, croiront vous devoir leur vie & leur liberté : vous recueillerez les fruits glorieux de la victoire. —Aimable Déeſſe, répondit Narciſſe, en tombant à ſes pieds ; je vois bien que vous m'aimez : que d'obligations vais-je vous avoir ! — Beau Narciſſe, annoncez moi ce que je dois attendre de votre reconnoiſſance. — Tout ce qu'il vous plaira. — M'aimez-vous ? ne me trompez pas. — Qui ne vous aimeroit pas ? Partez, belle Déeſſe ; combattez, revenez triomphante.

Narciſſe ſeroit trop flatté d'être la récompenſe de vos travaux. — Ces paroles me ſuffiſent ; adieu, beau Narciſſe. Je vous quitte pendant quelques momens, & je me hâte de vous rejoindre ſous ma nouvelle métamorphoſe—. Echo prit les proteſtations de Narciſſe pour des preuves d'amour. Cloris, plus calme, ne vit que des aveux arrachés par la crainte du danger.

Echo monta aux Cieux. — Père des Dieux & des hommes, ô puiſſant Jupiter, dit-elle, exauce ma prière. L'Amour : eh ! quels Dieux n'ont pas éprouvé ſa puiſſance ! l'Amour règne dans mon ame en tyran. J'aime Narciſſe : une guerre menace le Hameau qui l'a vu naître ; je crains pour les jours de ce cher Amant ; permets que je combatte, pendant toute la guerre, pour les Miniens, & que je leur cache la Déeſſe ſous les traits de Narciſſe : il n'y a que ce moyen pour empêcher Narciſſe d'aller aux combats, & pour concilier ſa gloire avec mon amour—. Jupiter exauça ſa prière.

Le lendemain, dès le point du jour, on vit Echo ſur la terraſſe du Hameau, & tous les Bergers la prirent pour Narciſſe. Ils venoient l'accabler de juſtes reproches ; Echo les prévint. — Je ſuis, dit-elle, plus

matinal que vous tous; cette nuit j'ai été réveillé par le bruit des cymbales des ennemis. Je n'ai pu dormir, & je suis venu vous attendre ici pour vous suivre ou pour marcher à votre tête. Croyez-moi, écartons l'ennemi de nos foyers; allons au-devant de lui, & obligeons-le de repasser le fleuve, qui sépare nos limites communes—. Un héroïsme si inattendu suspendit le reproche & le murmure. Narcisse fut réhabilité dans l'estime publique.—Allez, dit-elle; allez vous assembler dans la plaine qui borde ce côteau: je vais vous suivre. Je dois mes derniers adieux à mon père; permettez que je m'acquitte de ce devoir précieux—. Les Bergers descendirent dans la plaine. Echo s'achemina vers la cabane de Narcisse: il n'osoit plus en sortir. — Courage, lui dit Echo; calmez votre frayeur, les Bergers vont partir: mais ne vous montrez pas, afin que les Bergères vous croient à la poursuite des ennemis; je vous réponds de la victoire—.

A l'aspect d'Echo, qui paroissoit devant lui sous ses traits, Narcisse, saisi d'admiration, d'étonnement & d'amour, tomba à ses pieds. — Que vous êtes belle! dit-il; gardez toujours cette figure charmante. Que vous êtes belle! quoi! c'est-là ma

figure! Ah! Déeſſe! vous me flattez: je ne ſuis pas auſſi beau. — C'eſt bien vous-même. — Non, je n'oſe le croire; ſi je le croyois, je ſerois trop vain! on m'a dit que j'étois beau, je l'ai cru; j'ai aimé à m'entendre répéter cette vérité: mais tant de perfection! Déeſſe, conſervez cette figure charmante; recevez mes ſermens de vous aimer toujours. Que je vous aime! que vous êtes belle! toujours, toujours je vous aimerai. Ah! gardez cette figure charmante. J'ai apperçu dans le bois un Temple qui vous eſt conſacré: Echo, ſuivez mes pas; venez recevoir ſur vos autels les plus tendres ſermens. J'y ai vu votre ſtatue élevée; vous y êtes belle: mais donnez lui cette figure charmante, & vous deviendrez la Divinité révérée de toute la Contrée. — Que vos diſcours me flattent, beau Narciſſe! vous aimez enfin. Je vous quitte à regret; il ne faut pas moins que l'intérêt de votre gloire, pour me contraindre à cet éloignement. — Vous allez partir, Echo; vous allez me quitter! ménagez votre ſang. — Ma vie vous intéreſſe donc? — Si elle m'eſt chère! — Aveu charmant! Mais je ſuis Déeſſe, & je ne crains point la mort. Jugez quelle ſeroit ma douleur, ſi vous ceſſiez un jour de m'aimer; ne pouvant

mourir, je ne vivrois que pour gémir & pour me plaindre, ſans eſpoir de voir finir des peines cuiſantes. — Ne craignez point un ſi cruel avenir: je ne puis plus vivre ſans vous. Ah! ſi j'oſois... — Achevez. — Croyez-moi, la gloire vaut-elle les douceurs qu'elle va nous faire perdre: reſtez. — Que diroit-on? — Que m'importent les diſcours? — Vous vivriez déshonoré. — Je vivrois heureux. — Vous pouvez l'être ſans bleſſer votre gloire: laiſſez-moi partir. — Vous, partir! — Je ne tarderai point à revenir victorieuſe. Oui, beau Narciſſe, c'eſt pour vous que je vais cueillir des lauriers; cachez-vous juſqu'à mon retour—.

Echo partit, ſe mit à la tête des Bergers, contraignit les ennemis de repaſſer le fleuve, & de venir demander d'abord une trève, enſuite la paix, & à conſentir qu'un nombre des leurs demeurât eſclave pour labourer les champs des vainqueurs. Tous les Bergers, de retour au Hameau, célébrèrent la valeur de Narciſſe. Les Bergères unirent leurs voix aux leurs: on prépara l'entrée triomphante de Narciſſe. Echo, avertie des honneurs qu'on vouloit lui rendre, ſe déroba, par la fuite, à la préſence des Bergers, & les devança dans la cabane de Narciſſe. — Enfin, je vous

retrouve, beau Narciſſe, dit-elle : je reviens en vainqueur ; on croit que la victoire eſt due à votre valeur : ſoutenez maintenant le rôle glorieux que vous allez jouer : je vais m'éloigner, & reprendre ma première forme. Songez à tout ce que vous m'avez promis. — Tout ce que j'ai eſt à vous, mon cœur, ma main. — Je reçois l'un, & demain je viendrai recevoir l'autre dans ce même Temple, où l'on révère ma ſtatue ; c'eſt aux pieds de mon image que vous recevrez ma main, & que vous rendrez heureuſe la Déeſſe que tous les mortels adorent. Nous mêlerons aux chants de votre triomphe les chanſons de notre hymenée. = Quel jour ! que de biens ! que je ſerai heureux — ! s'écria Narciſſe.

Echo avoit eu à peine le temps de s'éloigner. Devant la cabane de Narciſſe s'étoient raſſemblés tous les Bergers & toutes les Bergères. Narciſſe parut. Comme ſon amour-propre eu lieu d'être flatté ! Mais Narciſſe, peu modeſte, ſe promenoit dans le cercle qu'on avoit formé autour de lui, en vainqueur ſuperbe, & ſembloit dire à tous : — Sans ma valeur, ſans mon bras, vous ſeriez tous eſclaves —. On avoit préparé une eſpèce de char ſur lequel on le fit aſſeoir, tenant dans ſes

mains l'arc qui, dans celles d'Echo, avoit été une arme terrible. Au-dessus de sa tête, on avoit placé un dais, d'où pendoient deux branches de laurier. Devant lui, marchoient les Bergers qui avoient composé l'armée, précédés des Bergères, qui, dans leurs hymnes triomphales, célébroient la beauté & la valeur de Narcisse. Les Vieillards portoient des corbeilles remplies de fleurs, & en parsemoient les endroits par où Narcisse devoit passer. A toutes les pauses, il prenoit sa lyre, & accompagnoit les voix brillantes & perlées des Bergers.

Après les cérémonies du triomphe dont il n'avoit point tenté d'abréger la durée, Narcisse se hâta de marcher au rendez-vous, où il devoit échanger ses lauriers pour des myrtes sans nombre. Il traversa une épaisseur de bois inconnue, & qui le conduisoit au Temple d'Echo. Il apperçut une fontaine de laquelle il s'approcha. Les Destins avoient dit qu'aussi-tôt que Narcisse se mireroit dans l'eau, sa mort seroit prochaine. Ses parens avoient essayé de le soustraire au malheur qui le menaçoit, en l'éloignant de l'eau. Mais qui peut échapper à sa destinée? Narcisse voulut se désaltérer dans cette fontaine. En buvant,

il apperçut son image; il crut que c'étoit Echo, qu'elle étoit la Déesse de la fontaine, & que, dans ces momens, descendue dans son Palais transparent, elle venoit s'offrir à sa vue. Le plaisir qu'il éprouve en se voyant le confirme de plus en plus dans son erreur. — Echo, dit-il, ne m'attend point dans le Temple, puisqu'elle est ici —. Il s'arrête, il l'admire, il l'implore : l'image ne répond point.—Echo, vous, naguères, si tendre; vous qui ne me parliez jamais que d'amour, qui l'avez fait passer si subtilement dans mon sein, pourquoi ce silence? Quand j'accours, quand je vous ouvre mon cœur, Echo, belle Echo, qui a pu causer si tôt un changement si terrible? Vous ne répondez point! . . . mes larmes . . . mes cris . . . ces pleurs sont inutiles—. Il veut s'éloigner : mais rappellé vers cette fontaine par un mouvement involontaire, il revient toujours. Plus calme ensuite, il s'épanche vers l'onde, & sourit en voyant l'image s'approcher. Entraîné par des désirs brûlans, il veut imprimer sa joue sur la sienne : mais l'eau se trouble, & l'image disparoît. Il croit que la Déesse le fuit : il se désespère, pleure, jette des cris. Quelquefois plus timide, il n'ose porter sur l'onde qu'une main : il semble qu'une

autre main cherche la sienne; mais sont-elles plus près de se toucher, l'eau se trouble de nouveau, & l'image fuit encore — O Dieux! s'écria-t-il, ne devois-je éprouver l'amour que pour en sentir toutes les peines? Echo, vous me fuyez,... quand, ce soir même, votre main unie à la mienne... Non, puisque vous l'ordonnez, je ne m'éloignerai point de ces lieux où je vous vois. Je vous verrai du moins, si vous avez la cruauté de me priver du plaisir de vous entendre: Amant malheureux & fidèle, vous me verrez tous les jours mêler mes larmes à cette eau froide; puissent-elles arriver jusqu'à vous, & réchauffer votre ame glacée ==!

En disant cela, il se levoit, prenoit sa lyre, & chantoit: « O toi, qui de tes » rayons brillans répands dans l'Univers » une lumière bienfaisante, Soleil, éclaire » de plus heureux Amans. Je préfère ces » ombres épaisses, qui m'environnent, à » ton importune clarté; mes chants dou- » loureux ne conviennent qu'aux ténèbres: » je porte la mort dans mon cœur.

» O Thétis, je n'envie point ton riche » Palais. Je préfère l'argent de ce ruisseau, » à toutes les perles de ton immense océan.

» La Déeſſe qui préſide à cette fontaine eſt » beaucoup plus belle que toi.

» Mais que dis je ? pourquoi languirois-» je ? Je te laiſſe ſur le rivage, ô douce » lyre, afin que tous ceux qui viſiteront ce » Temple de l'Amour, célèbrent la mé-» moire de mon bonheur par les accords » de ton harmonie ».

A ces mots, il ſe précipite dans la fontaine. =Echo, diſoit il, je deſcends malgré vous dans votre Palais; ſi c'eſt une audace, l'Amour la fera pardonner =. Mais il eſt à peine dans l'eau, qu'il ne retrouve plus l'image chérie. Après avoir lutté long-tems contre la mort, il plonge, & ceſſe de reparoître.

Que faiſoit Echo? dévorée d'impatience, tourmentée par l'attente, elle faiſoit retentir de ſes cris les voûtes du Temple.= Narciſſe, diſoit elle; Narciſſe, après ce que j'ai fait, où êtes vous? O ma chère Cloris! qui l'eût cru? Allez, courez, amenez Narciſſe =. Cloris étoit revenue, & ne l'avoit point rencontré. Echo étoit ſortie du Temple, avoit parcouru le Hameau, s'étoit égarée dans la forêt, appellant Narciſſe, Narciſſe! Elle arriva enfin ſur les bords de la fontaine : elle fut bientôt éclairée ſur ſon malheur. Il eſt inutile que je

suive la Serre dans la peinture du désespoir d'Echo : sa métamorphose est si connue, que ce ne seroit ici qu'une froide répétition.

» Les Dieux, dit-il, pour éterniser sa » mémoire, firent éclore sur les bords de » la fontaine une fleur qui porta son nom, » pour servir d'exemple à ceux qui n'ai- » roient que soi. Echo n'ayant pu éviter » ses malheurs, demanda à Jupiter la li- » berté de s'en plaindre éternellement ; ce » qui lui fut accordé : d'où vient qu'elle » n'est que voix, & qu'en tous les lieux soli- » taires elle soupire encore le souvenir de » ses infortunes ».

PUGET DE LA SERRE eut l'attention de faire suivre toutes ses Histoiettes d'une moralité, laquelle commentoit, selon lui, la fiction, & en développoit le but moral. Nous n'avons point fait connoître ces soi-disantes moralités, pour ne pas refroidir les Lecteurs : mais nous croyons qu'on ne sera point fâché d'en connoître une. Nous allons en donner un extrait, & nous laisserons subsister l'ancien style, pour qu'on connoisse entièrement la manière de Puget de la Serre.

« S'il est vrai, dit-il, que la connoissance précède » l'Amour, je m'étonne que l'homme puisse devenir » amoureux de lui-même ; il ne se peut connoître » qu'avec ses défauts ; & de s'aimer après cette con- » noissance, il en augmenteroit encore le nombre : car, » lorsqu'on aime, le vice, on devient plus vicieux. » De toutes les passions qui aveuglent les yeux de » l'esprit, celle de l'amour-propre est la plus criminelle.

» Il est permis de s'aimer soi-même, mais non pas » jusqu'au point d'en devenir idolâtre comme Narcisse. » Que si nous possédons quelques qualités aimables par- » dessus le commun, il faut toujours renvoyer ces ruis- » seaux à leur source, & ces rayons au corps lumineux » d'où ils procèdent : je veux dire qu'en la considération » des graces que le Ciel & la Nature nous peuvent avoir » départies, nous devons en rapporter toute la gloire » à la cause indépendante d'où elles tirent leur ori- » gine, & croire que, comme nous les admirons par » réflexion sur la frêle subsistance d'une ombre, que » nous les possédons de même manière, puisque toutes » ces graces ne sont en nous que des ombres, qui ne » subsistent qu'en idée.

» Arrêtons-nous sur la beauté, puisque le sujet nous » le permet. Tous ces attraits, ces appas, ces couleurs, » ces charmes, ces mignardises, qui raviſſent le cœur » par les yeux, ne sont que de vaines ombres, puis- » qu'ils n'ont point de corps. On les voit mourir & » naître en un moment : on les cherche en leur présence ; » & diroit-on qu'ils ressemblent au beau tems d'hiver, » qui ne paroît que pour faire voir son inconstance ? » Ce sont des éclairs qui ne luisent que pour ne luire » plus ; ce sont des fleurs qui suivent le cours du soleil, » puisqu'elles ne durent qu'un jour ; ce sont des odeurs » qui se dissipent en l'air, & dont le seul sentiment » demeure dans la mémoire : ce sont des songes dont » l'idée seule nous demeure.

» Chaque moment émousse les traits de la beauté ; » &, quoique nous n'en puissions pas voir le dommage, » ils vieillissent sans intervalle. C'est une chose bien » étrange de voir tant de beautés adorables réduites aux » derniers abois de leur règne ; leur empire suit toujours » le cours de leur âge ; & quelque puissant qu'il soit, » le tems en prépare les ruines », &c., &c., &c. *Cet apperçu suffit pour indiquer les développemens de cette moralité.*

TABLE

DU VOLUME DE SEPTEMBRE.

LE Songe de Cupidon,	*page* 3
La Prazimène,	21
Blanche Capello,	103
Suite des Amours des Déesses.	
Amours de Vénus & Adonis,	149
Amours de Narcisse,	178

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le Volume du mois de Septembre de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 31 Août 1780. DE SANCY.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine.

University of Toron
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Poc
Under Pat "Ref. Index File
Made by LIBRARY BUR

209708

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 83-